2nd/2

65/22/14
2

TRAITÉ
DES
SENSATIONS,
TOME II.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/traitedessensati02cond

TRAITÉ
DES
SENSATIONS,
A MADAME LA COMTESSE
DE VASSÉ,

Par M. l'Abbé DE CONDILLAC, *de l'Académie Royale de Berlin.*

Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens. *Cic. Tusc. quæst. l. 1. c. 9.*

TOME II.

A LONDRES; *& se vend* A PARIS,
Chez DE BURE l'aîné, Quay des Augustins, à Saint Paul.

M. DCC. LIV.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

TROISIEME PARTIE.

Comment le Toucher apprend aux autres Sens à juger des objets extérieurs.

CHAPITRE I.

Du Toucher avec l'Odorat.

§. 1. JOIGNONS l'odorat au toucher, & rendant à notre Statue le souvenir des jugemens qu'elle a portés, lorsqu'elle étoit bornée au pre-

Jugemens de la Statue sur les odeurs.

mier de ces ſens, conduiſons-la dans un parterre ſemé de fleurs; auſſitôt toutes ſes habitudes ſe renouvellent, & elle ſe croit toutes les odeurs qu'elle ſent.

Elle n'imagine pas quelle peut être la cauſe de ces Senſations.

§. 2. Étonnée de ſe trouver ce qu'elle a ceſſé d'être depuis ſi longtems, elle n'en ſauroit encore ſoupçonner la cauſe. Elle ignore qu'elle vient de recevoir un nouvel organe; & ſi le tact lui a appris qu'il y a des objets palpables, il ne lui apprend pas encore qu'aucun d'eux ſoit le principe des ſentimens que nous venons de lui rendre.

Elle en juge au contraire d'après l'habitude où elle a été de les regarder comme des manie-

res d'être, qu'elle ne doit qu'à elle-même. Il lui paroît tout naturel d'être tantôt une odeur, tantôt une autre : elle n'imagine pas que les corps y puissent contribuer : elle ne leur connoît que les qualités, que le tact seul y fait découvrir.

§. 3. La voilà tout à la fois deux êtres bien différens : l'un, qu'elle ne peut saisir, & qui paroît lui échapper à chaque instant ; l'autre, qu'elle touche, & qu'elle peut toujours retrouver.

Elle est deux êtres différens.

§. 4. Portant au hazard la main sur les objets qu'elle rencontre, elle saisit une fleur qui lui reste dans les doigts. Son

Elle commence à soupçonner que les odeurs lui viennent des corps.

bras, mû ſans deſſein, l'approche & l'éloigne tour à tour de ſon viſage : elle ſe ſent d'une certaine maniere, avec plus ou moins de vivacité.

Étonnée, elle répete cette expérience avec deſſein. Elle prend & quitte pluſieurs fois cette fleur. Elle ſe confirme qu'elle eſt ou ceſſe d'être d'une certaine maniere, ſuivant qu'elle l'approche ou l'éloigne. Enfin elle commence à ſoupçonner qu'elle lui doit le ſentiment, dont elle eſt modifiée.

Elle découvre en elle l'organe de l'odorat.

§. 5. Elle donne toute ſon attention à ce ſentiment, elle obſerve avec quelle vivacité il augmente, elle en ſuit les dégrés,

les compare avec les différens points de distance, où la fleur est de son visage; & l'organe de l'odorat ayant été plus affecté, lorsqu'il a été touché par le corps odoriférant, elle découvre en elle un nouveau sens.

§. 6. Elle recommence ces expériences : elle approche la fleur de ce nouvel organe, elle l'en éloigne : elle compare la fleur présente avec le sentiment produit, la fleur absente avec le sentiment éteint : elle se confirme qu'il lui vient de la fleur, elle juge qu'il y est. Elle juge les odeurs dans les corps.

§. 7. A force de répeter ce jugement, elle s'en fait une si grande habitude, qu'elle le porte au Elle les sent dans les corps.

même instant qu'elle sent. Dès-lors il se confond si bien avec la Sensation, qu'elle n'en sauroit faire la différence. Elle ne se borne plus à juger l'odeur dans la fleur, elle l'y sent.

Les odeurs deviennent les qualités des corps.

§. 8. Elle se fait une habitude des mêmes jugemens, à l'occasion de tous les objets qui lui donnent des sentimens de cette espece; & les odeurs ne sont plus ses propres modifications: ce sont des impressions que les corps odoriférans font sur l'organe de l'odorat; ou plutôt ce sont les qualités mêmes de ces corps.

Combien elle a de peine à se fami-

§. 9. Ce n'est pas sans surprise, qu'elle se voit engagée à por-

ter des jugemens auſſi différens de ceux qui lui ont été auparavant ſi naturels; & ce n'eſt qu'après des expériences ſouvent réitérées, que le toucher détruit les habitudes contractées avec l'odorat. Elle a autant de peine à mettre les odeurs au nombre des qualités des objets, que nous en avons nous-mêmes à les regarder comme nos propres modifications.

liariſer avec ces jugemens.

§. 10. Mais enfin familiariſée peu à peu avec ces ſortes de jugemens, elle diſtingue les corps auxquels elle juge que les odeurs appartiennent, de ceux auxquels elle juge qu'elles n'appartiennent pas. Ainſi l'odorat, réuni

Elle diſtingue deux eſpeces de corps.

au toucher, lui fait découvrir une nouvelle classe d'objets palpables.

Et plusieurs especes de corps odoriférans.

§. 11. Remarquant ensuite la même odeur dans plusieurs fleurs, elle ne la regarde plus comme une idée particuliere; elle la regarde au contraire comme une qualité commune à plusieurs corps. Elle distingue par conséquent autant de classes de corps odoriférans, qu'elle découvre d'odeurs différentes; & elle se forme une plus grande quantité de notions abstraites ou générales, que lorsqu'elle étoit bornée au sens de l'odorat.

Discernement qu'ac-

§. 12. Curieuse d'étudier de plus en plus ces nouvelles idées,

tantôt elle ſent les fleurs une à une, tantôt elle en ſent pluſieurs enſemble. Elle remarque la Senſation qu'elles font ſéparément, & celle qu'elles font après leur réunion. Elle diſtingue pluſieurs odeurs dans un bouquet, & ſon odorat acquiert un diſcernement qu'il n'eût point eu, ſans le ſecours du tact. acquiert le ſens de l'odorat.

Mais ce diſcernement aura des bornes, ſi les odeurs lui viennent d'une certaine diſtance, ſi elles ſont en grand nombre, & ſi ſur-tout le mêlange en eſt tel, qu'elles ne dominent point les unes ſur les autres; elles ſe confondront dans l'impreſſion qu'elles feront enſemble, & il lui

ſera impoſſible d'en reconnoître aucune. Cependant il y a lieu de conjecturer que ſon diſcernement à cet égard ſera plus étendu que le nôtre : car les odeurs ayant plus d'attrait pour elle que pour nous, qui ſommes partagés entre toutes les jouiſſances des autres ſens, elle s'exercera davantage à en démêler les différences.

Ces deux ſens, par l'exercice qu'ils ſe procurent mutuellement, produiſent donc, étant réunis, des connoiſſances & des plaiſirs qu'ils ne donnoient pas, étant ſéparés.

Jugemens qui ſe con-

§. 13. Pour appercevoir ſenſiblement comment les juge-

mens se distinguent des Sensations, ou s'y confondent, parfumons des corps dont la figure peu composée soit familiére à notre Statue, & présentons-les-lui au premier moment que nous lui donnons le sens de l'odorat. Qu'une certaine odeur soit, par exemple, toujours dans un triangle, une autre dans un quarré; chacune se liera avec la figure qui lui est particuliere; & dès-lors la Statue ne pourra plus être frappée de l'une ou de l'autre, qu'aussitôt elle ne se représente un triangle ou un quarré : elle croira sentir une figure dans une odeur, & toucher une odeur dans une figure.

fondent avec les Sensations.

Elle remarquera que s'il y a des figures qui n'ont point d'odeur, il n'y a point d'odeur qui n'emporte conſtamment une certaine figure ; & elle attribuera à l'odorat des idées qui n'appartiennent qu'au toucher. Pour bouleverſer enſuite toutes ſes notions, il n'y auroit qu'à parfumer de différentes odeurs des corps de même figure, & à parfumer de la même odeur des corps de figure différente.

Jugemens qui ne s'y confondent pas.

§. 14. Le jugement qui lie une figure triangulaire à une odeur, peut ſe répeter rapidement, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente ; parce qu'il n'a pour objet que des idées peu

compoſées. Ceſt pourquoi il eſt propre à ſe confondre avec la Senſation. Mais ſi la figure étoit compliquée, il faudroit un plus grand nombre de jugemens pour la lier à l'odeur. La Statue ne ſe la repréſenteroit plus avec la même facilité; elle ne jugeroit plus que la figure & l'odeur lui ſont connues par le même ſens.

Lorſqu'elle étudie, par exemple, une roſe au toucher, elle lie l'odeur à l'enſemble des feuilles, à leur tiſſu, & à toutes les qualités par où le tact la diſtingue des autres fleurs qui lui ſont connues. Par-là elle s'en fait une notion complexe, qui ſuppoſe autant de jugemens, qu'elle

y remarque de qualités propres à la lui faire reconnoître. A la vérité elle en jugera quelquefois à la premiere impreſſion qu'elle ſentira, en y portant la main. Mais elle y ſera ſi ſouvent trompée, qu'elle s'appercevra bientôt que, pour éviter toute mépriſe, elle eſt obligée de ſe rappeller l'idée la plus diſtincte que le tact lui en a donnée; & de ſe dire, *la roſe differe de l'œillet, parce qu'elle a telle forme, tel tiſſu*, &c. Or ces jugemens étant en grand nombre, il ne lui eſt plus poſſible de les répéter tous, au moment qu'elle ſent cette fleur. Au lieu donc de ſentir les qualités palpables dans

l'odeur, elle s'apperçoit qu'elle se les rappelle peu à peu ; & elle ne tombe plus dans l'erreur d'attribuer à l'odorat des idées qu'elle ne doit qu'au toucher.

Ses mépriſes ſont fort ſenſibles, lorſqu'à l'occaſion des odeurs, elle répéte, ſans le remarquer, des jugemens dont elle a contracté l'habitude. Elle en fera qui le ſeront beaucoup moins, quand nous lui donnerons le ſens de la vue.

CHAPITRE II.

De l'Ouie, de l'Odorat & du Tact réunis.

Etat de la Statue, au moment où nous lui rendons l'ouie.

§. I. NOTRE Statue sera, comme dans le Chapitre précédent, étonnée de se trouver ce qu'elle a été, si au moment que nous ajoutons l'ouie à l'odorat & au toucher, elle reprend toutes les habitudes qu'elle a contractées avec le premier de ces sens. Ici elle est le chant des oiseaux, là le bruit d'une cascade, plus loin celui des arbres agités, un moment après le bruit du tonnerre ou d'un orage terrible.

Toute entiere à ces ſentimens, ſon tact & ſon odorat n'ont plus d'exercice. Qu'un ſilence profond ſuccede tout à coup, il lui ſemblera qu'elle eſt enlevée à elle-même. Elle eſt quelque tems ſans pouvoir reprendre l'uſage de ſes premiers ſens. Enfin rendue peu à peu à elle, elle recommence à s'occuper des objets palpables & odoriférans.

§. 2. Elle trouve ce qu'elle ne cherchoit pas : car ayant ſaiſi un corps ſonore, elle l'agite ſans en avoir le deſſein ; & l'ayant par hazard tour à tour approché & éloigné de ſon oreille, c'en eſt aſſez pour la déterminer à le

Elle découvre en elle l'organe de l'ouie.

rapprocher & à l'éloigner à plusieurs repriſes. Guidée par les différens dégrés d'impreſſion, elle l'applique à l'organe de l'ouie ; & après avoir répeté cette expérience, elle juge les ſons dans cette partie, comme elle a jugé les odeurs dans une autre.

Elle juge les ſons dans les corps.

§. 3. Cependant elle obſerve que ſon oreille n'eſt modifiée qu'à l'occaſion de ce corps : elle entend des ſons, lorſqu'elle l'agite, elle n'entend plus rien, lorſqu'elle ceſſe de l'agiter. Elle juge donc que ces ſons viennent de lui.

Elle les y entend.

§. 4. Elle répete ce jugement, & elle parvient à le faire avec tant de promptitude, qu'elle ne

remarque plus d'intervalle entre le moment où ces ſons lui frappent l'oreille, & celui où elle juge qu'ils ſont dans ce corps. Entendre ces ſons & les juger hors d'elle, ſont deux opérations qu'elle ne diſtingue plus. Au lieu donc de les appercevoir comme des manieres d'être d'elle-même, elle les apperçoit comme des manieres d'être du corps ſonore. En un mot, elle les entend dans ce corps.

§. 5. Si nous lui faiſons faire la même expérience ſur d'autres ſons, elle portera encore les mêmes jugemens, & elle les confondra avec la Senſation. Dans la ſuite cette maniere de ſentir

Elle ſe fait une habitude de cette maniere d'entendre.

lui deviendra même si familiere, que son oreille n'aura plus besoin des leçons du tact. Tout son lui paroîtra venir de dehors, même dans les occasions où elle ne pourra pas toucher les corps qui le transmettent. Car un jugement ayant été confondu par habitude avec une Sensation, il doit se confondre avec toutes les Sensations de même espece.

Discernement de son oreille.

§. 6. Si plusieurs sons que la Statue a étudiés, résonnent ensemble, elle les discernera, non seulement parce que son oreille est capable d'en saisir jusqu'à un certain point la différence; mais sur-tout parce qu'elle vient de contracter l'habitude de les ju-

ger dans des corps qu'elle distingue. C'est ainsi que le toucher contribue à augmenter le discernement de l'ouie.

Par conséquent, plus elle s'aidera du toucher pour faire la différence des sons, plus elle apprendra à les distinguer. Mais elle les confondra toutes les fois que les corps qui les produisent, cesseront de se démêler au tact.

Le discernement de l'ouie a donc des bornes, parce qu'il y a des cas où le toucher lui-même ne sauroit tout démêler. Je ne parle pas des bornes qui ont pour cause un défaut de conformation.

§. 7. C'est sur les objets qui Elle juge à

l'ouie des distances & des situations.

ſont à la portée de ſa main, que la Statue commence à faire des expériences. En conſéquence il lui ſemble d'abord, à chaque bruit qui frappe ſon oreille, qu'elle n'a qu'à étendre le bras pour ſaiſir le corps qui le rend : car elle n'a pas encore appris à le juger plus éloigné. Mais comme elle y eſt trompée, elle fait un pas, elle en fait un ſecond ; & à meſure qu'elle avance, elle obſerve que le bruit augmente, juſqu'au moment où le corps qui le produit, eſt auſſi près d'elle qu'il peut l'être.

Ces expériences lui apprennent peu à peu à juger des différens éloignemens de ce corps ;

& ces jugemens, devenus familiers, ſe répetent ſi rapidement, que ſe confondant avec la Senſation même, elle reconnoît enfin les diſtances à l'ouie. Elle apprendra de la même maniere, ſi un corps eſt à ſa droite ou à ſa gauche. En un mot elle appercevra la diſtance & la ſituation d'un objet à l'ouie, toutes les fois que l'une & l'autre ſeront les mêmes, que dans les cas, où elle a eu occaſion de faire beaucoup d'expériences. N'ayant même que ce moyen pour s'en aſſurer, au défaut du tact, elle en fera ſi ſouvent uſage, qu'elle jugera quelquefois auſſi sûrement, que nous jugeons nous-

mêmes avec les yeux.

Mais elle courra risque de s'y méprendre, toutes les fois qu'elle entendra des corps dont elle n'aura pas encore étudié la variété des sons, suivant la variété des situations & des distances. Il faut donc qu'elle s'accoutume à porter autant de jugemens différens, qu'il y a d'especes de corps sonores & de circonstances où ils se font entendre.

Erreurs où l'on pourroit la faire tomber.

§. 8. Si elle n'avoit jamais entendu le même son, qu'elle n'eût touché la même figure & réciproquement ; elle croiroit que les figures emportent avec elles les idées des sons, & que les sons emportent avec eux les idées

idées des figures ; & elle ne sauroit repartir au toucher & à l'ouie les idées qui appartiennent à chacun de ces sens. De même si chaque son eût constamment été accompagné d'une certaine odeur, & chaque odeur d'un certain son ; il ne lui seroit pas possible de distinguer les idées qu'elle doit à l'odorat, de celles qu'elle doit à l'ouie. Ces erreurs sont semblables à celles où nous l'avons fait tomber dans le Chapitre précédent ; & elles préparent aux observations que nous allons faire sur la vue.

CHAPITRE III.

Comment l'œil apprend à voir la distance, la situation, la figure, la grandeur & le mouvement des corps.

Etat de la Statue, lorsque la vue lui est rendue.

§. 1. L'ETONNEMENT de notre Statue est encore la premiere chose à remarquer, au moment que nous lui rendons la vue. Mais il est vraisemblable que les expérienees qu'elle a faites sur les Sensations de l'odorat, de l'ouie & du toucher, lui feront bientôt soupçonner que ce qui lui paroît encore des manieres d'être d'elle-

même, pourroit être des qualités qu'un nouveau ſens va lui faire découvrir dans les corps.

Pourquoi l'œil ne peut être inſtruit que par le toucher.

§. 2. Nous avons vu qu'étant bornée au tact, elle ne pouvoit pas juger des grandeurs, des ſituations & des diſtances, par le moyen de deux bâtons, dont elle ne connoiſſoit ni la longueur, ni la direction. Or les rayons ſont à ſes yeux ce que les bâtons ſont à ſes mains; & l'œil peut être regardé comme un organe, qui a en quelque ſorte une infinité de mains, pour ſaiſir une infinité de bâtons. S'il étoit capable de connoître par lui-même la longueur & la direction des rayons, il pourroit

comme la main, rapporter à une extrémité ce qu'il sentiroit à l'autre ; & juger des grandeurs, des distances & des situations. Mais bien loin que le sentiment qu'il éprouve, lui apprenne la longueur & la direction des rayons ; il ne lui apprend pas seulement, s'il y en a. L'œil n'en sent l'impression, que comme la main sent celle du premier bâton qu'elle touche par l'un des bouts

Quand même nous accorderions à notre Statue une connoissance parfaite de l'optique, elle n'en seroit pas plus avancée. Elle sauroit qu'en général les rayons font des angles plus ou

moins grands, à proportion de la grandeur & de la distance des objets. Mais il ne lui seroit pas possible de mesurer ces angles. Si, comme il est vrai, les principes de l'optique sont insuffisans, pour expliquer la vision ; ils le sont à plus forte raison, pour nous apprendre à voir.

D'ailleurs cette science n'instruit point sur la maniere, dont il faut mouvoir les yeux. Elle suppose seulement qu'ils sont capables de différens mouvemens, & qu'ils doivent changer de forme, suivant les circonstances.

L'œil a donc besoin des secours du tact, pour se faire une

habitude des mouvemens propres à la vision ; pour s'accoutumer à rapporter ses Sensations à l'extrémité des rayons, ou à peu près ; & pour juger par-là des distances, des grandeurs, des situations & des figures. Il s'agit de découvrir ici quelles sont les expériences les plus propres à l'instruire.

Elle sent les couleurs au bout de ses yeux.

§. 3. Soit hazard, soit douleur occasionnée par une lumiere trop vive, la Statue porte la main sur ses yeux ; à l'instant les couleurs disparoissent. Elle retire la main, les couleurs se reproduisent. Dès-lors elle cesse de les prendre pour ses manieres d'être. Il lui semble que ce soit

quelque chose d'impalpable, qu'elle sent au bout de ses yeux, comme elle sent au bout de ses doigts les objets qu'elle touche.

Mais, comme nous l'avons vu, chacune est une modification simple, qui ne donne par elle-même aucune idée d'étendue. Une couleur, par conséquent, ne peut représenter des dimensions, qu'aux yeux qui ont appris à la rapporter sur toutes les parties d'une surface. Quelque considérable que soit la superficie du corps qui la réfléchit, ils ne verront que le diametre d'une ligne, s'ils n'ont pas appris à voir davantage. Ils ne verront rien, s'ils n'ont pas

appris à voir au dehors ; ils ſe ſentiront ſeulement modifiés d'une certaine maniere. Le toucher leur fait contracter l'habitude de juger une couleur ſur toute une ſurface, comme il y juge lui-même le chaud ou le froid. Or ces dernieres Senſations ne portent pas avec elles l'idée d'étendue : mais elles s'étendent, ſuivant toutes les dimenſions des corps auxquels nous les rapportons.

Elle leur voit former une ſurface.

§. 4. Comme les couleurs ſont enlevées à la Statue, lorſqu'elle porte la main ſur la ſurface extérieure de l'organe de la vue ; c'eſt ſur cette même ſurface, qu'elle croit d'abord les voir pa-

roître ou disparoître : c'est-là qu'elle commence à leur donner de l'étendue.

Quand les corps s'éloignent ou s'approchent, elle ne juge donc point encore ni de leur distance, ni de leur mouvement. Elle apperçoit seulement des couleurs qui paroissent plus ou moins, ou qui disparoissent tout à fait.

§. 5. Cette surface lumineuse est égale à la surface extérieure de l'œil : elle est, par conséquent, fort peu étendue. Mais c'est tout ce que voit la Statue ; & ses yeux n'appercevant rien au-delà, elle n'imagine pas comment quelque chose pour-

Cette surface lui paroît immense.

roit lui paroître plus grand ou plus petit. Elle n'y démêle donc point de bornes, elle la voit immenſe.

Tout y eſt peint confuſément.

§. 6. Tout eſt confus dans cette ſurface. Les couleurs ne portant point avec elles l'idée d'étendue, l'œil n'y peut diſcerner des grandeurs, des figures & des ſituations, qu'autant qu'il les applique ſur des objets dont la grandeur, la figure & la ſituation lui ſont connues par quelqu'autre voye. Or il n'a aucune connoiſſance de ces choſes, lorſqu'il ne voit encore les couleurs, que comme une ſurface qui le touche immédiatement : il faut que le tact lui apprenne à les

éloigner de lui, & à les voir sur les objets dont il connoît lui-même la grandeur, la figure & la situation.

§. 7. Par curiosité ou par inquiétude, la Statue continue de porter la main devant ses yeux : elle l'éloigne, elle l'approche ; & la surface qu'elle voit, en est plus lumineuse ou plus obscure. Aussitôt elle juge que le mouvement de sa main est la cause de ces changemens ; & comme elle sait qu'elle la meut à une certaine distance, elle soupçonne que cette surface n'est pas aussi près d'elle qu'elle l'a crue.

La Statue juge cette surface loin d'elle.

§. 8. Alors elle touche par hazard un corps qu'elle a devant

Elle voit les couleurs sur les corps.

les yeux, & le couvrant avec la main, elle ſubſtitue une couleur à une autre. Elle laiſſe tomber les bras, la premiere couleur reparoît. Il lui ſemble donc que ſa main fait, à une certaine diſtance, ſuccéder ces deux couleurs.

Une autre fois elle la promene ſur une ſurface, & voyant une couleur qui ſe meut ſur une autre couleur, dont les parties paroiſſent & diſparoiſſent tour à tour; elle juge ſur ce corps la couleur immobile, & ſur ſa main la couleur qui ſe meut. Ce jugement lui devient familier; & elle voit les couleurs s'éloigner de ſes yeux, & ſe porter

ſur ſa main & ſur les objets qu'elle touche.

§. 9. Etonnée de cette découverte, elle cherche autour d'elle, ſi elle ne touchera pas tout ce qu'elle voit. Sa main rencontre un corps d'une nouvelle couleur, ſon œil apperçoit une autre ſurface, & les mêmes expériences lui font porter les mêmes jugemens. Expériences qui achevent de lui faire contracter cette habitude.

Curieuſe de découvrir s'il en eſt de même de toutes les Senſations de cette eſpece, elle porte la main ſur tout ce qui l'environne; & touchant un corps peint de pluſieurs couleurs, ſon œil contracte l'habitude de les démêler ſur une ſurface qu'il

juge éloignée.

C'eſt ſans doute par une ſucceſſion de ſentimens bien agréables pour elle, qu'elle conduit ſes yeux dans ce cahos de lumiere & de couleurs. Engagée par le plaiſir, elle ne ſe laſſe point de recommencer les mêmes expériences & d'en faire de nouvelles. Elle accoutume peu à peu ſes yeux à ſe fixer ſur les objets qu'elle touche ; ils ſe font une habitude de certains mouvemens ; & bientôt ils percent comme à travers un nuage, pour voir dans l'éloignement les objets que la main ſaiſit, & ſur leſquels elle ſemble répandre la lumiere & les couleurs.

§. 10. En conduiſant tour à tour ſa main de ſes yeux ſur les corps, & des corps ſur ſes yeux, elle meſure les diſtances. Elle approche enſuite ces mêmes corps, & les éloigne alternativement. Elle étudie les différentes impreſſions que ſon œil reçoit à chaque fois ; & s'étant accoutumée à lier ces impreſſionsa vec les diſtances connues par le tact, elle voit les objets tantôt plus près, tantôt plus loin, parce qu'elle les voit où elle les touche.

Elle voit les objets à la diſtance où elle les touche.

§. 11. La premiere fois qu'elle porte la vue ſur un globe, l'impreſſion qu'elle en reçoit, ne repréſente qu'un cercle plat,

Elle apprend à voir un globe.

mêlé d'ombre & de lumiere. Elle ne voit donc pas encore un globe, elle ne démêle pas même un cercle. Car ſon œil n'a point encore appris à régler ſes mouvemens, pour ſaiſir l'enſemble d'une figure. Mais elle touche le globe, & conduiſant de la main ſa vue ſur toute la ſurface, elle juge que la couleur qu'elle voit, s'étend & prend de la rondeur & du relief.

Elle réitere cette expérience, & elle répete le même jugement. Par-là elle lie les idées de rondeur & de convexité à l'impreſſion que fait ſur elle un certain mêlange d'ombre & de lumiere. Elle eſſaye enſuite de

juger

juger d'un globe, qu'elle n'a pas encore touché. Dans les commencemens, elle s'y trouve sans doute quelquefois embarrassée : mais le tact leve l'incertitude ; & par l'habitude qu'elle se fait de juger qu'elle voit un globe, elle forme ce jugement avec tant de promptitude & d'assurance, & lie si fort l'idée de cette figure à une surface, où l'ombre & la lumiere sont dans une certaine proportion, qu'enfin elle ne voit plus à chaque fois, que ce qu'elle s'est dit si souvent qu'elle doit voir.

§. 12. Elle apprendra également à voir un cube, lorsque ses yeux faisant une étude des

Elle le distingue d'un cube.

impreſſions qu'ils reçoivent au moment que la main ſent les angles & les faces de cette figure, elle contractera l'habitude de remarquer dans les différens dégrés de lumiere les mêmes angles & les mêmes faces; & ce n'eſt qu'alors qu'elle diſcernera un globe d'un cube.

Comment ſes yeux ſont en cela guidés par le toucher.

§. 13. L'œil ne parvient donc à voir diſtinctement une figure, que parce que la main lui apprend à en ſaiſir l'enſemble. Il faut que le dirigeant ſur les différentes parties d'un corps, elle lui faſſe donner ſon attention d'abord à une, puis à deux, peu à peu à un plus grand nombre; & en même tems aux différen-

tes impreſſions de la lumiere. S'il n'étudioit pas ſéparément chaque partie, il ne verroit jamais la figure entiere ; & s'il n'étudioit pas avec quelle variété la lumiere agit ſur lui, il ne verroit que des ſurfaces plattes. Ainſi la Statue ne parvient à voir tant de choſes à la fois, que parce que les ayant remarquées ſéparément, elle ſe rappelle en un inſtant tous les jugemens qu'elle a portés l'un après l'autre.

§. 14. Notre expérience peut nous convaincre combien la mémoire eſt néceſſaire pour parvenir à ſaiſir l'enſemble d'un objet fort compoſé. Au premier

Secours qu'ils tirent de la mémoire.

coup d'œil qu'on jette sur un tableau, on le voit fort imparfaitement : mais on porte la vue d'une figure à l'autre, & même on n'en regarde pas une toute entiere. Plus on la fixe, plus l'attention se borne à une de ses parties : on n'apperçoit, par exemple, que la bouche.

Par-là nous contractons l'habitude de parcourir rapidement tous les détails du tableau ; & nous le voyons tout entier, parce que la mémoire nous présente à la fois tous les jugemens, que nous avons portés successivement.

Mais cela est encore très-borné à notre égard. Si j'entre, par

exemple, dans un grand cercle, il ne me donne d'abord qu'une idée vague de multitude. Je ne ſais que je ſuis au milieu de dix ou douze perſonnes, qu'après les avoir comptées ; c'eſt-à-dire, qu'après les avoir parcourues une à une, avec une lenteur, qui me fait remarquer la ſuite de mes jugemens. Si elles n'avoient été que trois, je ne les aurois pas moins parcourues ; mais c'eût été avec une rapidité, qui ne m'eût pas permis de m'en appercevoir.

Si nos yeux n'embraſſent une multitude d'objets qu'avec le ſecours de la mémoire, ceux de notre Statue auront beſoin du

même ſecours, pour ſaiſir l'enſemble de la figure la plus ſimple. Car n'étant pas exercés, cette figure eſt encore trop compoſée pour eux.

Ils jugent des ſituations.

§. 15. C'eſt la main, qui fixant ſucceſſivement la vue ſur les différentes parties d'une figure, les grave toutes dans la mémoire : c'eſt elle qui conduit, pour ainſi dire, le pinceau ; lorſque les yeux commencent à répandre au dehors la lumiere & les couleurs, qu'ils ont d'abord ſenties en eux-mêmes. Ils les apperçoivent, où le toucher leur apprend qu'elles doivent être : ils voyent en haut ce qu'il leur fait juger en haut, en bas ce qu'il

leur fait juger en bas : en un mot, ils voyent les objets dans la même ſituation, que le tact les repréſente.

Le renverſement de l'image n'y met aucun obſtacle ; parce que tant qu'ils n'ont pas été inſtruits, il n'y a proprement pour eux ni haut ni bas. Le toucher, qui peut ſeul découvrir ces ſortes de rapports, peut ſeul auſſi leur apprendre à en juger.

D'ailleurs ne voyant au dehors, que parce qu'ils rapportent les couleurs ſur les objets que la main touche ; il faut néceſſairement qu'ils s'accordent à porter ſur les ſituations les mêmes jugemens que le toucher.

Ils ne voyent point double.

§. 16. Chacun fixe l'objet que la main saisit, chacun rapporte les couleurs à la même distance, au même lieu; & comme le renversement de l'image ne leur empêche pas de voir un objet dans sa vraye situation, la même image, quoique double, ne leur empêche pas de le voir simple. La main les force à juger d'après ce qu'elle sent en elle-même. En les obligeant de rapporter au dehors les Sensations qu'ils éprouvent en eux; elle les leur fait rapporter à chacun sur l'unique objet qu'elle touche, & au seul endroit même où elle le touche. Il n'est donc pas naturel qu'ils le voyent double.

§. 17.

§. 17. Par la même raiſon, elle leur apprend au même inſtant à juger des grandeurs. Dès qu'elle leur fait voir les couleurs ſur ce qu'elle touche, elle leur apprend à les étendre chacune ſur toutes les parties qui les leur envoyent ; elle deſſine devant eux une ſurface, dont elle marque les bornes. Ils jugent des grandeurs.

Ainſi, ſoit qu'elle éloigne ou qu'elle approche un objet, il leur paroît de la même grandeur, quoiqu'alors l'image augmente ou diminue ; comme il leur paroît ſimple & dans ſa ſituation, quoique l'image ſoit double & renverſée.

§. 18. Enfin elle leur fait voir Et du mouvement.

le mouvement des corps ; parce qu'elle les accoutume à suivre les objets, qu'elle fait passer d'un point de l'espace à l'autre.

Ils ne voyent pas encore hors de la portée de la main.

§. 19. Jusqu'ici la Statue n'a étudié à la vue que les objets qui sont à la portée de sa main : car c'est par-là qu'elle doit nécessairement commencer. Elle n'a donc point encore appris à voir au-delà, & elle se voit comme renfermée dans un court espace. A la vérité le transport de son corps lui a appris que l'espace doit être beaucoup plus grand : mais elle n'imagine pas comment il pourra le lui paroître aux yeux. En vain se diroit-elle, il y a de l'étendue au-delà de

celle que je vois : un pareil jugement ne peut la lui rendre visible. Ainſi qu'elle ne voit juſqu'à la portée de la main, que parce qu'ayant en même tems vu & touché à pluſieurs repriſes les objets qui ſont dans cet eſpace ; elle a ſi fort lié les jugemens du tact avec les Senſations de lumiere, que voir & juger ſe font tout à la fois, & ſe confondent : elle ne verra plus loin, que lorſque de nouvelles expériences lui feront confondre avec ces mêmes Senſations, les jugemens qu'elle portera ſur d'autres diſtances.

Elle apperçoit donc un eſpace, qui s'étend environ à deux

pieds autour d'elle. Son œil instruit par le tact en mesure les parties, détermine la figure & la grandeur des objets qui y sont renfermés, les place à différentes distances, juge de leur situation, de leur mouvement & de leur repos.

Comment les objets qui sont au-delà, se montrent à eux.

§. 20. Quant à ceux qui sont plus éloignés, elle les voit tous à l'extrémité de cette enceinte qui borne sa vue. Elle les apperçoit comme sur une surface lumineuse, concave & immobile. Ils lui paroissent figurés, parce que les expériences qu'elle a faites sur ceux qui sont à la portée de la main, suffisent à cet effet. S'ils se meuvent horisontale-

ment, elle les voit paſſer d'une partie de la ſurface à l'autre : s'ils s'approchent ou s'ils s'éloignent d'elle, elle les voit ſeulement augmenter & diminuer d'une maniere fort ſenſible. Mais elle ne juge point de leur vraye grandeur : car elle n'a appris à connoître à la vue les objets renfermés dans le court eſpace ſeul viſible pour elle, que parce que le tact lui a fait lier différentes idées de grandeurs aux différentes impreſſions qui ſe font ſur ſes yeux. Or ces impreſſions varient à proportion des diſtances, puiſque les images diminuent ou augmentent dans la même proportion.

N'ayant donc fait aucune expérience pour lier ces impressions avec les grandeurs qui sont à quelques pas d'elle, elle ne peut juger des objets éloignés, que d'après les habitudes qu'elle a contractées. L'impression causée par de petites images doit, par conséquent, les lui faire paroître petits, & l'impression causée par de grandes images, doit les lui faire paroître grands: car c'est ainsi qu'elle juge de ceux que le tact a mis à la portée de ses yeux. Les liaisons qu'elle a formées pour juger à la vue des grandeurs qui sont à un pied ou à deux, ne suffisent donc pas pour juger de celles qui sont au-

delà. Elles ne peuvent à ce ſujet que la jetter dans l'erreur.

Cette ſurface qui termine ſa vue, eſt préciſément le même phénomene, que la voûte du ciel, à laquelle tous les aſtres ſemblent attachés, & qui paroît porter de tous côtés ſur les extrémités des terres où la vue peut s'étendre. Elle la voit immobile, tant qu'elle l'eſt elle-même : elle la voit qui fuit devant elle, ou qui la ſuit, lorſqu'elle change de place. C'eſt ainſi que le ciel à l'horiſon nous paroît ſe mouvoir.

§. 21. Cependant elle étend les bras pour ſaiſir ce qu'elle voit. Surpriſe de ne rien toucher, Ils apprennent à voir hors de la portée de la main.

elle avance. Enfin elle rencontre un corps : auſſitôt les jugemens de la vue s'accordent avec ceux du tact. Un moment après elle recule : d'abord l'objet ne lui paroît pas en être plus loin d'elle. Mais ayant eſſayé d'y porter la main, & n'ayant pu l'atteindre, elle va encore à lui ; & s'en étant éloignée & rapprochée à pluſieurs repriſes, elle s'accoutume peu à peu à le voir hors de la portée de la main.

Le mouvement qu'elle a fait pour s'en éloigner, lui donne à peu près une idée de l'eſpace qu'elle laiſſe entr'elle & lui : elle ſait quelle en étoit la grandeur, quand elle le touchoit ;

& ſi le tact lui a appris à le voir à deux pieds d'une certaine grandeur, le ſouvenir qui lui reſte de cette grandeur, lui apprend à la lui conſerver à une plus grande diſtance.

Alors elle peut juger à la vue s'il s'éloigne ou s'il s'approche, ou s'il ſe meut dans quelqu'autre direction ; car elle en voit les mouvemens dans les changemens qui arrivent aux impreſſions qui ſe font ſur ſes yeux. Il eſt vrai que ces changemens ſont les mêmes, ſoit qu'elle aille à lui, ou qu'il vienne à elle, ſoit qu'elle paſſe devant lui dans une certaine direction, ou qu'il paſſe devant elle dans une direction

contraire : mais le ſentiment qu'elle a de ſon propre mouvement ou de ſon propre repos, ne lui permet pas de s'y tromper.

Elle s'accoutume donc à lier différentes idées de diſtance, de grandeur & de mouvement aux différentes impreſſions de lumiere. Elle ne ſait pas à la vérité que les images qui ſe tracent au fond de l'œil, diminuent à proportion des diſtances. Elle ne ſait pas même s'il y a de pareilles images. Mais elle éprouve des Senſations différentes, & les jugemens dont elle ſe fait une habitude ſuivant les circonſtances, venant à ſe confondre avec ces Senſations, ce n'eſt

plus dans ses yeux qu'elle sent la lumiere & les couleurs; elle les sent à l'autre extrémité des rayons, comme elle sent la solidité, la fluidité, &c. au bout du bâton avec lequel elle touche les corps.

Ainsi plus ses yeux reglent leurs jugemens d'après les leçons du toucher, plus l'espace leur paroît prendre de profondeur. Elle apperçoit la lumiere & les couleurs, qui, répandues sur les objets, en dessinent la grandeur, la figure, en tracent le mouvement dans l'espace; en un mot, elle les voit, où elle juge qu'elles doivent être.

§. 22. Cependant, quelque Pourquoi les

objets qui s'éloignent, leur paroissent diminuer insensiblement.

souvenir qu'elle ait de la grandeur d'un objet, elle ne peut l'empêcher de diminuer à ses yeux, à mesure qu'il s'éloigne d'elle. Voici la raison de ce phénomene.

Un objet n'est visible, qu'autant que l'angle, qui détermine l'étendue de son image sur la rétine, est d'une certaine grandeur. Je suppose qu'il doive être au moins d'une minute : mais c'est uniquement pour fixer nos idées ; car la chose doit varier suivant les yeux.

Dans cette supposition on conçoit aisément, qu'un objet vu distinctement à une certaine distance, ne peut s'eloigner, qu'à chaque instant les angles,

qui faiſoient voir les moindres parties, ne deviennent plus petits, & que pluſieurs ne ſe trouvent au deſſous d'une minute. Il faut même que dans quelques-uns les côtés ſe rapprochent au point de ſe confondre en une ſeule ligne. Ainſi de pluſieurs angles il s'en formera un, dont les côtés ſe confondront encore, ſi l'objet continue à s'éloigner. Il y aura donc des parties qui ceſſeront de ſe tracer ſur la rétine. Elles ſe ramaſſeront, ſe pénétreront, ſe confondront avec celles qui ſe peindront encore; & les extrémités de l'objet ſe rapprocheront. L'image, par exemple, de la tête d'un hom-

me ſe fera ſans diſtinction de traits.

Or le toucher n'apprend à l'œil à voir les objets dans leur véritable grandeur, que parce qu'il lui apprend à en démêler les parties, & à les appercevoir les unes hors des autres. C'eſt ce qu'il ne peut faire, qu'autant qu'elles ſont tracées diſtinctement ſur la rétine. Car les yeux ne ſauroient parvenir à remarquer dans leurs Senſations ce qui n'y ſeroit pas. Ils doivent donc juger un objet plus ramaſſé & plus petit, quand il eſt dans un éloignement, où quantité de traits de ſon image ſe confondent. Par conſéquent, à quel-

que distance que soit un objet, il continue de paroître de la même grandeur, tant que la diminution des angles n'altere pas sensiblement l'image qui se peint sur la rétine ; & c'est parce que cette altération se fait par des dégrés insensibles, qu'un objet qui s'éloigne, paroît diminuer insensiblement.

§. 23. Non seulement les yeux de la Statue démêlent les objets qu'elle ne touche plus, ils démêlent encore ceux qu'elle n'a pas touchés ; pourvu qu'ils en reçoivent des Sensations semblables, ou à peu près. Car le tact ayant une fois lié différens jugemens à différentes im-

Comment ils apprennent à se passer du secours du tact.

preſſions de lumiere, ces impreſſions ne peuvent plus ſe reproduire, que les jugemens ne ſe répetent, & ne ſe confondent avec elles. C'eſt ainſi qu'elle s'accoutume peu à peu à voir ſans le ſecours du toucher.

Pourquoi ils ſe trompent.

§. 24. Cependant les expériences qui lui ont appris à voir la diſtance, la grandeur & la figure d'un corps, ne ſuffiront pas toujours pour lui apprendre à voir la diſtance, la grandeur & la figure de tout autre. Il faut qu'elle faſſe autant d'obſervations, qu'il y a d'objets qui refléchiſſent différemment la lumiere; il faut même que ſur chaque objet, elle multiplie ſes obſervations

obſervations ſuivant les différens dégrés de diſtance ; & encore, malgré toutes ces précautions, ſe trompera-t-elle ſouvent ſur les grandeurs, ſur les diſtances & ſur les figures.

Ce n'eſt, par conſéquent, qu'après bien des études, qu'elle commencera à s'aſſurer mieux des jugemens de ſa vue : mais il lui ſera impoſſible d'éviter abſolument toute mépriſe. Souvent elle ſera trompée par les expériences mêmes, auxquelles elle croit devoir ſe fier davantage. Accoutumée, par exemple, à lier l'idée de proximité à la vivacité de la lumiere, & l'idée d'éloignement à ſon obſcurité ;

quelquefois des corps lumineux lui paroîtront plus proches qu'ils ne sont, & au contraire des corps peu éclairés lui paroîtront plus éloignés.

Ils seront en contradiction avec le toucher.

§. 25. Il pourroit même arriver à ses yeux d'être avec le toucher en contradiction, au point de ne pouvoir plus s'accorder à porter avec lui les mêmes jugemens. Ils verront, par exemple, de la convexité sur un relief peint, où la main n'appercevra qu'une surface platte. Sans doute étonnée de ce nouveau phénomene, elle ne sait lequel croire de ces deux sens : en vain le tact releve l'erreur de la vue ; les yeux accoutumés à juger par

eux-mêmes, ne consultent plus leur maître. Ayant appris de lui à voir d'une maniere, ils ne peuvent plus apprendre à voir différemment.

En effet ils ont contracté une habitude, qui ne peut leur être enlevée; parce que les jugemens qui leur font voir de la convexité dans une certaine impression d'ombre & de lumiere, sont devenus naturels. Car ayant été faits à bien des repriſes, ils ſe répetent rapidement, & ſe confondent avec la Senſation, toutes les fois que la même impreſſion d'ombre & de lumiere a lieu.

Si l'on diſpoſoit les choſes de maniere, que parmi les objets

que notre Statue auroit occasion de toucher, il y eût autant de reliefs peints sur des surfaces plattes, que de corps véritablement convexes; elle seroit fort embarrassée pour distinguer à la vue ceux qui ont de la convexité, de ceux qui n'en ont pas. Elle y seroit trompée si souvent, qu'elle n'oseroit s'en rapporter à ses yeux; elle n'en croiroit plus que le toucher.

Une glace mettroit encore ces deux sens en contradiction. La Statue ne douteroit pas qu'il n'y eût au-delà un grand espace. Elle seroit fort étonnée d'être arrêtée par un corps solide, & elle le seroit encore autant, lorsq-

qu'elle commenceroit à reconnoître les objets qu'il lui répete. Elle n'imagine pas comment ils se doublent à la vue ; & elle ne sait pas s'ils ne pourroient pas aussi se doubler au tact.

§. 26. Non seulement la vue sera en contradiction avec le toucher, elle le sera encore avec elle-même. La Statue juge, par exemple, qu'une tour est ronde & fort petite, quand elle en est à une certaine distance. Elle approche, & elle en voit sortir des angles, elle la voit grandir à ses yeux. Se trompe-t-elle, ou s'est-elle trompée ? C'est ce qu'elle ne saura, que lorsqu'elle sera à portée de toucher la tour. Et même avec eux.

Ainſi le tact, qui ſeul a inſtruit les yeux, peut auſſi lui ſeul faire diſcerner les occaſions où l'on peut compter ſur leur témoignage.

Ils jugent de la diſtance par la grandeur.

§. 27. Mais ſi la Statue eſt privée de ce ſecours, elle s'aidera de toutes les connoiſſances qu'elle a acquiſes. Tantôt elle jugera de la diſtance par la grandeur. Un objet lui paroît-il auſſi grand à la vue qu'au toucher, elle le voit près; lui paroît-il plus petit, elle le voit loin. Car elle a remarqué que les apparences des grandeurs varient ſuivant les diſtances.

Par la netteté des images.

§. 28. D'autre fois elle détermine les diſtances par le dé-

gré de netteté des figures qui s'offrent à ſes yeux. Ayant ſouvent obſervé qu'elle voit plus confuſément les objets qui ſont éloignés, & plus diſtinctement ceux qui ſont proches; elle lie l'idée d'éloignement à la vue confuſe d'une figure, & l'idée de proximité à la vue diſtincte. Elle prend donc l'habitude de voir un objet fort loin, quand elle le voit peu diſtinctement; & de le voir près, quand elle en diſtingue mieux les parties.

Ils jugent des grandeurs par la diſtance.

§. 29. Alors jugeant de la grandeur par la diſtance, comme elle juge dans d'autres occaſions de la diſtance par la grandeur, elle voit plus grand ce

qu'elle croit plus loin. Deux arbres, par exemple, qui lui enverront des images de même étendue, ne lui paroîtront point égaux, ni à la même distance, si l'un se peint plus confusément que l'autre : elle verra plus grand & plus loin celui où elle discernera moins de choses. Une mouche encore lui paroîtra un oiseau dans l'éloignement, si passant rapidement devant ses yeux, elle ne laisse appercevoir qu'une image confuse, semblable à celled'un oiseau éloigné.

Ces principes sont connus de tout le monde, & la peinture les confirme. Un cheval qui occupe sur la toile le même espace qu'un

qu'un mouton, paroîtra plus grand & dans l'enfoncement, pourvu qu'il ſoit peint d'une maniere plus confuſe.

C'eſt ainſi que les idées de diſtance, de grandeur & de figure, d'abord acquiſes par le toucher, ſe prêtent enſuite des ſecours, pour rendre les jugemens de la vue plus ſûrs.

Ils jugent des diſtances & des grandeurs par les objets intermédiaires.

§. 30. Notre Statue voyant l'eſpace prendre de la profondeur à ſes yeux, a encore un moyen pour connoître avec plus de préciſion les diſtances, & par conſéquent les grandeurs. C'eſt de porter la vue ſur les objets, qui ſont entr'elle & celui qu'elle fixe. Elle le voit plus loin &

plus grand, ſi elle en eſt ſéparée par des champs, des bois, des rivieres. Car l'étendue des champs, des bois & des rivieres lui étant connue, c'eſt une meſure qui détermine combien elle en eſt éloignée. Mais ſi quelque élevation lui cache les objets intermédiaires, elle ne jugera de ſa diſtance, qu'autant que quelque circonſtance lui en rappellera la grandeur. Un cheval immobile peut, par exemple, lui paroître aſſez petit & aſſez près. Il ſe meut : à ſes mouvemens elle le reconnoît : auſſitôt elle le juge de la grandeur ordinaire, & elle l'apperçoit dans l'éloignement.

Elle le croit d'abord assez petit & assez près, parce qu'aucun objet intermédiaire ne lui en fait voir la distance ; & qu'aucune circonstance ne lui apprend ce que ce peut être. Mais dès que le mouvement le lui fait reconnoître, elle le voit à peu près de la grandeur qu'elle fait appartenir à cet animal ; & elle le voit loin d'elle, parce qu'elle juge que l'éloignement est la seule cause qui ait pu le rendre si confus à ses yeux.

Cas où ils ne jugent plus des grandeurs ni des distances.

§. 31. Avec ces secours elle discerne donc assez bien à l'œil les distances : mais elle n'y réussit plus, aussitôt qu'ils viennent à lui manquer ; & sa vue est bor-

née là, où elle ceſſe de voir des objets intermédiaires, & où elle n'apperçoit que des corps, dont le tact ne lui a pas appris la grandeur. Les cieux lui paroiſſent former une voûte, qui ne s'éleve pas au deſſus des montagnes, & qui ne s'étend pas au-delà des terres que ſon œil embraſſe. Faites-lui voir d'autres objets au deſſus de ces montagnes & au-delà de ces terres; cette voûte aura plus de hauteur & plus d'étendue. Mais elle en auroit eu moins, ſi on avoit ſuppoſé les montagnes moins élevées, & les terres reſſerrées dans des bornes plus étroites. Le faîte

d'un arbre lui auroit paru toucher le ciel.

Ce phénomene eſt donc, comme nous l'avons dit, le même que celui qui bornoit ſa vue à deux pieds d'elle : & puiſque n'ayant aucun moyen pour juger de l'éloignement des aſtres, ils lui paroiſſent tous à la même diſtance ; c'eſt une preuve que dans la ſuppoſition, que nous avons faite plus haut, tous les objets ont dû lui paroître à la portée de ſa main.

§. 32. Cependant, familiariſée avec les grandeurs, elle les compare ; & cette comparaiſon influe ſur les jugemens qu'elle en porte. Dans les commence- Effets qui réſultent des grandeurs comparées.

mens elle ne juge pas un objet abſolument grand, ni abſolument petit; mais elle en juge par rapport à des grandeurs, qui lui étant plus familieres, ſont à ſon égard la meſure de toutes les autres. Elle voit grand, par exemple, tout ce qui eſt au deſſus de ſa hauteur, & petit tout ce qui eſt au deſſous. Ces comparaiſons ſe font enſuite ſi rapidement, qu'elle ne les remarque plus; & dès-lors la grandeur & la petiteſſe deviennent pour elle des idées abſolues. Une pyramide de vingt pieds, qu'elle aura trouvée abſolument grande à côté d'une de dix, elle la jugera abſolument petite à côté

d'une de quarante ; & elle ne ſoupçonnera pas que ce ſoit la même.

Au reſte il n'eſt pas néceſſaire pour ces expériences, que les objets ſoient de même eſpece : il ſuffit que l'œil ait occaſion de comparer grandeur à grandeur. C'eſt pourquoi dans une plaine fort étendue, les mêmes objets lui paroîtront plus petits, que dans un pays coupé par des côteaux.

Cette maniere de comparer les grandeurs eſt encore une cauſe qui contribue à les diminuer aux yeux, ſuivant qu'elles ſont plus éloignées, & ſur-tout plus élevées. Car l'œil ne peut ſuivre

un objet qui fuit devant lui, ou qui s'éleve dans l'air, qu'il ne le compare avec un plus grand eſpace, à proportion qu'il le voit à une plus grande diſtance.

L'entier uſage de la vue nuit à la ſagacité des autres ſens.

§. 33. Tels ſont les moyens par où la Statue apprendra à juger à la vue de l'eſpace, des diſtances, des ſituations, des figures, des grandeurs & du mouvement. Plus elle ſe ſert de ſes yeux, plus l'uſage lui en devient commode. Ils enrichiſſent la mémoire des plus belles idées, ſuppléent à l'imperfection des autres ſens, jugent des objets qui leur ſont inacceſſibles; & ſe portent dans un eſpace, auquel l'imagination peut ſeule ajouter.

Auſſi leurs idées ſe lient ſi fort à toutes les autres, qu'il n'eſt preſque plus poſſible à la Statue de penſer aux objets odoriférans, ſonores, ou palpables, ſans les revêtir auſſitôt de lumiere & de couleur. Par l'habitude qu'ils contractent de ſaiſir tout un enſemble, d'en embraſſer même pluſieurs, & de juger de leurs rapports; ils acquierent un diſcernement ſi ſupérieur, que la Statue les conſulte par préference. Elle s'applique donc moins à reconnoître au ſon les ſituations & les diſtances, à diſcerner les corps par les nuances des odeurs qu'ils exhalent, ou par les différences que la main peut

découvrir ſur leur ſurface. L'ouie, l'odorat & le toucher en ſont, par conſéquent, moins exercés. Peu à peu devenus plus pareſſeux, ils ceſſent d'obſerver dans les corps toutes les différences, qu'ils y démêloient auparavant ; & ils perdent de leur fineſſe, à proportion que la vue acquiert plus de ſagacité.

CHAPITRE IV.

Pourquoi on eſt porté à attribuer à la Vue des idées qu'on ne doit qu'au Toucher. Par quelle ſuite de reflexions on eſt parvenu à détruire ce préjugé.

§. 1. IL nous eſt devenu ſi naturel de juger à l'œil des grandeurs, des figures, des diſtances & des ſituations, qu'on aura peut-être encore bien de la peine à ſe perſuader que ce ne ſoit-là qu'une habitude due à l'expérience. Toutes ces idées paroiſſent ſi intimément liées

Pourquoi on a de la peine à ſe perſuader que l'œil a beſoin d'apprentiſſage.

avec les Senſations de couleur, qu'on n'imagine pas qu'elles en ayent jamais été ſéparées. Voilà, je penſe, l'unique cauſe qui peut retenir dans le préjugé. Mais pour le détruire tout-à-fait, il ſuffit de faire des ſuppoſitions ſemblables à celles que nous avons déja faites.

Suppoſitions qui achevent de détruire ce préjugé.

§. 2. Notre Statue croiroit infailliblement que les odeurs & les ſons lui viennent par les yeux, ſi lui donnant tout à la fois la vue, l'ouie & l'odorat, nous ſuppoſions que ces trois ſens fuſſent toujours exercés enſemble; en ſorte qu'à chaque couleur qu'elle verroit, elle ſentît une certaine odeur, & entendît

un certain ſon ; & qu'elle ceſsât de ſentir & d'entendre, lorſqu'elle ne verroit rien.

C'eſt donc parce que les odeurs & les ſons ſe tranſmettent, ſans ſe mêler avec les couleurs, qu'elle démêle ſi bien ce qui appartient à l'ouie & à l'odorat. Mais comme le ſens de la vue & celui du toucher agiſſent en même tems, l'un pour nous donner les idées de lumiere & de couleur, l'autre pour nous donner celles de grandeur, de figure, de diſtance & de ſituation ; nous diſtinguons difficilement ce qui appartient à chacun de ces ſens, & nous attribuons à un ſeul ce que nous devrions partager entr'eux.

Ainſi la vue s'enrichit aux dépens du toucher, parce que n'agiſſant qu'avec lui, ou qu'en conſéquence des leçons qu'elle en a reçues, ſes Senſations ſe mêlent avec les idées, qu'elle lui doit. Le tact au contraire agit ſouvent ſeul, & ne nous permet pas d'imaginer que les Senſations de lumiere & de couleur lui appartiennent.

Mais ſi la Statue ne voyoit jamais que les corps qu'elle toucheroit, & ne touchoit jamais que ceux qu'elle verroit, il lui ſeroit impoſſible de diſcerner les Senſations de la vue de celles du toucher. Elle ne ſoupçonneroit ſeulement pas qu'elle eût des

yeux. Ses mains lui paroîtroient voir & toucher tout enſemble.

Ce ſont donc des jugemens d'habitude, qui nous font attribuer à la vue des idées, que nous ne devons qu'au tact.

§. 3. Il me ſemble que lorſqu'une découverte eſt faite, il eſt curieux de connoître les premiers ſoupçons des Philoſophes, & ſur-tout les réflexions de ceux qui ont été ſur le point de ſaiſir la vérité. Soupçons & réflexions qui ont amené cette découverte.

Mallebranche eſt, je crois, le premier, qui ait dit qu'il ſe mêle des jugemens dans nos Senſations. Il remarque que bien des lecteurs ſeront choqués de ce ſentiment. Mais ils le ſeront ſur- De Mallebranche.

tout, quand ils verront les explications que ce Philosophe en donne. Car il n'évite un préjugé, que pour tomber dans une erreur. Ne pouvant comprendre comment nous formerions nous-mêmes ces jugemens, il les attribue à Dieu : maniere de raisonner fort commode, & presque toujours la ressource des Philosophes.

Recher. de la Vér. L. 1. C. 9. » Je crois devoir avertir, dit-» il, que ce n'est point notre ame, » qui forme les jugemens de la » distance, de la grandeur, &c. » des objets ; . . . mais que c'est » Dieu, en conséquence des » loix de l'union de l'ame & du » corps. C'est pour cela que j'ai appellé

» appellé *naturels* ces sortes de » jugemens, pour marquer qu'ils » se font en nous, sans nous & » malgré nous..... Dieu seul » peut nous instruire en un inf- » tant de la grandeur, de la fi- » gure, du mouvement & des » couleurs des objets qui nous » environnent.

Il explique encore plus au long dans un éclaircissement sur l'optique, comment il imagine que Dieu forme pour nous ces jugemens. N° 16. & 43.

Locke n'étoit pas capable de faire de pareils systêmes. Il reconnoît que nous ne voyons des figures convexes, qu'en vertu d'un jugement que nous for- De Locke.

mons nous-mêmes, & dont nous nous ſommes fait une habitude. Mais la raiſon qu'il en donne n'eſt pas ſatisfaiſante.

Eſſai philoſ. L. 2. C. 9. §. 8.

» Comme nous nous ſommes, » dit-il, accoutumés par l'uſage » à diſtinguer quelle ſorte d'i- » mage les corps convexes pro- » duiſent ordinairement en » nous, & quels changemens » arrivent dans la réflexion de » la lumiere, ſelon la différen- » ce de la figure ſenſible des » corps, nous mettons auſſitôt » à la place de ce qui nous pa- » roît, la cauſe même de l'ima- » ge que nous voyons, & cela » en vertu d'un jugement que » la coutume nous a rendu ha-

» bituel ; de sorte que joignant » à la vision un jugement que » nous confondons avec elle , » nous nous formons l'idée d'u- » ne figure convexe. . . .

Peut-on supposer que les hommes connoissent les images que les corps convexes produisent en eux, & les changemens qui arrivent dans la réflexion de la lumiere , selon la différence des figures sensibles des corps ?

Molineux , en proposant un problême, qui a donné occasion de développer tout ce qui concerne la vue , paroît n'avoir saisi qu'une partie de la vérité. De Molineux.

» Suppose-z , lui fait dire Loc- » ke, un aveugle de naissance, ibid.

» qui ſoit préſentement homme
» fait, auquel on ait appris à
» diſtinguer par l'attouchement
» un globe & un cube de même
» métal, & à peu pres de même
» groſſeur.... On demande ſi
» en les voyant, il pourra les diſ-
» cerner?

Les conditions que les deux corps ſoient de même métal & de même groſſeur, ſont ſuperflues; & la derniere paroît ſuppoſer que la vue peut, ſans le ſecours du tact, donner différentes idées de grandeur. Cela étant, on ne voit pas pourquoi Locke & Molineux nient qu'elle puiſſe toute ſeule diſcerner les figures.

D'ailleurs ils auroient dû raisonner sur les distances, les situations & les grandeurs, comme sur les figures; & conclure, qu'au moment où un aveugle-né ouvriroit les yeux à la lumiere, il ne jugeroit d'aucune de ces choses. Car elles se retrouvent toutes en petit dans la perception des différentes parties d'un globe & d'un cube. C'est se contredire, que de supposer qu'un œil, qui discerneroit les situations, les grandeurs & les distances, ne sauroit discerner les figures. Le Docteur Barclai est le premier qui ait pensé que la vue par elle-même ne jugeroit d'aucune de ces choses. De Barclai.

Une autre conſéquence qui n'auroit pas dû échaper à Locke, c'eſt que des yeux ſans expérience ne verroient qu'en eux-mêmes la lumiere & les couleurs ; & que le tact peut ſeul leur apprendre à voir au dehors.

Enfin Locke auroit dû remarquer qu'il ſe mêle des jugemens dans toutes nos Senſations, par quelque organe qu'elles ſoient tranſmiſes à l'ame. Mais il dit préciſément le contraire.

L. 2. C. 9. §. 9.

Tout cela prouve qu'il faut bien du tems, bien des mépriſes & bien des demi-vues, avant d'arriver à la vérité. Souvent on eſt tout auprès, & on ne ſait pas la ſaiſir.

CHAPITRE V.

D'un Aveugle-né, à qui les cataractes ont été abbaiſſées.

§. 1. MONSIEUR Chezelden, fameux Chirurgien de Londres, a eu pluſieurs fois occaſion d'obſerver des aveugles-nés, à qui il a abbaiſſé les cataractes. Comme il a remarqué, que tous lui ont à peu près dit les mêmes choſes; il s'eſt borné à rendre compte de celui, dont il a tiré le plus de détails.

L'aveugle-né ne vouloit pas ſe prêter à l'opération.

Tranſactions Philoſ. N. 402. an. 1728.

C'étoit un jeune homme de

13 à 14 ans. Il eut de la peine à se prêter à l'opération ; il n'imaginoit pas ce qui pouvoit lui manquer. En connoîtrai-je mieux, disoit-il, mon jardin ? M'y promenerai-je plus librement ? D'ailleurs n'ai-je pas sur les autres l'avantage d'aller la nuit avec plus d'assurance ? C'est ainsi que les compensations qu'il trouvoit dans son état, lui faisoient présumer qu'il étoit tout aussi bien partagé que nous. En effet il ne pouvoit regreter un bien, qu'il ne connoissoit pas.

Invité à se laisser abatre les cataractes, pour avoir le plaisir de diversifier ses promenades, il lui paroissoit plus commode de rester

reſter dans les lieux qu'il connoiſſoit parfaitement ; car il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût jamais lui être auſſi facile de ſe conduire à l'œil dans ceux où il n'avoit pas été. Il n'eût donc point conſenti à l'opération, s'il n'eût ſouhaité de ſavoir lire & écrire. Ce ſeul motif le décida ; & l'on commença par abaiſſer la cataracte à l'un de ſes yeux.

§. 2. Il faut remarquer qu'il n'étoit point ſi aveugle, qu'il ne diſtinguât le jour d'avec la nuit. Il diſcernoit même à une grande lumiere le blanc, le noir & le rouge. Mais ces Senſations étoient ſi différentes de celles qu'il eut dans la ſuite, qu'il ne

Etat de ſes yeux avant l'opération.

les put pas reconnoître.

Après l'opération, les objets lui paroissent au bout de l'œil.

§. 3. Quand il commença à voir, les objets lui parurent toucher la surface extérieure de son œil. La raison en est sensible.

Avant qu'on lui abaissât les cataractes, il avoit souvent remarqué, qu'il cessoit de voir la lumiere, aussitôt qu'il portoit la main sur ses yeux. Il contracta donc l'habitude de la juger au dehors. Mais parce que c'étoit une lueur foible & confuse, il ne discernoit pas assez les couleurs, pour découvrir les corps, qui les lui envoyoient. Il ne les jugeoit donc pas à une certaine distance; il ne lui étoit donc pas possible d'y démêler de la pro-

fondeur : &, par conſéquent, elles devoient lui paroître toucher immédiatement ſes yeux. Or l'opération ne put produire d'autre effet, que de rendre la lumiere plus vive & plus diſtincte. Ce jeune homme devoit donc continuer de la voir, où il l'avoit jugée juſqu'alors, c'eſt-à-dire, contre ſon œil.

Par conſéquent, il n'appercevoit qu'une ſurface égale à la grandeur de cet organe.

§. 4. Mais il prouva la vérité des obſervations que nous avons faites : car tout ce qu'il voyoit, lui paroiſſoit d'une grandeur étonnante. Son œil n'ayant point encore comparé grandeur Et ſon grands. *Part. 3. C. 3. §. 5.*

à grandeur, il ne pouvoit avoir à ce sujet des idées relatives. Il ne savoit donc point encore démêler les limites des objets, & la surface, qui le touchoit, devoit, comme à la Statue, lui paroître immense. Aussi nous assure-t-on qu'il fut quelque tems, avant de concevoir qu'il y eût quelque chose au-delà de ce qu'il voyoit.

Il ne les discerne ni à la forme, ni à la grandeur.

§. 5. Il appercevoit tous les objets pêle-mêle & dans la plus grande confusion, & il ne les distinguoit point, quelque différentes qu'en fussent la forme & la grandeur. C'est qu'il n'avoit point encore appris à saisir à la vue aucun ensemble; c'est

que les yeux ne démêlent les figures, que lorſqu'ils ſavent appliquer les couleurs ſur des objets éloignés.

Mais à meſure qu'il s'accoutuma à donner de la profondeur à la lumiere, & à créer, pour ainſi dire, un eſpace au devant de ſes yeux; il plaça chaque objet à différentes diſtances, aſſigna à chacun le lieu qu'il devoit occuper; & commença à juger à l'œil de leur forme & de leur grandeur relative.

§. 6. Tant qu'il ne ſe fût point encore familiariſé avec ces idées, il ne les comparoît que difficilement; & il étoit bien éloigné d'imaginer comment les yeux

Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre.

pourroient être juges des rapports de grandeur. C'eſt pourquoi n'étant point encore ſorti de ſa chambre, il diſoit, que quoiqu'il la sût plus petite que la maiſon, il ne comprenoit pas comment elle pourroit le lui paroître à la vue. En effet ſon œil n'avoit point fait juſques-là de comparaiſons de cette eſpece. C'eſt auſſi par cette raiſon, qu'un objet d'un pouce, mis devant ſon œil, lui paroiſſoit auſſi grand que la maiſon.

Il n'apprend à voir qu'à force d'étude.

§. 7. Des Senſations auſſi nouvelles, & dans leſquelles il faiſoit à chaque inſtant des découvertes, ne pouvoient manquer de lui donner la curioſité de

tout voir, & de tout étudier à l'œil. Auſſi lorſqu'on lui montroit des objets, qu'il reconnoiſſoit au toucher ; il les obſervoit avec ſoin, pour les reconnoître une autre fois à la vue. Il y apportoit même d'autant plus d'attention, qu'il ne les avoit d'abord reconnus ni à leur forme, ni à leur grandeur : mais il avoit tant de choſes à retenir, qu'il oublioit la maniere de voir quelques objets, à meſure qu'il apprenoit à en voir d'autres. J'apprends, diſoit-il, mille choſes en un jour, & j'en oublie tout autant.

§. 8. Dans cette ſituation, les objets qui réfléchiſſent le mieux

Objets qu'il voyoit avec

plus de plaisir.

la lumiere, & dont l'enſemble ſe ſaiſit plus facilement, devoit lui plaire plus que les autres. Tels ſont les corps polis & réguliers. Auſſi nous aſſure-t-on, qu'ils lui paroiſſoient les plus agréables : mais il ne put en rendre raiſon. Ils lui plaiſoient même déja davantage dans un tems, où il ne ſavoit point encore bien dire, quelle en étoit la forme. (*a*)

(*a*) Je crois devoir avertir que ce n'eſt pas-là préciſément ce que rapporte M. Chezelden. Car en même tems qu'il dit que ce jeune homme ne pouvoit diſcerner les objets, quelque différentes qu'en fuſſent la forme & la grandeur, il aſſure qu'il trouvoit beaucoup plus agréables ceux qui étoient réguliers. Pour moi cela me paroît tout-à-fait contradictoire ; & M. Chezelden ne s'eſt pas expliqué avec aſſez de ſoin. Il étoit naturel que ce jeune homme ne diſtinguât ni

§. 9. Comme le relief des objets n'eſt pas auſſi ſenſible dans la peinture, que dans la réalité; ce jeune homme fut quelque tems à ne regarder les tableaux, que comme des plans différemment colorés : ce ne fut qu'au bout de deux mois, qu'ils lui parurent repréſenter des corps ſolides ; & ce fut une découverte, qu'il parut faire tout-à-coup.

Son étonnement à la vue d'un relief peint.

forme, ni grandeur, au premier moment qu'il vit la lumiere : mais il ne lui eût pas été poſſible de trouver plus de plaiſir à voir des objets réguliers, ſi ſa vue eût continué d'être auſſi confuſe. Il n'a donc pu les juger plus agréables, que lorſqu'il commençoit à démêler des formes & des grandeurs Il avoit ſans doute de la peine à expliquer à ſes obſervateurs les différences qu'il remarquoit alors : & c'eſt peut-être ce qui a fait juger qu'elles lui avoient échapées juſqu'à ce moment.

Surpris de ce phénomene, il les regardoit, il les touchoit ; & il demandoit, quel eſt le ſens qui me trompe ? Eſt-ce la vue ou le toucher ?

A la vue d'un portrait en mignature.

§. 10. Mais un prodige pour lui, ce fut le portrait en mignature de ſon pere. Cela lui paroiſſoit auſſi extraordinaire, que *de mettre un muid dans une pinte* : c'étoit ſon expreſſion. Son étonnement avoit pour cauſe l'habitude que ſon œil avoit priſe, de lier la forme à la grandeur d'un objet. Il ne s'étoit pas encore accoutumé à juger, que ces deux choſes peuvent être ſéparées.

Prévention où il étoit.

§. 11. Nous avons du penchant à nous prévenir, & nous

préſumons volontiers que tout eſt bien dans un objet, qui nous a plu par quelqu'endroit. Auſſi ce jeune homme paroiſſoit - il ſurpris que les perſonnes qu'il aimoit le mieux, ne fuſſent pas les plus belles: & que les mets qu'il goûtoit davantage, ne fuſſent pas les plus agréables à l'œil.

§. 12. Plus il exerçoit ſa vue, plus il ſe félicitoit d'avoir conſenti à ſe laiſſer abaiſſer la cataracte; & il diſoit que chaque nouvel objet étoit pour lui un délice nouveau. Il parut ſurtout enchanté, lorſqu'on le conduiſit à Epſom, où la vue eſt très-belle & très-étendue. Il ap-

Il y avoit pour lui pluſieurs manieres de voir.

pelloit ce ſpectacle, une nouvelle maniere de voir. Il n'avoit pas tort ; car il y a en effet autant de manieres de voir, qu'il entre de jugemens différens dans la viſion : & combien n'y en doit-il pas entrer à la vue d'une campagne fort vaſte & fort variée ! Il le ſentoit mieux que nous, parce qu'il les formoit avec peu de facilité.

Le noir lui étoit déſagréable.

§. 13. On remarque que le noir lui étoit déſagréable, & que même il ſe ſentit ſaiſi d'horreur, la premiere fois qu'il vit un negre. C'eſt peut-être parce que cette couleur lui rappelloit ſon premier état.

Comment il

§. 14. Enfin plus d'un an

après, on fit l'opération sur l'autre œil, & elle réussit également. Il vit de cet œil tout en grand, mais moins qu'il n'avoit fait avec le premier. Je crois démêler la raison de cette différence. C'est que ce jeune homme prévenu qu'il devoit voir de la même maniere avec celui-ci, mêla aux Sensations qu'il lui transmettoit, les jugemens dont il s'étoit fait une habitude avec celui, par où on avoit commencé l'opération. Mais comme il n'y pouvoit pas porter du premier coup la même précision, il vit de cet œil les objets encore trop grands. La même prévention put aussi les lui faire voir

vit, lorsque l'opération eût été faite sur les deux yeux.

moins confusément, qu'il n'avoit fait avec le premier. Mais on n'en dit rien.

Lorsqu'il commença à regarder un objet des deux yeux, il crut le voir une fois plus grand. C'est qu'il étoit plus naturel que l'œil, qui voyoit en petit, ajoutât aux grandeurs qu'il appercevoit; qu'il n'étoit naturel que celui, qui voyoit en grand, en retranchât.

Mais ses yeux ne virent point double; parce que le toucher, en apprenant à celui qui venoit de s'ouvrir à la lumiere, à démêler les objets, les lui fit voir, où il les faisoit voir à l'autre.

§. 15. Au reſte, M. Chezelden remarque que ce qui embarraſſoit beaucoup les aveugles-nés, à qui il a abaiſſé les cataractes; c'étoit de diriger les yeux ſur les objets, qu'ils vouloient regarder. Cela devoit être : juſqu'alors n'ayant pas eu beſoin de les mouvoir, ils n'avoient pu ſe faire une habitude de les conduire.

Difficulté qu'il avoit à diriger ſes yeux.

Il n'eſt pas poſſible qu'il n'y ait des choſes à déſirer dans des obſervations qu'on fait pour la premiere fois ſur des phénomenes, où il entre mille détails difficiles à ſaiſir. Mais elles ſervent au moins à donner des vues pour obſerver une autre fois avec plus

de succès. Je hasarderai les miennes dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Comment on pourroit observer un Aveugle-né, à qui on abaisseroit les cataractes.

Précaution à prendre.

§. 1. UNE précaution à prendre avant l'opération des cataractes, ce seroit de faire réfléchir l'aveugle-né sur les idées qu'il a reçues par le toucher; en sorte qu'étant en état d'en rendre compte, il pût assurer, si la vue les lui transmet,

met, & dire de lui-même ce qu'il voit, ſans qu'on fût preſque obligé de lui faire des queſtions.

§. 2. Les cataractes étant abaiſſées, il ſeroit néceſſaire de lui défendre l'uſage de ſes mains, juſqu'à ce qu'on eût reconnu les idées auxquelles le concours du toucher eſt inutile. On obſerveroit ſi la lumiere qu'il apperçoit, lui paroît fort étendue; s'il lui eſt poſſible d'en déterminer les bornes; ſi elle eſt ſi confuſe, qu'il n'y puiſſe pas diſtinguer pluſieurs modifications. Obſervations à faire.

Après lui avoir montré deux couleurs ſéparément, on les lui

montreroit enſemble, & on lui demanderoit, s'il reconnoît quelque choſe de ce qu'il a vu. Tantôt on en feroit paſſer ſucceſſivement un plus grand nombre ſous ſes yeux, tantôt on les lui offriroit en même tems, & on chercheroit combien il en peut démêler à la fois; on examineroit ſur-tout, s'il diſcerne les grandeurs, les figures, les ſituations, les diſtances & le mouvement. Mais il faudroit l'interroger avec adreſſe, & éviter toutes les queſtions, qui indiquent la réponſe. Lui demander, s'il voit un triangle ou un quarré, ce ſeroit lui dire comment il doit voir, & donner des leçons à ſes yeux.

§. 3. Un moyen bien sûr pour faire des expériences capables de dissiper tous les doutes, ce seroit d'enfermer, dans une loge de glace, l'aveugle à qui on viendroit d'abatre les cataractes. Car ou il verra les objets qui sont au-delà, & jugera de leur forme & de leur grandeur; ou il n'appercevra que l'espace borné par les côtés de sa loge, & ne prendra tous ces objets que pour des surfaces différemment colorées, qui lui paroîtront s'étendre, à mesure qu'il y portera la main. Moyen à employer.

Dans le premier cas, ce sera une preuve que l'œil juge, sans avoir tiré aucun secours du tact;

& dans le ſecond, qu'il ne juge qu'après l'avoir conſulté.

Si, comme je le préſume, cet homme ne voit point au-delà de ſa loge, il s'enſuit que l'eſpace qu'il découvre à l'œil, ſera moins conſidérable, à meſure que ſa loge ſera moins grande : il ſera d'un pied, d'un demi-pied, ou plus petit encore. Par-là on ſera convaincu qu'il n'auroit pas pu voir les couleurs hors de ſes yeux, ſi le toucher ne lui avoit pas appris à les voir ſur les côtés de ſa loge.

CHAPITRE VII.

De l'idée que la Vue jointe au Toucher donne de la durée.

§. 1. QUAND notre Statue commence à jouir de la lumiere, elle ne sait pas encore que le soleil en est le principe. Pour en juger, il faut qu'elle ait remarqué, que le jour cesse presque aussitôt que cet astre a disparu. Cet évenement la surprend sans doute beaucoup, la premiere fois qu'il arrive. Elle croit le soleil perdu pour toujours. Environnée d'épaisses té-

Etonnement de la Statue, la premiere fois qu'elle remarque le passage du jour à la nuit, & de la nuit au jour.

nebres, elle appréhende que tous les objets qu'il éclairoit, ne se soient perdus avec lui : elle ose à peine changer de place, il lui semble que la terre va manquer sous ses pas. Mais au moment qu'elle cherche à la reconnoître au toucher, le ciel s'éclaircit, la lune répand sa lumiere, une multitude d'étoiles brille dans le firmament. Frappée de ce spectacle ; elle ne sait, si elle en doit croire ses yeux.

Bientôt le silence de toute la nature l'invite au repos : un calme délicieux suspend ses sens : sa paupiere s'appesantit : ses idées fuyent, échapent : elle s'endort.

A ſon réveil, quelle eſt ſa ſurpriſe de retrouver l'aſtre, qu'elle croyoit s'être éteint pour jamais. Elle doute qu'il ait diſparu ; & elle ne ſait que penſer du ſpectacle qui lui a ſuccédé.

§. 2. Cependant ces révolutions ſont trop fréquentes, pour ne pas diſſiper enfin ſes doutes. Elle juge que le ſoleil paroîtra & diſparoîtra encore, parce qu'elle a remarqué qu'il a paru & diſparu pluſieurs fois ; & elle porte ce jugement avec d'autant plus de confiance, qu'il a toujours été confirmé par l'évenement. La ſucceſſion des jours & des nuits devient donc à ſon égard une choſe toute naturelle.

Bientôt ces révolutions lui paroiſſent naturelles.

Ainſi dans l'ignorance où elle eſt, ſes idées de poſſibilité n'ont pour fondement que des jugemens d'habitude. C'eſt ce que nous avons déja obſervé, & ce qui ne peut manquer de l'entraîner dans bien des erreurs. Une choſe, par exemple, impoſſible aujourd'hui, parce que le concours des cauſes qui peuvent ſeules la produire, n'a pas lieu; lui paroîtra poſſible, parce qu'elle eſt arrivée hier.

Le cours du ſoleil devient la meſure de ſa durée.

§. 3. Les révolutions du ſoleil attirent de plus en plus ſon attention. Elle l'obſerve lorſqu'il ſe leve, lorſqu'il ſe couche, elle le ſuit dans ſon cours; & elle juge à la ſucceſſion de ſes idées,

idées, qu'il y a un intervalle entre le lever de cet aſtre & ſon coucher, & un autre intervalle entre ſon coucher & ſon lever.

Ainſi le ſoleil dans ſa courſe devient pour elle la meſure du tems, & marque la durée de tous les états, par où elle paſſe. Auparavant une même idée, une même Senſation qui ne varioit point, avoit beau ſubſiſter, ce n'étoit pour elle qu'un inſtant indiviſible; & quelqu'inégalité qu'il y eût entre les inſtans de ſa durée, ils étoient tous égaux à ſon égard : ils formoient une ſucceſſion, où elle ne pouvoit remarquer ni lenteur, ni rapidité. Mais actuellement jugeant

de sa propre durée par l'espace que le soleil a parcouru, elle lui paroît plus lente ou plus rapide. Ainsi, après avoir jugé des révolutions solaires par sa durée, elle juge de sa durée par les révolutions solaires ; & ce jugement lui devient si naturel, qu'elle ne soupçonne plus, que la durée lui soit connue par la succession de ses idées.

Elle en a une idée plus distincte de la durée.

§. 4. Plus elle rapportera aux différentes révolutions du soleil les évenemens, dont elle conserve quelque souvenir, & ceux qu'elle est accoutumée à prévoir ; plus elle en saisira toute la suite. Elle verra donc mieux dans le passé & dans l'avenir.

En effet, qu'on nous enleve toutes les mesures du tems, n'ayons plus d'idée d'année, de mois, de jour, d'heure, oublions-en jusqu'aux noms ; alors bornés à la succession de nos idées, la durée se montrera à nous fort confusément. C'est donc à ces mesures, que nous en devons les idées les plus distinctes.

Dans l'étude de l'histoire, par exemple, la suite des faits retrace le tems confusément ; la division de la durée en siecles, en années, en mois, en donne une idée plus distincte ; enfin la liaison de chaque évenement à son siecle, à son année, à son mois, nous rend capables de les par-

courir dans leur ordre. Cet artifice consiste sur-tout à se faire des époques ; on conçoit que notre Statue peut en avoir.

Au reste il n'est pas nécessaire que les révolutions, pour servir de mesure, soient d'égale durée ; il suffit que la Statue le suppose. Nous n'en jugeons pas nous-mêmes autrement.

Trois choses concourent à l'idée de la durée.

§. 5. Trois choses concourent donc aux jugemens, que nous portons sur la durée : premiérement, la succession de nos idées ; en second lieu, la connoissance des révolutions solaires ; enfin, la liaison des événemens à ces revolutions.

D'où vient.

§. 6. C'est de-là que naissent

pour le commun des hommes les apparences des jours si longs & des années si courtes ; & pour un petit nombre les apparences des jours courts & des années longues.

nent les apparences des jours longs & des années courtes, des jours courts & des années longues.

Que la Statue soit quelque tems dans un état, dont l'uniformité l'ennuie ; elle en remarquera davantage le tems que le soleil sera sur l'horison, & chaque jour lui paroîtra d'une longueur insupportable. Si elle passe de la sorte une année, elle voit que tous ses jours ont été semblables, & sa mémoire n'en marquant pas la suite par une multitude d'évenemens, ils lui semblent s'être écoulés avec une

rapidité étonnante.

Si ſes jours au contraire paſſés dans un état où elle ſe plaît, pouvoient être chacun l'époque d'un évenement ſingulier, elle remarqueroit à peine le tems que le ſoleil eſt ſur l'horiſon, & elle les trouveroit d'une briéveté ſurprenante. Mais une année lui paroîtroit longue, parce qu'elle ſe la retraceroit comme la ſucceſſion d'une multitude de jours diſtingués par une ſuite d'évenemens

Voilà pourquoi dans le déſœuvrement nous nous plaignons de la lenteur des jours & de la rapidité des années. L'occupation au contraire fait paroître les jours

courts & les années longues : les jours courts, parce que nous ne faisons pas attention au tems, dont les révolutions solaires sont la mesure ; les années longues, parce que nous nous les rappellons par une suite de choses, qui supposent une durée considérable.

CHAPITRE VIII.

Comment la Vue, ajoutée au Toucher, donne quelque connoissance de la durée du sommeil, & apprend à distinguer l'état de songe de l'état de veille.

§. 1. SI notre Statue, s'étant endormie, quand le soleil étoit à l'orient, se réveille, Comment la vue fait connoître la durée du sommeil.

quand il descend vers l'occident, elle jugera que son sommeil a eu une certaine durée ; & si elle ne se rappelle aucun songe, elle croira avoir duré, sans avoir pensé. Mais il se pourroit que ce fût une erreur : car peut-être le sommeil n'a-t-il pas été assez profond, pour suspendre entiérement l'action des facultés de l'ame.

Et fait connoître l'illusion des songes.

§. 2. Si au contraire elle se souvient d'avoir eu des songes, elle a un moyen de plus pour s'assurer de la durée de son sommeil. Mais à quoi reconnoîtra-t-elle l'illusion des songes ? A la maniere frappante dont ils contredisent les connoissances

qu'elle avoit avant de s'endormir, & dans lesquelles elle se confirme à son réveil.

Supposez, par exemple, qu'elle ait cru, pendant le sommeil, voir des choses fort extraordinaires; & qu'au moment où elle en va sortir, il lui parût être dans des lieux où elle n'a point encore été. Sans doute elle est étonnée de ne pas s'y trouver au réveil; de reconnoître au contraire l'endroit, où elle s'est couchée; d'ouvrir les yeux, comme s'ils avoient été longtems fermés à la lumiere; & de reprendre enfin l'usage de ses membres, comme si elle sortoit d'un repos parfait. Elle ne sait encore, si

elle s'eſt trompée, ou ſi elle ſe trompe. Il ſemble qu'elle ait également raiſon de croire, qu'elle a changé de lieu, & qu'elle n'en a pas changé. Mais enfin ayant eu fréquemment des ſonges, elle y remarque un déſordre, où ſes idées ſont toujours en contradiction avec l'état de veille qui les ſuit, comme avec celui qui les a précédés; & elle juge que ce ne ſont que des illuſions. Car accoutumée à rapporter ſes Senſations hors d'elle, elle n'y trouve de la réalité, qu'autant qu'elle découvre des objets, auxquels elle les peut rapporter encore.

CHAPITRE IX.

De la chaîne des connoiſſances, des abſtractions & des déſirs, lorſque la Vue eſt ajoutée au Toucher, à l'Ouie & à l'Odorat.

§. 1. NOUS avons prouvé que ce ſont des jugemens, qui lient aux Senſations de lumiere & de couleur les idées d'eſpace, de grandeur & de figure. D'abord ces jugemens ſe font à l'occaſion des corps, qui agiſſent en même tems ſur la vue & ſur le tact : enſuite ils deviennent ſi fami-

Idée principale, à laquelle les Senſations de la vue ſe lient.

liers, que la Statue les répete ; lors même que l'objet ne fait impreſſion que ſur l'œil ; & elle ſe forme les mêmes idées que ſi la vue & le toucher continuoient de juger enſemble.

Par ce moyen la lumiere & les couleurs deviennent les qualités des objets ; & elles ſe lient à la notion de l'étendue, baſe de toutes les idées dont ſe forme la mémoire.

La chaîne des connoiſſances en eſt donc plus étendue, les combinaiſons en varient davantage, & les idées interceptées occaſionnent dans le ſommeil mille aſſociations différentes. Quoique dans les ténebres,

la Statue verra en ſonge les objets éclairés de la même lumiere, & peints des mêmes couleurs, qu'au grand jour.

§. 2. Elle aura une notion plus générale de ce que nous appellons *Senſation*. Car ſachant que la lumiere & les couleurs lui viennent par un organe particulier, elle les conſiderera ſous ce rapport, & diſtinguera quatre eſpeces de Senſations.

Depuis la réunion de la vue au toucher, l'idée de Senſation eſt plus générale.

§. 3. Qand elle étoit bornée à la vue, une couleur n'étoit qu'une modification particuliere de ſon ame. Actuellemeut chaque couleur devient une idée abſtraite & générale ; car elle la remarque ſur pluſieurs corps. C'eſt

Chaque couleur devient une idée abſtraite.

un moyen qu'elle a de plus, pour distribuer les objets dans différentes classes.

La vue devient active.

§. 4. La vue presque passive, quand elle étoit le seul sens de la Statue ; est plus active, depuis qu'elle est jointe au toucher. Car elle a appris à employer la force, qui lui a été donnée pour fixer les objets. Elle n'attend pas qu'ils agissent sur elle, elle va au devant de leur action.

Elle en est plus sensiblement le siege du désir.

§. 5. Puisque l'activité de la vue augmente, elle en sera plus sensiblement le siege du désir. Nous avons vu que le désir est dans l'action des facultés, excitées par l'inquiétude que produit la privation d'un plaisir.

§. 6. Aussi l'imagination cessera-t-elle de retracer les couleurs avec la même vivacité; parce que plus il est facile de se procurer les Sensations mêmes, moins on s'exerce à les imaginer.

L'imagination s'exerce moins à retracer les couleurs.

§. 7. Enfin la Statue capable d'attention par la vue, ainsi que par les trois autres sens, pourra se distraire des sons & des odeurs, en s'appliquant à considérer vivement un objet coloré. C'est ainsi que les sens ont les uns sur les autres le même empire, que l'imagination a sur tous.

Empire des sens les uns sur les autres.

CHAPITRE X.

Du Goût réuni au Toucher.

Ce ſens n'a preſque pas beſoin d'apprentiſſage.

§. 1. LE ſens du goût s'inſtruit ſi promptement, qu'à peine s'apperçoit-on qu'il ait beſoin d'apprentiſſage. Cela devoit être, puiſqu'il eſt néceſſaire à notre conſervation, dès les premiers momens de notre naiſſance.

La faim ſentie pour la premiere fois, n'a point d'objet déterminé.

§. 2. La faim ne peut encore avoir d'objet déterminé, lorſque la Statue en éprouve pour la premiere fois le ſentiment: car les moyens, propres à la ſoulager,

ger, lui ſont tout-à-fait inconnus. Elle ne déſire donc aucune eſpece de nourriture, elle déſire ſeulement de ſortir d'un état qui lui déplaît. Dans cette vue, elle ſe livre à toutes les Senſations agréables dont elle a connoiſſance. C'eſt le ſeul remede dont elle puiſſe faire uſage, & il la diſtrait quelque peu de ſa peine.

§. 3. Cependant l'inquiétude redouble, ſe répand dans toutes les parties de ſon corps, & paſſe d'une maniere plus particuliere ſur ſes levres, dans ſa bouche. Alors elle porte la dent ſur tout ce qui s'offre à elle, mord les pierres, la terre, broute

Elle ſaiſit indifféremment tout ce qui ſe préſente.

l'herbe, & ſon premier choix eſt de ſe nourrir des choſes qui réſiſtent moins à ſes efforts. Contente d'une nourriture qui l'a ſoulagée, elle ne ſonge pas à en chercher de meilleure. Elle ne connoît encore d'autre plaiſir à manger, que celui de diſſiper ſa faim.

La Statue découvre des nourritures qui lui ſont propres.

§. 4. Mais trouvant une autre fois des fruits, dont les couleurs & les parfums charment ſes ſens; elle y porte la main. L'inquiétude qu'elle reſſent, toutes les fois que la faim ſe renouvelle, lui fait naturellement ſaiſir tous les objets qui peuvent lui plaire. Ce fruit lui reſte dans les doigts: elle le fixe, elle le ſent avec une

attention plus vive. Sa faim augmente, elle le mord, ſans en attendre d'autre bien, qu'un ſoulagement à ſa peine. Mais quel eſt ſon raviſſement ! avec quel plaiſir ne ſavoure-t-elle pas ces ſucs délicieux ! Et peut-elle réſiſter à l'attrait d'en manger, & d'en manger encore ?

§. 5. Ayant fait cette expérience (*a*) à pluſieurs repriſes, elle

Elle en fait l'objet de ſes déſirs.

(*a*) Tel eſt l'artifice de la nature pour nous faire apporter à nos beſoins des remedes, dont nous ſommes encore incapables de connoître les effets. Il ſe montre d'une maniere admirable dans un enfant nouvellement né. L'inquiétude paſſe de l'eſtomac aux joues, à la bouche; lui fait prendre le téton, comme il auroit ſaiſi toute autre choſe; fait mouvoir ſes levres de toute ſorte de maniere, juſqu'à ce qu'elles ayent trouvé le moyen d'exprimer le lait deſtiné à le nourrir. Alors l'enfant eſt invité par le plaiſir à réite-

ſe connoît un nouveau beſoin ; découvre par quel organe elle y peut ſatisfaire, & apprend quels objets y ſont propres. Alors la faim n'eſt plus, comme auparavant, un ſentiment qui n'a point d'objet déterminé : mais elle porte toutes les facultés à procurer la jouiſſance de tout ce qui la peut diſſiper.

rer les mêmes mouvemens ; & il ſait tout ce qui eſt néceſſaire à ſa conſervation.

CHAPITRE XI.

Observations generalés sur la réunion des cinq Sens.

AVEC le besoin de nourriture notre Statue va devenir l'objet de bien des observations. Mais avant d'entrer dans le détail de toutes les circonstances qui y donneront lieu, il faut considérer ce qui est commun à la réunion de chaque sens avec le toucher.

§. 1. Lorsqu'elle jouit tout à la fois du tact & de l'odorat, elle remarque les qualités des

Idées générales que la Statue se fait de ses Sensations.

corps par les rapports qu'elles ont à ces deux ſens, & elle ſe fait les idées génerales de deux eſpeces de Senſations; Senſations du toucher, Senſations de l'odorat : car elle ne ſauroit alors confondre en une ſeule claſſe des impreſſions, qui ſe font ſur des organes ſi différens.

Il en eſt de même, lorſque nous ajoutons l'ouie, la vue & le goût à ces deux ſens. Elle ſe connoît donc en géneral cinq eſpeces de Senſations.

Si pour lors nous ſuppoſons que réfléchiſſant ſur les corps, elle en conſidere les qualités, ſans avoir égard aux cinq manieres différentes, dont ils agiſ-

ſent ſur ſes organes ; elle aura la notion générale de Senſation ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne formera qu'une claſſe de toutes les impreſſions que les corps font ſur elle. Et cette idée eſt plus générale, lorſqu'elle a trois ſens, que lorſqu'elle eſt bornée à deux ; lorſqu'elle en a quatre, que lorſqu'elle eſt bornée à trois, &c.

Comment ſon imagination perd de ſon activité.

§. 2. Privée du toucher, elle étoit dans l'impuiſſance d'exercer par elle-même aucun des autres ſens ; & elle ne pouvoit ſe procurer la jouiſſance d'une odeur, d'un ſon, d'une couleur & d'une ſaveur, qu'autant que ſon imagination agiſſoit avec une force capable de les lui

rendre préſentes. Mais actuellement la connoiſſance des corps odoriférans, ſonores, palpables & ſavoureux, & la facilité de s'en ſaiſir, lui ſont un moyen ſi commode pour obtenir ce qu'elle déſire, que ſon imagination n'a pas beſoin de faire les mêmes efforts. Plus, par conſéquent, ces corps ſeront à ſa portée, moins ſon imagination s'exercera ſur les Senſations, dont ils ont donné la connoiſſance. Elle perdra donc de ſon activité: mais puiſque l'odorat, l'ouie, la vue & le goût en ſeront plus exercés, ils acquerront un diſcernement plus fin & plus étendu. Ainſi ce que ces ſens gagnent par

par leur réunion avec le toucher, dédommage avantageusement la Statue de ce qu'elle a perdu du côté de l'imagination.

§. 3. Ses Sensations étant devenues à son égard les qualités mêmes des objets, elle ne peut s'en rappeller, en imaginer, ou en éprouver, qu'elle ne se représente des corps. Par-là elles entrent toutes dans quelques-unes des collections que le tact lui a fait faire, deviennent des propriétés de l'étendue, se lient étroitement à la chaîne des connoissances par la même idée fondamentale, que les Sensations du toucher; & la mémoire, ainsi que l'imagination, en sont plus

Liaison de toutes les espèces de Sensations dans la mémoire.

riches, que lorſqu'elle n'avoit pas encore l'uſage de tous ſes ſens.

Activité qu'acquiert la Statue par la réunion du toucher aux autres ſens.

§. 4. Nous avons remarqué, quand nous conſiderions l'odorat, l'ouie, la vue & le goût, chacun ſéparément, que notre Statue étoit toute paſſive par rapport aux impreſſions qu'ils lui tranſmettoient. Mais actuellement elle peut être active à cet égard dans bien des occaſions: car elle a en elle des moyens pour ſe livrer à l'impreſſion des corps, ou pour s'y ſouſtraire.

Comment ſes déſirs embraſſent l'action de toutes les facultés.

§. 5. Nous avons auſſi remarqué, que le déſir ne conſiſtoit que dans l'action des facultés de l'ame, qui ſe portoient

à une odeur, dont il reſtoit quelque ſouvenir. Mais depuis la réunion de l'odorat au toucher, il peut encore embraſſer l'action de toutes les facultés propres à lui procurer la jouiſſance d'un corps odoriférant. Ainſi lorſqu'elle déſire une fleur, le mouvement paſſe de l'organe de l'odorat dans toutes les parties du corps; & ſon déſir devient l'action de toutes les facultés, dont elle eſt capable.

Il faut remarquer la même choſe à l'occaſion des autres ſens. Car le toucher les ayant inſtruit, continue d'agir avec eux, toutes les fois qu'il peut leur être de quelque ſecours. Il

prend part à tout ce qui les intéreſſe ; leur apprend à s'aider tous réciproquement ; & c'eſt à lui que tous nos organes, toutes nos facultés doivent l'habitude de ſe porter vers les objets propres à notre conſervation.

Fin de la Troiſieme Partie.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

QUATRIEME PARTIE.

Des besoins, de l'industrie & des idées d'un homme seul, qui jouit de tous ses Sens.

CHAPITRE I.

Comment cet homme apprend à satisfaire à ses besoins avec choix.

§. 1. SI nous imaginons que la nature dispose les choses de maniere à prévenir tous les besoins de notre Sta- La Statue sans besoin.

tue, & que voulant la toucher avec les précautions d'une mere, qui craint de bleſſer ſes enfans, elle en écarte juſqu'aux plus légeres inquiétudes, & ſe réſerve à elle ſeule le ſoin de veiller à ſa conſervation; cet état nous paroîtra peut-être digne d'envie. Néanmoins que ſeroit-ce qu'un homme de cette eſpece? Un animal enſeveli dans une profonde létargie. Il eſt, mais il reſte comme il eſt; à peine ſe ſent-il. Incapable de remarquer les objets qui l'environnent, incapable d'obſerver ce qui ſe paſſe en lui-même; ſon ame ſe partage indifféremment entre toutes les perceptions,

auxquelles ſes ſens ouvrent un paſſage. En quelque ſorte ſemblable à une glace, ſans ceſſe il reçoit de nouvelles images, & jamais il n'en conſerve aucune.

En effet quelle occaſion auroit cet homme de s'occuper de lui, ou de ce qui eſt au dehors? La nature a tout pris ſur elle, & elle a ſi fort prévenu ſes beſoins, qu'elle ne lui laiſſe rien à déſirer. Elle a voulu éloigner de lui toute inquiétude, toute douleur: mais pour avoir craint de le rendre malheureux, elle le borne à des Senſations, dont il ne peut connoître le prix, & qui paſſent comme une ombre.

Avec des besoins faciles à satisfaire.

§. 2. J'exige donc qu'elle paroisse moins occupée du soin de prévenir les maux, dont il peut être menacé; qu'elle s'en repose quelque peu sur lui; & qu'elle se contente de mettre à sa portée toutes les choses nécessaires à ses besoins.

Dans cette abondance la Statue forme des désirs, mais elle a dans le moment toujours de quoi se satisfaire. Toute la nature semble encore veiller sur elle: à peine a-t-elle permis que son repos fût interrompu par le moindre malaise, qu'elle paroît s'en repentir, & qu'elle donne tous ses soins à prévenir une plus grande inquiétude. Par

cette vigilance, elle la met à l'abri de bien des maux, mais auſſi elle la fruſtre de bien des plaiſirs. Le malaiſe eſt léger, le déſir qui le ſuit eſt peu de choſe, la prompte jouiſſance ne permet pas qu'aucun beſoin augmente conſidérablement, & le plaiſir, qui en fait tout le prix, eſt proportionné à la foibleſſe du beſoin.

Le repos de notre Statue étant auſſi peu troublé, l'équilibre s'entretient preſque toujours également dans toutes les parties de ſon corps, & ſon tempérament ſouffre à peine quelque altération. Elle doit, par conſéquent, ſe conſerver longtems:

mais elle vit dans un dégré bien foible, & qui n'ajoute à l'exiſtence que le moins qu'il eſt poſſible.

Difficiles à ſatisfaire.

§. 3. Changeons la ſcene, & ſuppoſons que la Statue ait des obſtacles à ſurmonter, pour obtenir la poſſeſſion de ce qu'elle déſire. Alors les beſoins ſubſiſtent longtems avant d'être ſoulagés. Le malaiſe, foible dans ſon origine, devient inſenſiblement plus vif; il ſe change en inquiétude, il ſe termine quelquefois à la douleur.

Tant que l'inquiétude eſt légere, le déſir à peu de force: la Statue ſe ſent peu preſſée de jouir: une Senſation vive peut

la distraire & suspendre sa peine. Mais le désir augmente avec l'inquiétude ; il vient un moment, où il agit avec tant de violence, qu'on ne trouve de remede que dans la jouissance : il se change en passion.

§. 4. La premiere fois que la Statue satisfait à un besoin, elle ne devine pas qu'elle doive l'éprouver encore. Le besoin soulagé, elle s'abandonne à sa premiere tranquillité.

La Statue encore sans prévoyance.

Ainsi, sans précaution pour l'avenir, elle ne songe qu'au présent ; elle ne songe qu'à écarter la peine que produit un besoin, au moment qu'elle souffre.

Comment elle en devient capable.

§. 5. Elle demeure à peu près dans cet état, tant que ses besoins sont foibles, en petit nombre, & qu'elle trouve peu d'obstacles à les soulager. Accoutumée à regler ses désirs sur l'intérêt, qui naît du contraste des plaisirs & des peines, il n'y a que l'expérience des maux qu'elle souffre, pour ne les avoir pas prévus, qui puisse lui faire porter ses vues au-delà de sa situation présente. Le passé peut seul lui apprendre à lire dans l'avenir.

Elle ne peut donc remarquer la fréquence de ses besoins, & les tourmens qu'elle a essuyés, toutes les fois qu'elle n'a pas eu

assez tôt de quoi y remédier ; qu'elle ne se fasse bientôt une habitude de les prévoir, & de prendre des précautions pour les prévenir, ou pour les soulager de bonne heure. Dans le tems même, où elle n'a pas le moindre malaise, l'imagination lui rappelle tous les maux auxquels elle a été exposée, & les lui représente comme prêts à l'accabler encore. Aussitôt elle ressent une inquiétude de la même espece, que celle que le besoin pourroit produire ; elle souffre d'avance quelque chose de semblable à ce qu'elle souffriroit, si le besoin étoit présent.

Combien l'imagination ne la

rendroit-elle pas malheureuſe, ſi elle bornoit là ſes effets ! Mais elle lui retrace bientôt les objets, qui ont ſervi pluſieurs fois à la ſoulager. Dès-lors elle lui fait preſque goûter les mêmes plaiſirs, que la jouiſſance ; & l'on diroit qu'elle ne lui a donné de l'inquiétude pour un mal éloigné, qu'afin de lui procurer une jouiſſance, qui anticipe ſur l'avenir.

Ainſi, tandis que la crainte la menace de maux ſemblables à ceux qu'elle a déja ſoufferts, l'eſpérance la flatte de les prévenir, ou d'y remédier : l'une & l'autre lui dérobent à l'envi le ſentiment du moment préſent,

pour l'occuper d'un tems, qui n'eſt point encore, ou qui même ne ſera jamais ; & de ces deux paſſions naiſſent le beſoin de précautions, & l'adreſſe à en prendre. Elle paſſe donc, tour à tour de l'une à l'autre, ſuivant que les dangers ſe répetent, & qu'ils ſont plus ou moins difficiles à éviter; & ces paſſions acquierent tous les jours de nouvelles forces. Elle s'effraye ou ſe flatte à tout propos. Dans l'eſpérance, l'imagination lui leve tous les obſtacles, lui préſente les objets par les plus beaux côtés, & lui fait croire qu'elle en va jouir : illuſion qui ſouvent la rend plus heureuſe, que la

jouiſſance. Dans la crainte, elle voit tous les maux enſemble, elle en eſt menacée, elle touche au moment où elle en doit être accablée, elle ne connoît aucun moyen de les éviter, & peut-être ſeroit-elle moins malheureuſe de les reſſentir.

C'eſt ainſi que l'imagination lui préſente tous les objets, qui ont quelque rapport à l'eſpérance ou à la crainte. Tantôt l'une de ſes paſſions domine, tantôt l'autre; & quelquefois elles ſe balancent ſi bien, qu'on ne ſauroit déterminer laquelle des deux agit davantage. Deſtinées à rendre la Statue plus induſtrieuſe ſur les meſures néceſſai-

res

res à sa conservation, elles paroissent veiller à ce qu'elle ne soit ni trop heureuse, ni trop malheureuse.

§. 6. Instruite par l'expérience des moyens qui peuvent soulager ou prévenir ses besoins, elle réfléchit sur les choix qu'elle a à faire. Elle examine les avantages & les inconvéniens des objets, qu'elle a jusqu'à présent fuis ou recherchés. Elle se rappelle les mépriſes où elle est tombée, pour s'être souvent déterminée trop à la hâte, & avoir obéi aveuglément au premier mouvement de ses passions. Elle regrette de ne s'être pas mieux conduite. Elle sent que désor-

Progrès de sa raison à cet égard.

mais il dépend d'elle de se régler d'après les connoissances qu'elle a acquises : & s'accoutumant à en faire usage, elle apprend peu à peu à résister à ses désirs, & même à les vaincre. C'est ainsi qu'intéressée à éviter la douleur, elle diminue l'empire des passions, pour étendre celui que la raison doit avoir sur sa volonté, & pour devenir libre (*a*).

L'ordre de ses études est déterminé par ses besoins.

§. 7. Dans cette situation, elle étudie d'autant plus les objets, qui peuvent contribuer à ses plaisirs ou à ses peines, qu'elle sait avoir souffert, pour ne

(*a*) Voy. la Dissertation qui est à la fin de cet ouvrage.

les avoir pas assez connus ; & que l'expérience lui prouve, qu'il est à sa disposition de les mieux connoître. Ainsi l'ordre de ses études est déterminé par ses besoins. Les plus vifs & les plus fréquens sont donc ceux, qui l'engagent dans les premieres recherches qu'elle fait.

§. 8. Tel est le besoin de nourriture, comme plus nécessaire à sa conservation. En soulageant sa faim, elle renouvelle ses forces ; & elle sent qu'il lui est important de les renouveller, pour jouir de toutes ses facultés. Tous ses autres besoins cedent à celui-là. La vue, le toucher, l'ouie & l'odorat ne semblent faits que

Et principalement par le besoin de nourriture.

pour découvrir & procurer ce qui peut flatter le goût. Elle prend donc un nouvel intérêt à tout ce que la nature offre à ſes regards. Sa curioſité ne ſe borne plus à démêler la couleur des objets, leur odeur, leur figure, &c. Si elle les étudie par ces qualités, c'eſt ſur-tout pour apprendre à reconnoître ceux qui ſont propres à la nourrir. Elle ne voit donc point un fruit, dont elle a mangé, elle ne le touche point, elle ne le ſent point; ſans juger s'il eſt bon ou mauvais au goût. Ce jugement augmente le plaiſir qu'elle a de le voir, de le toucher, de le ſentir; & ce ſens contribue à lui rendre les autres

d'un plus grand prix. Il a surtout beaucoup d'analogie avec l'odorat. Le parfum des fruits l'intéreſſoit bien moins, avant qu'elle eût l'organe du goût; & le goût perdroit toute ſa fineſſe, ſi elle étoit privée de l'odorat. Mais dès qu'elle a ces deux ſens, leurs Senſations ſe confondent, & en deviennent plus délicieuſes.

Elle donne à ſes idées un ordre bien différent de celui qu'elles avoient auparavant; parce que le beſoin qui détermine ſes facultés, eſt lui-méme bien différent de ceux qui l'ont mue juſqu'alors. Elle s'applique avec intérêt à des objets, auxquels

elle n'avoit point encore donné d'attention ; & ceux dont elle peut se nourrir, sont aussi ceux qu'elle distingue en plus de classes. Elle s'en fait des idées complexes, en les considérant comme ayant telle couleur, telle odeur, telle forme & telle saveur à la fois ; & elle se forme à leur occasion des idées abstraites & générales, en considérant les qualités qui sont communes à plusieurs.

Jugemens qui donnent plus d'étendue à ce besoin.

§. 9. Elle les compare les uns avec les autres, & elle désire d'abord de se nourrir par préférence de ces fruits, où elle se souvient d'avoir trouvé un goût, qui lui a plu davantage. Dans

la ſuite elle s'accoutume peu à peu à cette nourriture ; & l'habitude qu'elle s'en fait, devient quelquefois ſi grande, qu'elle influe autant dans ſon choix, que le plaiſir même.

Elle mêle donc bientôt des jugemens au plaiſir qu'elle trouve à en faire uſage. Si elle n'en mêloit pas, elle ne ſeroit portée à manger, que pour ſe nourrir. Mais ce jugement, *il eſt bon*, *il eſt excellent*, *il eſt meilleur que tout autre*, lui fait un beſoin de la Senſation qu'un fruit peut produire. Ce qui ſuffit alors à la nourrir, ne ſuffit pas à ſon plaiſir. Il y a en elle deux beſoins, l'un cauſé par la privation de

nourriture, l'autre par la privation d'une saveur qui mérite la préférence; & ce dernier est une faim, qui la trompe quelquefois, & qui la fait manger au-delà du nécessaire.

Excès où tombe la Statue.

§. 10. Cependant son goût se blase pour certains fruits: alors ou elle s'en dégoûte tout-à-fait; ou si elle désire encore d'en manger, ce n'est plus que par habitude. Dans ce dernier cas, elle s'en nourrit, en espérant toujours de le savourer, comme elle a fait auparavant. Elle y est si fort accoutumée, qu'elle s'imagine toujours, qu'elle va retrouver un plaisir, pour lequel elle n'est plus faite; & cette idée

idée contribue à entretenir son désir.

Frustrée dans son espérance, son désir n'en devient que plus violent. Elle fait de nouveaux essais, & elle en fait jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible de continuer. C'est ainsi que les excès où elle tombe, ont souvent pour cause une habitude contractée, & l'ombre d'un plaisir que l'imagination lui retrace sans cesse, & qui lui échape toujours.

§. 11. Elle en est punie. La douleur l'avertit bientôt que le but du plaisir n'est pas uniquement de la rendre heureuse pour le moment, mais encore de con-

Elle en est punie.

courir à sa conservation ; ou plutôt de rétablir ses forces, pour lui rendre l'usage de ses facultés : car elle ne sait pas ce que c'est que se conserver.

Combien il étoit nécessaire de l'avertir par la douleur.

§. 12. Si la nature, par affection pour elle, n'eût attaché à ces effets que des sentimens agréables, elle l'eût trompée, & se fût trompée elle-même : la Statue, croyant chercher son bonheur, n'eût couru qu'à sa perte.

Mais ces avertissemens ne peuvent se répeter, qu'elle n'apprenne enfin qu'elle doit mettre un frein à ses désirs. Car rien n'est si naturel que de regarder, comme l'effet d'une chose, ce

qui vient conſtamment à ſa ſuite.

Dès-lors elle n'éprouvera plus de pareils déſirs, que l'imagination ne lui retrace auſſitôt tous les maux qu'elle a ſoufferts. Cette vue lui fait craindre juſqu'aux objets qui lui plaiſent davantage ; & elle eſt entre deux inquiétudes, qui ſe combattent.

Si l'idée des peines ſe réveille avec peu de vivacité, la crainte ſera foible, & ne fera que peu de réſiſtance. Si elle eſt vive, la crainte ſera forte, & tiendra plus longtems en ſuſpens. Enfin cette idée pourra être à un point, où éteignant tout-à-fait le déſir, elle inſpirera du dégoût

pour un objet, qui avoit été souhaité avec ardeur.

C'eſt ainſi que voyant tout à la fois du plaiſir & du danger, à préférer les fruits qu'elle aime davantage, elle apprendra à ſe nourrir avec plus de choix; & que trouvant plus d'obſtacles à ſatisfaire ſes déſirs, elle en ſera expoſée à des beſoins plus grands. Car ce n'eſt pas aſſez, qu'elle remédie à l'inquiétude cauſée par le beſoin de nourriture; il faut encore qu'elle appaiſe l'inquiétude que produit la privation d'un plaiſir, & qu'elle l'appaiſe ſans danger.

CHAPITRE II.

De l'état d'un homme abandonné à lui-même, & comment les accidens auxquels il eſt expoſé, contribuent à ſon inſtruction.

§. 1. LA Statue étant inſtruite des objets propres à la nourrir, ſera plus ou moins occupée du ſoin de ſa nourriture, ſuivant les obſtacles qu'elle aura à ſurmonter. Ainſi nous pouvons la ſuppoſer dans un ſéjour, où toute entiere à ce beſoin, elle n'acquerroit point d'autres connoiſſances.

Circonſtances où la Statue ne ſe borne pas à l'étude des objets propres à la nourrir.

Si nous diminuons les obſtacles, elle ſera auſſitôt appellée par les plaiſirs, qui s'offrent à chacun de ſes ſens. Elle s'intéreſſera à tout ce qui les frappe. Par conſéquent, tout entretiendra ſa curioſité, l'excitera, l'augmentera; & elle paſſera tour à tour de l'étude des objets propres à la nourrir, à l'étude de tout ce qui l'environne.

Elle s'étudie. §. 2. Tantôt la curioſité la porte à s'étudier elle-même. Elle obſerve ſes ſens, les impreſſions qu'ils lui tranſmettent; ſes plaiſirs, ſes peines; ſes beſoins, les moyens de les ſatisfaire; & elle ſe fait une eſpece de plan de ce qu'elle a à fuir ou à rechercher.

§. 3. D'autres fois elle étudie plus particuliérement les objets qui attirent ſon attention. Elle en fait différentes claſſes, ſuivant les différences qu'elle y remarque ; & le nombre de ſes notions abſtraites augmente, à proportion que ſa curioſité eſt excitée par le plaiſir de voir, de ſentir, de goûter, d'entendre, de toucher. Elle étudie les objets.

La curioſité lui fait-elle porter les yeux ſur les animaux : elle voit qu'ils ſe meuvent & ſe nourriſſent, comme elle ; qu'ils ont des organes, pour ſaiſir ce qui leur convient ; des yeux, pour ſe conduire ; des armes, pour attaquer, ou pour ſe défen-

dre ; de l'agilité ou de l'adreſſe, pour échaper au danger ; de l'induſtrie, pour tendre des piéges : & elle les diſtingue par la figure, les couleurs, & ſur-tout par les qualités, qui l'étonnent davantage.

Surpriſe des combats qu'ils ſe livrent, elle l'eſt bien plus encore ; lorſqu'elle remarque que les plus foibles déchirés par les plus forts, répandent leur ſang, & perdent tout mouvement. Cette vue lui peint ſenſiblement le paſſage de la vie à la mort : mais elle ne penſe pas qu'elle puiſſe être deſtinée à finir de la même maniere. La vie lui paroît une choſe ſi naturelle, qu'elle n'i-

magine pas comment elle en pourroit être privée. Elle ſait ſeulement qu'elle eſt expoſée à la douleur ; qu'il y a des corps, qui peuvent l'offenſer, la déchirer. Mais l'expérience lui a appris à les connoître & à les éviter.

Elle vit donc dans la plus grande ſécurité, au milieu des animaux qui ſe font la guerre. L'univers eſt un théâtre, où elle n'eſt que ſpectateur ; & elle ne prévoit pas, qu'elle en doive jamais enſanglanter la ſcene.

§. 4. Cependant un ennemi vient à elle. Ignorant le péril qui la menace, elle ne ſonge point à l'éviter, & elle en fait une cruelle expérience. Elle ſe

Accidens auxquels elle eſt expoſée.

défend. Heureuſement aſſez forte pour ſe ſouſtraire à une partie des coups qui lui ſont portés, elle échape : elle n'a reçu que des bleſſures peu dangereuſes. Mais l'idée de cet animal reſte préſente à ſa mémoire ; elle ſe lie à toutes les circonſtances, où elle en a été aſſaillie. Eſt-ce dans un bois ? la vue d'un arbre, le bruit des feuilles mettra ſous ſes yeux l'image du danger. Elle a une vive frayeur, parce qu'elle eſt foible ; elle la ſent ſe renouveller, parce qu'elle ignore encore les précautions que ſa ſituation demande ; tout devient pour elle un objet de terreur, parce que l'idée du péril eſt ſi

fort liée à tout ce qu'elle rencontre, qu'elle ne fait plus discerner ce qu'elle doit craindre. Un mouton l'épouvante, & pour oser l'attendre, il lui faudroit un courage, qu'elle ne peut encore avoir.

Revenue de son premier trouble, elle est presque étonnée de voir des animaux qui fuyent devant elle. Elle les voit fuir encore, & elle s'assure enfin qu'elle n'en a rien à craindre.

A peine commence-t-elle à secouer son inquiétude, que son premier ennemi reparoît, ou qu'elle est même attaquée par un autre. Elle échape encore, non sans en avoir reçu quelque offense.

Comment elle apprend à s'en garantir.

§. 5. Ces sortes d'accidens l'inquietent, la troublent à proportion qu'ils se multiplient davantage, & que les suites en sont plus fâcheuses. La frayeur qu'elle en a, occasionne dans toutes les parties de son corps de violens frémissemens. Les dangers passent, mais les frémissemens durent, ou se renouvellent à chaque instant, & en retracent l'image. Incapable de faire la différence des circonstances, suivant qu'il est plus ou moins probable qu'elle est à l'abri de pareils évènemens, elle a la même inquiétude pour un péril éloigné, & pour celui qui la menace de près : souvent même

elle en a une plus grande. Elle les fuit également tous deux ; parce qu'elle ſent toute ſa foibleſſe, quand elle a attendu trop tard, pour ſe garantir. Ainſi ſa crainte devenant plus active que ſon eſpérance, elle en ſuit davantage les mouvemens : & elle prend bien plus de précautions contre les maux, auxquels elle eſt expoſée, que de meſures pour obtenir les biens dont elle peut jouir. Elle s'applique donc à reconnoître les animaux, qui lui font la guerre; elle fuit les lieux, qu'ils paroiſſent habiter : elle juge de ce qu'elle en a à craindre par les coups qu'elle leur voit porter à

ceux qui ſont foibles comme elle. La frayeur de ces derniers redouble la ſienne ; leur fuite, leurs cris l'avertiſſent du danger qui la menace. Tantôt elle s'étudie à l'éviter par adreſſe : tantôt elle ſe ſaiſit pour ſa défenſe de tout ce que le hazard lui préſente ; ſupplée par induſtrie, mais avec bien de la lenteur, aux armes que la nature lui a refuſées ; apprend peu à peu à ſe défendre ; ſort victorieuſe du combat ; & flattée de ſes ſuccès, elle commence à ſe ſentir un courage qui la met quelquefois au deſſus du péril, ou qui même la rend téméraire. Alors tout prend pour elle une face nou-

velle ; elle a de nouvelles vues, de nouveaux intérêts : sa curiosité change d'objets ; & souvent plus occupée de sa défense, que du besoin de nourriture, elle ne s'applique qu'à combattre avec avantage.

§. 6. Elle est bientôt exposée à de nouveaux maux. La saison change presque tout à coup, les plantes se dessechent, le pays devient aride, & elle respire un air qui la blesse de toute part ; elle apprend à se vêtir de tout ce qui peut entretenir sa chaleur, & à se refugier dans les lieux, où elle est plus à l'abri des injures du ciel. Autres accidens.

Cependant souvent exposée à

ſouffrir longtems par la privation de toute ſorte de nourriture, c'eſt alors qu'elle uſe de la ſupériorité que l'adreſſe ou la force lui donne ſur quelques animaux : elle les attaque, les ſaiſit, les dévore. N'ayant plus d'autre moyen pour ſe nourrir, elle imagine des ruſes, des armes : & elle réuſſit d'autant plus dans cet art, que le combat lui devient auſſi eſſentiel que la nourriture. La voilà donc en guerre avec tous les animaux, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre.

C'eſt ainſi que l'expérience lui donne des leçons, qu'elle lui fait ſouvent payer de ſon ſang.

Mais

Mais pouvoit-elle l'inſtruire à moins de frais ?

§. 7. Se nourrir, ſe précautionner contre tout accident, ou s'en défendre, & ſatisfaire ſa curioſité : voilà tous les beſoins naturels de notre Statue. Ils déterminent tour à tour ſes facultés, & ils ſont le principe des connoiſſances qu'elle acquiert. Tantôt ſupérieure aux circonſtances, elle ouvre une libre carriere à ſes déſirs ; d'autres fois ſubjuguée par les circonſtances, elle trame elle-même ſes malheurs. Si les ſuccès ſont traverſés par des revers, les revers ſont auſſi réparés par des ſuccès ; & es objets ſemblent tour à tour Conclusion.

conſpirer à ſes peines & à ſes plaiſirs. Elle flotte donc entre la confiance & l'incertitude, & traînant ſes eſpérances & ſes craintes, elle touche d'un moment à l'autre à ſon bonheur & à ſa ruine. L'expérience ſeule la met inſenſiblement au deſſus des dangers, l'éleve aux connoiſſances néceſſaires à ſa conſervation, & lui fait contracter toutes les habitudes, qui la doivent gouverner. Mais comme ſans expérience, il n'y auroit point de connoiſſances; il n'y auroit point d'expérience ſans les beſoins, & il n'y auroit point de beſoins ſans l'alternative des plaiſirs & des peines. Tout eſt donc le

fruit du principe que nous avons établi, dès l'entrée de cet ouvrage.

Nous allons traiter des jugemens que la Statue porte des objets, suivant la part qu'ils ont à ses plaisirs ou à ses peines.

CHAPITRE III.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté & de la beauté des choses.

§. 1. LEs mots *bonté* & *beauté* expriment les qualités, par où les choses contri- Définition des mots *bonté* & *beauté*.

buent à nos plaisirs. Par conséquent, tout être sensible a des idées d'une bonté & d'une beauté rélatives à lui.

En effet on appelle *bon* tout ce qui plaît à l'odorat ou au goût ; & on appelle *beau*, tout ce qui plaît à la vue, à l'ouie ou au toucher.

Le bon & le beau sont encore relatifs aux passions & à l'esprit. Ce qui flatte les passions est bon ; ce que l'esprit goûte est beau ; & ce qui plaît en même tems aux passions & à l'esprit, est bon & beau tout ensemble.

La Statue a des idées du bon & du beau.

§. 2. Notre Statue connoît des odeurs & des saveurs agréables, & des objets qui flattent

ſes paſſions : elle a donc des idées du bon. Elle connoît auſſi des objets qu'elle voit, qu'elle entend, qu'elle touche, & que ſon eſprit conçoit avec plaiſir : elle a donc encore des idées du beau.

§. 3. Une conſéquence qui ſe préſente, c'eſt que le bon & le beau ne ſont point abſolus : ils ſont rélatifs au caractere de celui qui en juge, & à la maniere dont il eſt organiſé (*a*). Le bon & le beau ne ſont pas abſolus.

(*a*) Il ne faut pas perdre de vue le titre de ce Chapitre. Nous conſidérons un homme qui vit ſeul, & nous ne cherchons pas quelle eſt la bonté & la beauté des choſes, nous cherchons ſeulement les jugemens qu'il en peut porter. Tout ce qu'il jugera bon, ne ſera pas moralement bon ; comme tout ce qu'il jugera beau, ne ſera pas réellement beau.

Ils se prêtent mutuellement des secours.

§. 4. Le bon & le beau se prêtent des secours mutuels. Une pêche que voit la Statue, lui plaît par la vivacité des couleurs: elle est belle à ses yeux. Aussitôt la saveur s'en retrace à son imagination: elle est vue avec plus de plaisir, elle en est plus belle.

La Statue mange cette pêche; alors le plaisir de la voir se mêle à celui de la goûter: elle en est meilleure.

L'utilité contribue à l'un & à l'autre.

§. 5. L'utilité contribue à la bonté & à la beauté des choses. Les fruits bons & beaux par le seul plaisir de les voir & de les savourer, sont meilleurs & plus beaux, lorsque nous pensons qu'ils sont propres à rétablir nos forces.

§. 6. La nouveauté & la rareté y contribuent auſſi : car l'étonnement que donne un objet déja bon & beau par lui même, joint à la difficulté de le poſſéder, augmente le plaiſir d'en jouir. La nouveauté & la rareté y contribuent auſſi.

§. 7. La bonté & la beauté des choſes conſiſtent dans une ſeule idée, ou dans une multitude d'idées, qui ont certains rapports entr'elles. Une ſeule ſaveur, une ſeule odeur peuvent être bonnes : la lumiere eſt belle, un ſon pris tout ſeul peut être beau. Deux ſortes de bontés & de beautés.

Mais lorſqu'il y a multitude d'idées, un objet eſt meilleur ou plus beau, à proportion que les idées ſe démêlent davantage ;

& que leurs rapports ſont mieux apperçus : car on jouit avec plus de plaiſir. Un fruit où l'on reconnoît pluſieurs ſaveurs, également agréables, eſt meilleur qu'une ſeule de ces ſaveurs : un objet dont les couleurs ſe prêtent mutuellement de l'éclat, eſt plus beau que la lumiere ſeule.

Les organes ne peuvent ſaiſir diſtinctement qu'un certain nombre de Senſations ; l'eſprit ne peut comparer à la fois qu'un certain nombre d'idées : une trop grande multitude fait confuſion. Elle nuit donc au plaiſir, & par conſéquent, à la bonté & à la beauté des choſes.

Une

Une petite quantité de Senſations ou d'idées ſe confondent encore, ſi quelqu'une domine trop ſur les autres. Il faut donc pour la plus grande bonté & pour la plus grande beauté, que le mêlange en ſoit fait ſuivant certaines proportions.

§. 8. C'eſt à l'exercice de ſes organes & de ſon eſprit, que notre Statue doit l'avantage d'embraſſer plus d'idées & plus de rapports. Le bon & le beau ſont donc encore rélatifs à l'uſage qu'elle a appris à faire de ſes facultés. Telle choſe qui dans un tems à été fort bonne ou fort belle, ceſſera de l'être; tandis qu'une autre à laquelle elle n'a-

Comment la Statue y eſt ſenſible.

voit donné aucune attention, deviendra de la plus grande bonté ou de la plus grande beauté.

En cela, comme en toute autre chose, elle ne jugera que par rapport à elle. D'abord elle prend ses modeles dans les objets qui contribuent plus directement à son bonheur; ensuite elle juge des autres objets par ces modeles, & ils lui paroissent plus beaux, lorsqu'ils leur ressemblent davantage. Car après cette comparaison, elle trouve à les voir un plaisir qu'elle n'avoit point goûté jusqu'alors. Un arbre, par exemple, chargé de fruits lui plaît, & lui rend agréable la vue d'un autre qui

n'en porte point, mais qui a quelque reſſemblance avec lui.

§. 9. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer tous les différens jugemens qu'elle portera ſuivant les circonſtances: ce ſeroit d'ailleurs une recherche aſſez inutile. Il ſuffit d'obſerver qu'il y a pour elle, comme pour nous, une bonté & une beauté réelles ou arbitraires; & que ſi elle a à ce ſujet moins d'idées, c'eſt qu'auſſi elle a moins de beſoins, moins de connoiſſances & moins de paſſions.

Pourquoi elle a à ce ſujet moins d'idées que nous.

CHAPITRE IV.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter des objets dont il dépend.

La Statue croit que tout ce qui agit sur elle, agit avec dessein.

§. 1. LA Statue sent à chaque instant la dépendance, où elle est de tout ce qui l'environne. Si les objets répondent souvent à ses vœux, ils traversent presque aussi souvent ses projets : ils la rendent malheureuse, ou ne lui accordent qu'une partie du bonheur qu'elle désire.

Persuadée qu'elle ne fait rien,

ſans avoir intention de le faire ; elle croit voir un deſſein, partout où elle découvre quelque action. En effet elle n'en peut juger que d'après ce qu'elle remarque en elle-même ; & il lui faudroit bien des obſervations, pour parvenir à mieux régler ſes jugemens. Elle penſe donc que ce qui lui plaît, a en vue de lui plaire; & que ce qui l'offenſe, a en vue de l'offenſer. Par-là ſon amour & ſa haine deviennent des paſſions d'autant plus violentes, que le deſſein de contribuer à ſon bonheur ou à ſon malheur, ſe montre plus ſenſiblement dans tout ce qui agit ſur elle.

§. 2. Alors elle ne ſe borne Superſtitions,

où ce préjugé l'entraîne.

plus à désirer la jouissance des plaisirs, que les objets peuvent lui procurer; & l'éloignement des peines, dont ils la menacent : elle souhaite qu'ils ayent intention de la combler de biens, & de détourner de dessus sa tête toute sorte de maux : elle souhaite en un mot qu'ils lui soient favorables, & ce désir est une sorte de prière.

Elle s'adresse en quelque sorte au soleil; & parce qu'elle juge que s'il l'éclaire & l'échauffe, il a dessein de l'éclairer & de l'échauffer, elle le prie de l'éclairer & de l'échauffer encore. Elle s'adresse aux arbres, & elle leur demande des fruits, ne dou-

tant pas qu'il dépend d'eux d'en porter ou de n'en pas porter. En un mot elle s'adreſſe à toutes les choſes dont elle croit dépendre.

Souffre-t-elle ſans en découvrir la cauſe dans ce qui frappe ſes ſens ? elle s'adreſſe à la douleur, comme à un ennemi inviſible, qu'il lui eſt important d'appaiſer. Ainſi l'univers ſe remplit d'êtres viſibles & inviſibles, qu'elle prie de travailler à ſon bonheur.

Telles ſont ſes premieres idées, lorſqu'elle commence à réfléchir ſur ſa dépendance. D'autres circonſtances donneront lieu à d'autres jugemens,

Traité des Systêmes, Ch. de la Divination.

& multiplieront ſes erreurs. J'ai fait voir ailleurs les égaremens, où l'on peut être entraîné par la ſuperſtition : mais je renvoye aux ouvrages des Philoſophes éclairés, pour s'inſtruire des découvertes que la raiſon bien conduite peut faire à ce ſujet.

CHAPITRE V.

De l'incertitude des jugemens que nous portons ſur l'exiſtence des qualités ſenſibles.

Nos jugemens ſur l'exiſtence des qualités ſenſibles, pour-

§. 1. NOTRE Statue, je le ſuppoſe, ſe ſouvient qu'elle a été elle-même

son, saveur, odeur, couleur : elle sait combien elle a eu de peine à s'accoutumer à rapporter ces Sensations au dehors. Y a-t-il donc dans les objets des sons, des saveurs, des odeurs, des couleurs ? Qui peut l'en assurer ? Ce n'est certainement ni l'ouie, ni l'odorat, ni le goût, ni la vue : ces sens par eux-mêmes ne peuvent l'instruire que des modifications qu'elle éprouve. Elle n'a d'abord senti que son être, dans les impressions dont ils sont susceptibles ; & s'ils les lui font aujourd'hui sentir dans les corps, c'est qu'ils ont contracté l'habitude de juger d'après le témoignage du tact.

roient absolument être faux.

Y a-t-il donc au moins de l'étendue ? Mais lorſqu'elle a le ſentiment du toucher, qu'apperçoit-elle ſi ce n'eſt encore ſes propres modifications ? Le toucher n'eſt donc pas plus croyable que les autres ſens : & puiſqu'on reconnoît que les ſons, les ſaveurs, les odeurs & les couleurs n'exiſtent pas dans les objets, il ſe pourroit que l'étendue n'y exiſtât pas davantage(*a*).

(*a*) S'il n'y a point d'étendue, dira-t-on peut-être, il n'y a point de corps. Je ne dis pas qu'il n'y a point d'étendue, je dis ſeulement que nous ne l'appercevons que dans nos propres Senſations. D'où il s'enſuit que nous ne voyons point les corps en eux-mêmes. Peut-être ſont-ils étendus, & même ſavoureux, ſonores, colorés, odoriférans : peut-être ne ſont-ils rien de tout cela. Je ne ſoutiens ni l'un ni l'autre ; & j'attends qu'on

§. 2. La Statue ne s'arrêtera vraisemblablement pas à ces doutes. Peut être les jugemens, dont elle s'est fait une habitude,

Plus de certitude à cet égard nous seroit inutile.

ait prouvé qu'ils sont ce qu'ils nous paroissent, ou qu'ils sont toute autre chose.

N'y eût-il point d'étendue, ce ne seroit donc pas une raison pour nier l'existence des corps. Tout ce qu'on pourroit & devroit raisonnablement inférer, c'est que les corps sont des êtres qui occasionnent en nous des Sensations, & qui ont des propriétés sur lesquelles nous ne saurions rien assurer.

Mais, insistera-t-on, il est décidé par l'Ecriture que les corps sont étendus, & vous rendez au moins la chose douteuse.

Si cela est, la Foi rend certain ce qui est douteux en Philosophie, & il n'y a point là de contradiction. En pareil cas le Philosophe doit douter, quand il consulte sa raison; comme il doit croire, quand la révélation l'éclaire. Mais l'Ecriture ne décide rien à ce sujet. Elle suppose les corps étendus, comme elle les suppose colorés, sonores, &c. & certainement c'est-là une de ces questions, que Dieu a voulu abandonner aux disputes des Philosophes.

ne lui permettront-ils pas de les former. Elle en seroit cependant plus capable que nous, parce qu'elle sait mieux comment elle a appris à voir, à entendre, à sentir, à goûter, à toucher. Quoi qu'il en soit, il lui est inutile d'avoir plus de certitude à cet égard. L'apparence des qualités sensibles suffit pour lui donner des désirs, pour éclairer sa conduite, & pour faire son bonheur ou son malheur; & la dépendance où elle est des objets auxquels elle est obligée de les rapporter, ne lui permet pas de douter qu'il existe des êtres hors d'elle. Mais quelle est la nature de ces êtres? Elle l'ignore, &

nous l'ignorons nous-mêmes. Tout ce que nous savons, c'est que nous les appellons *corps*.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les idées abstraites & générales, que peut acquérir un homme qui vit hors de toute société.

L'HISTOIRE que nous venons de faire des connoissances de notre Statue, montre sensiblement comment elle distribue les êtres en différentes classes, suivant leurs rapports à ses besoins; &, par con-

séquent, comment elle se fait des notions abstraites & générales. Mais pour mieux connoître la nature de ses idées, il est important d'entrer dans de nouveaux détails.

La Statue n'a point d'idée générale, qui n'ait été particuliere

§. 1. Elle n'a point d'idée générale, qui n'ait d'abord été particuliere. L'idée générale d'orange, par exemple, n'est dans son origine que l'idée de telle orange.

En quoi consiste l'idée qu'elle a d'un objet présent.

§. 2. L'idée particuliere, lorsqu'un objet est présent aux sens, c'est la collection de plusieurs qualités qui se montrent ensemble. L'idée de telle orange c'est la couleur, la forme, la saveur, l'odeur, la solidité, le poids, &c.

§. 3. Cette idée particuliere, quand l'objet n'agit plus sur les sens, c'est le souvenir qui reste de ce qu'on a connu à la vue, au goût, à l'odorat, &c. Fermez les yeux; l'idée de la lumiere est le souvenir d'une impression que vous avez éprouvée: ne touchez rien; l'idée de solidité est le souvenir de la résistance que vous avez rencontrée, en maniant des corps: ainsi du reste. D'un objet absent.

§. 4. Substituons successivement, & une à une, plusieurs oranges à la premiere, & qu'elles soient toutes semblables; notre Statue croira toujours voir la même, & elle n'aura à ce su- Comment de particulieres ses idées deviennent générales.

jet qu'une idée particuliere.

En voit-elle deux à la fois ? Auſſitôt elle reconnoît dans chacune la même idée particuliere, & cette idée devient un modele, auquel elle les compare, & avec lequel elle voit qu'elles conviennent l'une & l'autre. Elle découvrira de la même maniere que cette idée eſt commune à trois, quatre, cinq, ſix oranges, & elle la rendra auſſi générale qu'elle peut l'être.

L'idée particuliere d'un cheval & celle d'un oiſeau deviendront également générales, lorſque les circonſtances feront comparer pluſieurs chevaux & pluſieurs oiſeaux ; & ainſi de tous

les

les objets ſenſibles.

Ayant les notions générales d'orange, de cheval, d'oiſeau; notre Statue les diſtinguera, par la même raiſon, qu'elle diſtingue une orange d'un oiſeau, un oiſeau d'un cheval. Elle rapportera donc chacun de ces individus au modele général dont elle s'eſt fait l'idée, c'eſt-à-dire, à la claſſe, à l'eſpece à laquelle il appartient.

Or, comme un modele qui convient à pluſieurs individus, eſt une idée générale; de même deux, trois modeles, ſous leſquels on arrange des individus tout différens, ſont différentes claſſes, ou, pour parler le lan-

gage des Philoſophes, différentes eſpeces de notions générales.

Comment d'une idée générale elle deſcend à de moins générales.

§. 5. Lorſqu'elle jette les yeux ſur une campagne, elle apperçoit quantité d'arbres, dont elle ne remarque point encore la différence ; elle voit ſeulement ce qu'ils ont de commun : elle voit qu'ils portent chacun des branches, des feuilles, & qu'ils ſont arrêtés à l'endroit où ils croiſſent. Voilà le modele de l'idée générale d'arbre.

Elle va enſuite des uns aux autres : elle obſerve la différence des fruits, elle ſe fait des modeles, par où elle diſtingue autant de ſortes d'arbres, qu'elle

remarque d'eſpeces de fruits ; & ce ſont-là des idées moins générales que la premiere.

Elle ſe fera de même l'idée générale d'animal, ſi elle voit dans l'éloignement pluſieurs animaux, dont la différence lui échape ; & elle les diſtinguera en pluſieurs eſpeces, lorſqu'elle ſera à portée de voir en quoi ils different.

§. 6. Elle généraliſe donc davantage, à proportion qu'elle voit d'une maniere plus confuſe ; & elle ſe fait des notions moins générales, à proportion qu'elle démêle plus de différence dans les choſes (*a*).

Elle généraliſe, à proportion qu'elle voit plus confuſément,

(*a*) La diſtribution des êtres en différentes

D'abord toutes les pommes, par exemple, lui paroiſſent conformes au même modele. Mais dans la ſuite elle ne trouve pas à chacune une ſaveur également agréable. Dès-lors le déſir du plaiſir & la crainte du dégoût les lui font comparer, ſous les rapports qu'elle y peut découvrir: elle apprend à les diſtinguer à la vue, à l'odorat, au

eſpeces n'a donc pour principe, que l'imperfection de notre maniere de voir. Elle n'eſt donc pas fondée dans la nature des choſes, & les Philoſophes ont eu tort de vouloir déterminer l'eſſence de chaque eſpece d'être. Voilà cependant ce qui a été de tout tems l'objet de leurs recherches. Cette erreur vient de ce qu'ils étoient perſuadés que nos idées avoient été gravées en nous par la main d'un Dieu, qui, avant de nous les donner, avoit ſans doute conſulté la nature des choſes.

toucher ; elle s'en forme différens modeles propres à éclairer ſon choix ; & elle les diſtribue en autant de claſſes, qu'elle y remarque de différences.

§. 7. Quant aux objets qui ne l'intéreſſent ni par le plaiſir, ni par la peine, ils reſtent confondus dans la foule, & elle n'en acquiert aucune connoiſſance. Objets dont elle ne prend aucune connoiſſance.

Il ne faut que réfléchir ſur nous, pour ſe convaincre de cette vérité. Tous les hommes ont les mêmes Senſations ; mais le peuple occupé à des travaux pénibles, l'homme du monde tout entier à des objets frivoles, & le Philoſophe, qui s'eſt fait un beſoin de l'étude de la na-

ture, ne ſont ſenſibles ni aux mêmes plaiſirs, ni aux mêmes peines. Auſſi tirent-ils des mêmes Senſations des connoiſſances bien différentes.

Dans quel ordre elle ſe fait des idées d'eſpece.

§. 8. Voici donc l'ordre dans lequel notre Statue ſe fait des idées d'eſpece. D'abord elle n'apperçoit que les différences les plus ſenſibles, & elle a des idées très-générales, mais en petit nombre.

Si c'eſt la couleur, qui la frappe davantage, elle ne fera qu'une claſſe de pluſieurs eſpeces de fleurs: ſi c'eſt le volume, un levreau & un chat ne ſeront pour elle qu'une ſeule eſpece d'animal.

Les beſoins lui donnant enſuite occaſion de conſidérer les objets par d'autres qualités, elle fera des eſpeces ſubordonnées aux premieres. D'une notion générale il s'en formera pluſieurs qui le feront moins.

Elle paſſe donc tout d'un coup des idées particulieres aux plus générales ; d'où elle deſcend à de moins générales, à meſure qu'elle remarque la différence des choſes. C'eſt ainſi qu'un enfant, après avoir appellé *or* tout ce qui eſt jaune, acquiert enſuite les idées de cuivre, de tombac ; & d'une idée générale en fait pluſieurs qui le ſont moins.

§. 9. Par la génération de ces Son ſgno-

rance sur la nature des choſes.

idées, il eſt évident qu'elles ne préſenteront à notre Statue que des qualités différemment combinées. Elle voit, par exemple, la ſolidité, l'étendue, la diviſibilité, la figure, la mobilité, &c. réunies dans tout ce qu'elle touche; & elle a, par conſéquent, l'idée de corps. Mais ſi on lui demandoit ce que c'eſt qu'un corps, & qu'elle pût répondre; elle en montreroit un, & diroit, *c'eſt cela*: c'eſt-à-dire, cela où vous trouvez tout à la fois de la ſolidité, de l'étendue, de la diviſibilité, de la figure, &c.

Commune aux Philoſophes.

§. 10. Un Philoſophe répondroit; *c'eſt un être, une ſubſtance étendue;*

étendue, *ſolide*, &c. Comparons ces deux réponſes, & nous verrons qu'il ne connoît pas mieux qu'elle la nature du corps. Son ſeul avantage, ſi c'en eſt un, c'eſt de s'être fait un langage, qui ne paroît ſavant, que parce qu'il n'eſt pas celui de tout le monde. Car dans le vrai, les mots *être*, *ſubſtance*, ne ſignifient rien de plus, que le mot *cela*.

§. 11. De là il faut conclure que les idées qu'elle a des objets ſenſibles, ſont confuſes; car j'appelle confuſe toute idée qui ne repréſente pas d'une maniere diſtincte toutes les qualités de ſon objet. Or il n'eſt point

Les idées qu'elle a des objets, ſont confuſes.

de corps, dont elle ait une connoissance aussi parfaite; elle n'y voit que les propriétés, que ses besoins lui donnent occasion d'y remarquer. Avec plus de sagacité elle en démêleroit un plus grand nombre, & si elle pouvoit pénétrer jusques dans la nature des êtres, elle n'en trouveroit pas deux parfaitement semblables. Elle ne suppose donc que plusieurs ne different point entr'eux, que parce qu'elle les voit confusément.

Ses idées abstraites sont de deux especes:

§. 12. Quant à ses notions abstraites, il y en a de confuses & de distinctes.

Les unes confuses;

Elle connoît, par exemple, assez bien un son, pour le dis-

tinguer d'une odeur, d'une saveur, & de tout autre son; mais il lui paroit simple, quoique multiple (*a*). Plusieurs couleurs, mêlées ensemble, ne produisent à son égard que l'apparence d'une seule. Il en est de même de toutes les impressions des sens. Elle ne démêle donc pas tout ce qu'elles renferment; & elle est encore plus éloignée de découvrir toutes les causes qui concourent à chaque Sensation. Elle n'a donc à ce sujet, que des notions fort confuses.

Mais ces mêmes Sensations

Les autres distinctes.

(*a*) Cela est évident du bruit, & n'est pas moins certain des sons harmoniques; car on a remarqué qu'il n'en est point qui ne soit triple.

lui donnent des idées de grandeur & de figure ; & si elle ne peut assurer quelle est précisément la grandeur & la figure des corps, ni déterminer exactement les rapports qu'ils ont entr'eux ; elle sait comment une grandeur peut être le double ou la moitié d'une autre, & elle connoît fort bien une ligne, un triangle, un quarré. Elle a donc, en pareil cas, des idées distinctes. Il suffit pour cela qu'elle considere les grandeurs, en faisant abstraction des objets.

Elle connoît deux sortes de vérités.

§. 13. De ces deux sortes d'idées naissent deux sortes de vérités. Lorsque la Statue remar-

que qu'un corps eſt triangulaire, elle porte un jugement qui peut devenir faux ; car ce corps peut changer de figure. Mais lorſqu'elle remarque qu'un triangle a trois côtés, ſon jugement eſt vrai, & le ſera toujours ; puiſque trois côtés déterminent l'idée du triangle. Elle apperçoit donc des vérités qui changent, ou qui peuvent changer, toutes les fois qu'elle veut juger de ce que les choſes ſont en elles-mêmes ; elle apperçoit au contraire des vérités qui ne changent point, toutes les fois qu'elle ſe borne à juger des idées diſtinctes & abſtraites, qu'elle a des grandeurs.

Elle a, par conſéquent, avec le ſeul ſecours des ſens, des connoiſſances de toute eſpece.

CHAPITRE VII.

D'un homme trouvé dans les foréts de Lithuanie.

Circonſtances où le beſoin de nourriture engourdit toutes les facultés de l'ame.

§. 1. NOTRE Statue, comme nous l'avons remarqué, pourroit être ſi fort occupée du ſoin de ſa nourriture, qu'elle n'auroit pas un moment à donner à l'étude des objets, dont elle étoit curieuſe avant qu'elle eût l'organe du goût. Ne vivant que pour ſatisfaire à ce preſſant beſoin, les plaiſirs des

autres ſens n'auroient plus d'attrait pour elle : elle ne remarqueroit plus les objets, qui pourroient les produire. Sans étonnement, ſans curioſité, elle ceſſeroit de réfléchir ſur ce qu'elle a ſu, elle en oublieroit bientôt une partie, elle oublieroit comment elle a appris ce qu'elle ſait encore ; & elle ne douteroit pas qu'elle n'eût toujours ſenti, entendu, vu & touché, comme elle ſent, entend, voit & touche. Toute entiere à la recherche d'une nourriture, que je ſuppoſe extrêmement rare, elle meneroit une vie purement animale. A-t-elle faim ? elle ſe meut, elle va partout où elle ſe ſouvient d'a-

voir trouvé des alimens. Sa faim eſt-elle diſſipée ? le repos devient ſon beſoin le plus preſſant ; elle reſte où elle eſt, elle s'endord.

Dans de pareilles circonſtances, le beſoin de nourriture engourdit donc à certains égards les facultés de ſon ame : il tourne vers lui toute leur action. Il eſt même vraiſemblable, qu'au lieu de ſe conduire d'après ſa propre réflexion, elle prendroit des leçons des animaux, avec qui elle vivroit plus familiérement. Elle marcheroit comme eux, imiteroit leurs cris, brouteroit l'herbe, ou dévoreroit ceux dont elle auroit la force de ſe ſaiſir. Nous ſommes ſi fort

portés à l'imitation, qu'un Descartes à sa place n'apprendroit pas à marcher sur ses pieds : tout ce qu'il verroit, suffiroit pour l'en détourner.

§. 2. Tel étoit vraisemblablement le sort d'un enfant d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours, & qu'on trouva en 1694, dans les forêts qui confinent la Lithuanie & la Russie. Il ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut longtems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-

Enfant trouvé dans les forêts de Lithuanie.

il d'une maniere bien barbare. Auſſitôt qu'il put parler, on l'interrogea ſur ſon premier état; mais il ne s'en ſouvint non plus, que nous nous ſouvenons de ce qui nous eſt arrivé au berceau.

Pourquoi on dit qu'il ne donnoit aucun ſigne de raiſon.

§. 3. Quand on dit que cet enfant ne donnoit aucun ſigne de raiſon, ce n'eſt pas qu'il ne raiſonnât ſuffiſamment pour veiller à ſa conſervation; mais c'eſt que ſa réflexion, juſqu'alors appliquée néceſſairement à ce ſeul objet, n'avoit point eu occaſion de ſe porter ſur ceux, dont nous nous occupons. Il n'avoit aucune des idées que notre Statue a acquiſes, lorſqu'elle connoiſſoit d'autres beſoins que celui

de chercher des alimens : il manquoit de toutes les connoiſſances que les hommes doivent à leur commerce réciproque. En un mot il paroiſſoit ſans raiſon, non qu'abſolument il n'en eût point, mais parce qu'il en avoit moins que nous.

§. 4. Quelquefois notre conſcience, partagée entre un grand nombre de perceptions, qui agiſſent ſur nous avec une force à peu près égale, eſt ſi foible, qu'il ne nous reſte aucun ſouvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine ſentons-nous pour lors que nous exiſtons : des jours s'écouleroient comme des momens, ſans que nous en fiſſions

Pourquoi il oublia ſon premier état.

la différence ; & nous éprouverions des milliers de fois la même perception, ſans remarquer que nous l'avons déja eue. Un homme qui a acquis beaucoup d'idées, & qui ſe les eſt rendues familieres, ne peut pas demeurer longtems dans cette eſpece de létargie. Plus la proviſion de ſes idées eſt grande, plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occaſion de ſe réveiller, d'exercer ſon attention d'une maniere particuliere, & de le retirer de cet aſſoupiſſement. Cet enfant n'avoit pas un pareil ſecours. Ses facultés engourdies ne pouvoient être ſecouées, que par le beſoin de

chercher de la nourriture ; & ſa vie reſſembloit à un ſommeil, qui ne ſeroit interrompu que par des ſonges. Il étoit donc naturel qu'il oubliât ſon premier état.

Cependant il n'eſt pas vraiſemblable qu'il en perdît tout-à-coup le ſouvenir. Si au bout de quelques jours, on l'eût ramené dans les bois où on l'avoit pris, il eût ſans doute reconnu les lieux où il avoit vécu ; il ſe fût rappellé les alimens dont il s'étoit nourri ; & les moyens qu'il avoit employés pour ſe les procurer : il n'eût pas eu beſoin de s'inſtruire une ſeconde fois de toutes ces choſes. Mais le

ſouvenir en fut effacé par de nouvelles idées, & ſur-tout par le long intervalle qui s'écoula juſqu'au moment, où il fut en état de répondre aux queſtions qu'on lui fit. Néanmoins, pour mieux s'en aſſurer, il eût fallu le reconduire dans les forêts, où il avoit été trouvé. Quoiqu'il ne ſe ſouvînt pas de ces lieux, quand on lui en parloit, peut-être auroit-il ſu les reconnoître, quand il les auroit vus.

CHAPITRE VIII.

D'un homme qui se souviendroit d'avoir reçu successivement l'usage de ses Sens.

EN supposant que notre Statue se souvînt de l'ordre dans lequel les sens lui ont été accordés; il suffiroit de la faire réfléchir sur elle-même, pour remettre sous les yeux les principales vérités que nous avons démontrées.

§. 1. Que suis-je, diroit-elle, & qu'ai-je été? Qu'est-ce que ces sons, ces odeurs, ces saveurs, ces couleurs, que j'ai

La Statue compare l'état où elle est à celui où elle étoit, quand elle ne connoissoit rien hors d'elle.

pris successivement pour mes manieres d'être, & que les objets paroissent aujourd'hui m'enlever ? Qu'est-ce que cette étendue, que je découvre en moi, & au de-là sans bornes ? Ne seroit-ce que différentes manieres de me sentir ? Avant que la vue me fût rendue, l'espace des cieux m'étoit inconnu : avant que j'eusse l'usage de mes membres, j'ignorois qu'il y eût quelque chose hors de moi. Que dis-je ! je ne savois pas que je fusse étendue : je n'étois qu'un point, lorsque j'étois réduite au sentiment uniforme. Quelle est donc cette suite de sentimens, qui m'a fait ce que je suis ; & qui peut-être

peut-être a fait ce qu'eſt à mon égard tout ce qui m'environne ?

Je ne ſens que moi, & c'eſt dans ce que je ſens en moi, que je vois au dehors : ou plutôt je ne vois pas au dehors, mais je me ſuis fait une habitude de certains jugemens, qui tranſportent mes Senſations où elles ne ſont pas.

Au premier moment de mon exiſtence, je ne ſavois point ce qui ſe paſſoit en moi ; je n'y démêlois rien encore ; je n'avois aucune conſcience de moi-même ; j'étois, mais ſans déſirs, ſans crainte, je jouiſſois à peine de moi : & ſi j'euſſe continué d'exiſter de la ſorte, je n'au-

rois jamais ſoupçonné que mon exiſtence pût embraſſer deux inſtans.

Mais j'éprouve ſucceſſivement pluſieurs Senſations : elles occupent ma capacité de ſentir, à proportion des dégrés de peine ou de plaiſir, qui les accompagnent. Par-là elles reſtent préſentes à ma mémoire, lorſqu'elles ne le ſont plus à mon organe. Mon attention étant partagée entr'elles, je les compare, je juge de leurs rapports, je m'en fais des idées abſtraites, je connois des vérités générales.

Alors toute l'activité dont je ſuis capable, ſe porte aux manieres d'être qui m'ont plu da-

vantage ; j'ai des beſoins, je forme des déſirs, j'aime, je hais, j'eſpere, je crains, j'ai des paſſions ; & ma mémoire m'obéit quelquefois avec tant de vivacité, que je m'imagine éprouver des Senſations, que je ne fais que me rappeller.

Etonnée de ce qui ſe paſſe en moi, je m'obſerve avec encore plus d'attention. A chaque inſtant je ſens que je ne ſuis plus ce que j'ai été. Il me ſemble que je ceſſe d'être moi, pour redevenir un autre moi-même. Jouir & ſouffrir font tour à tour mon exiſtence ; & par la ſucceſſion de mes manieres d'être, je m'apperçois que je dure. Il falloit

donc que ce *moi* variât à chaque instant, au hazard de se changer souvent contre un autre, où il m'est douloureux de me retrouver.

Plus je compare mes manieres d'être, plus la jouissance ou la souffrance m'en est sensible. Le plaisir & la douleur continuent à l'envi d'attirer mon attention : l'un & l'autre développent toutes mes facultés : je ne me fais des habitudes, que parce que je leur obéis ; & je ne vis plus que pour désirer ou pour craindre.

Elle se rappelle comment elle a découvert son corps & d'autres objets.

§. 2. Mais bientôt je suis à la fois de plusieurs manieres. Accoutumée à les remarquer, lorf-

qu'elles ſe ſuccedent, je les remarque encore, lorſque je les éprouve enſemble; & mon exiſtence me paroît ſe multiplier dans un même moment.

Cependant je porte les mains ſur moi-même, je les porte ſur ce qui m'environne. Auſſitôt une nouvelle Senſation ſemble donner du corps à toutes mes manieres d'être. Tout prend de la ſolidité ſous mes mains. Etonnée de ce nouveau ſentiment, je le ſuis encore plus de ne me pas retrouver dans tout ce que je touche. Je me cherche où je ne ſuis pas: il me ſemble que j'avois ſeule le droit d'exiſter; & que tout ce que je rencontre, ſe for-

mant aux dépens de mon être ; ne ſe fait connoître à moi, que pour me réduire à des limites toujours plus étroites. Que deviens-je en effet, lorſque je compare le point où je ſuis, avec l'eſpace que remplit cette multitude d'objets que je découvre ?

Dès ce moment il me ſemble que mes manieres d'être ceſſent de m'appartenir : j'en fais des collections hors de moi : j'en forme tous les objets, dont je prends connoiſſance. Des idées qui demandent moins de comparaiſons, je m'éleve aux idées, que je n'acquiers qu'autant que je combine. Je conduis mon attention d'un objet à un autre,

& raſſemblant dans la notion que je me forme de chacun, les idées & les rapports que j'y remarque, je réfléchis ſur eux.

Si je me ſuis d'abord mue par le ſeul plaiſir de me mouvoir, je me meus bientôt dans l'eſpérance de rencontrer de nouveaux plaiſirs; & devenant capable de curioſité, je paſſe continuellement de la crainte à l'eſpérance, du mouvement au repos: quelquefois j'oublie ce que j'ai ſouffert, d'autres fois je me précautionne contre les maux dont je ſuis menacée: enfin le plaiſir & la douleur, ſeuls principes de mes déſirs, m'apprennent à me conduire dans l'eſpace, & à me

faire à toute occaſion de nouvelles idées.

Elle ſe rappelle comment le toucher inſtruit ſes autres ſens.

§. 3. Pourrois-je avoir d'autres facultés que celles de me mouvoir & de manier des corps? Je ne l'imaginois pas; car j'avois totalement perdu le ſouvenir de ce que j'ai été. Quelle fut donc ma ſurpriſe, lorſque je me retrouvai ſon, ſaveur, odeur, lumiere & couleur! Bientôt il me ſemble que je me ſuis laiſſé ſéduire à une illuſion, que le toucher paroît diſſiper. Je juge que toutes ces manieres d'être me viennent des corps; & je me fais une ſi grande habitude de les ſentir, comme ſi elles y étoient en effet, que j'ai peine à croire qu'elles

qu'elles ne leur appartiennent pas.

Quoi de plus ſimple que la maniere dont j'ai appris à me ſervir de mes ſens !

J'ouvre les yeux à la lumiere, & je ne vois d'abord qu'un nuage confus. Je touche, j'avance, je touche encore : un cahos ſe débrouille inſenſiblement à mes regards. Le tact décompoſe en quelque ſorte la lumiere ; il ſépare les couleurs, les diſtribue ſur les objets, démêle un eſpace éclairé, & dans cet eſpace des grandeurs & des figures, conduit mes yeux juſqu'à une certaine diſtance, leur ouvre le chemin par où ils doivent ſe por-

ter au loin sur la terre, & s'éle-
ver jusqu'aux cieux : devant eux,
en un mot, il déploye l'uni-
vers. Alors ils paroissent se jouer
dans des espaces immenses ; ils
manient les objets, auxquels le
toucher ne peut atteindre ; ils
les mesurent ; & les parcourant
avec une rapidité étonnante, ils
semblent enlever ou donner à
mon gré l'existence à toute la na-
ture. Au seul mouvement de ma
paupiere, je crée ou j'anéantis
tout ce qui m'environne.

Quand je ne jouissois pas de
ce sens, aurois-je jamais pu
comprendre, comment ne chan-
geant point de place, il m'au-
roit été possible de connoître ce

qui eſt hors de la portée de ma main ? Quelle idée me ſerois-je fait d'un organe, qui ſaiſit à une ſi grande diſtance les formes & les grandeurs ? Eſt-ce un bras qui s'allonge d'une maniere extraordinaire pour aller juſqu'à elles, ou viennent-elles juſqu'à lui ? Pourquoi ſe porte-t-il au delà de certains corps, tandis qu'il eſt arrêté par d'autres ? Comment touche-t-il dans les eaux les mêmes objets, qu'il touche encore au dehors ? Eſt-ce une illuſion, ou en effet toute la nature ſe reproduit-elle ?

Il me ſemble qu'à chaque objet que j'étudie, je me fais une nouvelle maniere de voir, &

me procure un nouveau plaisir. Ici c'est une plaine vaste, uniforme, où ma vue passant par dessus tout ce qui est près de moi, se porte à une distance indéterminée; & se perd dans un espace qui m'étonne. Là c'est un pays coupé & plus borné, où mes yeux après s'être reposés sur chaque objet, embrassent un tableau plus distinct & plus varié. Des tapis de verdure, des bosquets de fleurs, des massifs de bois où le soleil pénetre à peine; des eaux qui coulent lentement ou qui se précipitent avec violence, embellissent ce payſage, que paroît animer une lumiere qui répand sur lui mille

couleurs différentes. Immobile à cette vue, tout appelle mes regards. A peine je les détourne, que je ne sais, si je les dois fixer sur les objets que je viens de découvrir, ou les reporter sur ceux que je viens de perdre. Je les conduis avec inquiétude des uns aux autres; & mieux je démêle toutes les Sensations dont je jouis, plus je suis sensible au plaisir de voir.

Curieuse, je parcours avec empressement des lieux, dont le premier aspect m'a ravie; & j'aime à reconnoître à l'ouie, à l'odorat, au goût & au toucher, les objets qui me frappent les yeux de toute part. Toutes mes

Senſations ſemblent craindre de céder les unes aux autres. La variété & la vivacité des couleurs le diſputent au parfum des fleurs ; les oiſeaux me paroiſſent plus admirables par leur forme, leur mouvement & leur plumage, que par leurs chants. Et qu'eſt-ce que le murmure des eaux comparé à leur cours, leurs caſcades & leur brillant criſtal !

Tel eſt le ſens de la vue : à peine inſtruit par le toucher, il diſpenſe les tréſors dans la nature ; il les prodigue pour décorer les lieux, que ſon guide lui découvre ; & il fait des cieux & de la terre un ſpectacle enchanteur, qui n'a de magnificence,

que parce qu'il y répand ſes propres Senſations.

§. 4. Que ſerois-je donc, ſi toujours concentrée en moi-même, je n'avois jamais ſu tranſporter mes maniéres d'être hors de moi ? Mais dès que le toucher inſtruit mes autres ſens, je vois au dehors des objets, qui attirent mon attention par les plaiſirs ou par les peines qu'ils me cauſent. Je les compare, j'en juge, je ſens le beſoin de les rechercher, ou de les fuir; je les déſire, je les aime, je les hais, je les crains: chaque jour j'acquiers de nouvelles connoiſſances; & tout ce qui m'environne devient l'inſtrument de ma

Elle ſe rappelle comment les plaiſirs & les peines ont été le premier mobile de ſes facultés.

mémoire, de mon imagination & de toutes les opérations de mon ame.

Pourquoi faut-il que je trouve des obſtacles à mes déſirs ? Pourquoi faut-il que mon bonheur ſoit traverſé par des peines ? Mais que dis-je ! jouirois-je proprement des biens qui me ſont offerts, ſi je n'avois jamais de victoire à remporter ? En jouirois-je ſi les maux, dont je me plains, ne m'en faiſoient pas connoître le prix ? Mon malheur même contribue à mon bonheur; & la plus grande jouiſſance des biens naît de l'idée vive des maux auxquels je les compare. C'eſt au retour des

uns & des autres, que je dois toutes mes connoiſſances, que je dois tout ce que je ſuis.

De-là mes beſoins, mes déſirs & les différens intérêts qui ſont le mobile de mes actions; en ſorte que je n'étudie les choſes, qu'à proportion que j'y crois découvrir des plaiſirs à rechercher, ou des peines à fuir. Voilà la lumiere qui éclaire les objets, ſuivant les rapports qu'ils ont à moi : elle répand ſur eux différens jours, pour me les faire diſtribuer en différentes claſſes; & ceux qui ſont ſouſtraits à ſes rayons, ſont enſevelis dans des ténebres, où je ne puis les découvrir.

J'étudie les fruits, & tout ce qui eſt propre à me nourrir ; je cherche les moyens de m'en procurer la jouiſſance : j'étudie les animaux, j'obſerve ceux qui peuvent me nuire, j'apprends à me garantir de leurs coups : enfin j'étudie tout ce qui flatte ma curioſité : je me fais ſelon mes paſſions des regles pour juger de la bonté & de la beauté des choſes. Tantôt je prends des précautions que je crois néceſſaires à mon bonheur ; tantôt j'invite les objets à y travailler eux-mêmes : & il me ſemble que je ne ſuis entourée que d'êtres amis ou ennemis.

Inſtruite par l'expérience, j'e-

xamine, je délibere avant d'agir. Je n'obéis plus aveuglément à mes paſſions, je leur réſiſte, je me conduis d'après mes lumieres, je ſuis libre ; & je fais un meilleur uſage de ma liberté, à proportion que j'ai acquis plus de connoiſſances.

§. 5. Mais quelle eſt la certitude de ces connoiſſances ? Je ne vois proprement que moi, je ne jouis que de moi : car je ne vois que mes manieres d'être, elles ſont ma ſeule jouiſſance ; & ſi mes jugemens d'habitude me donnent tant de penchant à croire qu'il exiſte des qualités ſenſibles au dehors, ils ne me le démontrent pas. Je pourrois

Elle réfléchit ſur les jugemens dont elle s'eſt fait une habitude.

donc être telle que je ſuis, avoir les mêmes beſoins, les mêmes déſirs, les mêmes paſſions; quand même les objets que je recherche ou que j'évite, n'auroient aucune de ces qualités. En effet, ſans le toucher, j'aurois toujours regardé les odeurs, les ſaveurs, les couleurs & les ſons comme à moi; jamais je n'aurois jugé qu'il y a des corps odoriférans, ſonores, colorés, ſavoureux. Comment donc pourrois-je être aſſurée de ne me pas tromper, lorſque je juge qu'il y a de l'étendue?

Mais il m'importe peu de ſavoir avec certitude, ſi ces choſes exiſtent ou n'exiſtent pas,

J'ai des Senſations agréables ou déſagréables : elles m'affectent autant que ſi elles exprimoient les qualités mêmes des objets auxquels je ſuis portée à les attribuer ; & c'en eſt aſſez pour veiller à ma conſervation. A la vérité les idées que je me forme des choſes ſenſibles, ſont confuſes ; je n'en marque les rapports qu'imparfaitement. Mais je n'ai qu'à faire quelques abſtractions, pour avoir des idées diſtinctes, & pour appercevoir des rapports plus exacts. Auſſitôt je remarque deux ſortes de vérités : les unes peuvent ceſſer d'être ; les autres ont été, ſont & ſeront toujours.

Elle réfléchit sur l'ignorance, où elle est d'elle-même.

§. 6. Cependant si je connois imparfaitement les objets extérieurs, je ne me connois pas mieux moi-même. Je me vois formée d'organes propres à recevoir différentes impressions ; je me vois environnée d'objets qui agissent tous sur moi, chacun à sa maniere ; enfin dans le plaisir & dans la peine qui accompagnent constamment les Sensations que j'éprouve, je crois appercevoir le principe de ma vie & de toutes mes facultés.

Mais ce *moi* qui prend de la couleur à mes yeux, de la solidité sous mes mains ; se connoît-il mieux pour regarder au-

jourd'hui comme à lui toutes les parties de ce corps auſquelles il s'intéreſſe, & dans leſquelles il croit exiſter? Je ſais qu'elles ſont à moi, ſans pouvoir le comprendre : je me vois, je me touche, en un mot, je me ſens, mais je ne ſens ce que je ſuis; & ſi j'ai crû être ſon, ſaveur, couleur, odeur, actuellement je ne ſais plus ce que je dois me croire.

CHAPITRE IX.

Concluſion.

§. 1. NOUS ne ſaurions nous appliquer toutes les ſuppoſitions que j'ai fai-

Dans l'ordre naturel tout vient des Senſations.

tes : mais elles prouvent au moins que toutes nos connoiſſances viennent des ſens, & particuliérement du toucher ; parce que c'eſt lui qui inſtruit les autres. Si en ne ſuppoſant que des Senſations dans notre Statue, elle a acquis des idées particulieres & générales, & s'eſt rendue capable de toutes les opérations de l'entendement; ſi elle a formé des déſirs, & s'eſt fait des paſſions, auxquelles elle obéit ou réſiſte ; enfin ſi le plaiſir & la douleur ſont l'unique principe du développement de ſes facultés : il eſt raiſonnable de conclure que nous n'avons d'abord eu que des Senſa-

tions,

tions, & que nos connoiſſances & nos paſſions ſont l'effet des plaiſirs & des peines qui accompagnent les impreſſions des ſens.

En effet, plus on y réfléchira, plus on ſe convaincra, que c'eſt-là l'unique ſource de notre lumiere & de nos ſentimens. Suivons la lumiere : auſſitôt nous jouiſſons d'une vie nouvelle, & bien différente de celle que procuroient auparavant des Senſations brutes, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Suivons le ſentiment, obſervons-le ſur-tout lorſqu'il s'accroît de tous les jugemens que nous nous ſommes accoutumés à confondre avec

les impressions des sens: aussitôt de ces Sensations, qui ne présentoient d'abord qu'un petit nombre de plaisirs grossiers, vont naître des plaisirs délicats; qui se succéderont dans une variété étonnante. Ainsi plus nous nous éloignerons de ce que les Sensations étoient au commencement, plus la vie de notre être se développera, se variera: elle s'étendra à tant de choses, que nous aurons de la peine à comprendre, comment toutes nos facultés peuvent avoir un principe commun dans la Sensation.

Cette force n'est pas également

§. 2. Tant que les hommes ne remarquent encore dans les im-

preſſions des ſens que des Sen-
ſations, où ils n'ont ſu mêler
que peu de jugemens, la vie de
l'un eſt à peu près ſemblable à
celle de l'autre : il n'y a preſque
de différence que dans le dégré
de vivacité, avec lequel ils ſen-
tent. L'expérience & la ré-
flexion ſeront pour eux, ce
qu'eſt le ciſeau entre les mains
du Sculpteur, qui découvre une
Statue parfaite dans une pierre
informe ; & ſuivant l'art avec
lequel ils manieront ce ciſeau,
ils verront ſortir de leurs Senſa-
tions une nouvelle lumiere &
de nouveaux plaiſirs.

abondante pour tous les hommes.

Si nous les obſervons, nous
connoîtrons comment ces ma-

tériaux reſtent groſſiers ou ſont mis en œuvre ; & conſidérant l'intervalle que les hommes laiſſent entr'eux, nous ſerons étonnés combien dans un même eſpace de tems les uns vivent plus que les autres : car vivre, c'eſt proprement jouir, & la vie eſt plus longue pour qui ſait davantage multiplier les objets de ſa jouiſſance.

Nous avons vu que la jouiſſance peut commencer à la premiere Senſation agréable. Au premier moment, par exemple, que nous accordons la vue à notre Statue, elle jouit ; ſes yeux ne fuſſent-ils frappés que d'une couleur noire. Car il ne faut pas

juger de ſes plaiſirs par les nôtres. Pluſieurs Senſations nous ſont indifférentes, ou même déſagréables, ſoit parce qu'elles n'ont rien de nouveau pour nous, ſoit parce que nous en connoiſſons de plus vives. Mais ſa ſituation eſt bien différente; & elle peut être tranſportée, lorſqu'elle éprouve des ſentimens que nous ne daignons pas remarquer, ou que nous ne remarquons qu'avec dégoût.

Obſervons la lumiere, quand le toucher apprend à l'œil à répandre les couleurs dans toute la nature: voilà autant de nouveaux ſentimens, & par conſéquent autant de nouveaux plai-

sirs, autant de nouvelles jouissances.

Il faut raisonner de même sur tous les autres sens & sur toutes les opérations de l'ame. Car nous jouissons non seulement par la vue, l'ouie, le goût, l'odorat, le toucher; nous jouissons encore par la mémoire, l'imagination, la réflexion, les passions, l'espérance; en en mot, par toutes nos facultés. Mais ces principes n'ont pas la même activité chez tous les hommes.

L'homme n'est rien, qu'autant qu'il a acquis.

§. 3. Ce sont les plaisirs & les peines comparés, c'est-à-dire, nos besoins qui exercent nos facultés. Par conséquent, c'est à eux que nous devons le bonheur

que nous avons à jouir. Autant de besoins, autant de jouissances différentes; autant de dégrés dans le besoin, autant de dégrés dans la jouissance. Voilà le germe de tout ce que nous sommes, la source de notre malheur ou de notre bonheur. Observer l'influence de ce principe, c'est donc le seul moyen de nous étudier nous-mêmes.

L'histoire des facultés de notre Statue rend sensible le progrès de toutes ces choses. Lorsqu'elle étoit bornée au sentiment fondamental, une Sensation uniforme étoit tout son être, toute sa connoissance, tout son plaisir. En lui donnant

ſucceſſivement de nouvelles manieres d'être & de nouveaux ſens, nous l'avons vue former des déſirs, apprendre de l'expérience à les régler ou à les ſatisfaire, & paſſer de beſoins en beſoins, de connoiſſances en connoiſſances, de plaiſirs en plaiſirs. Elle n'eſt donc rien qu'autant qu'elle a acquis. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de l'homme ?

Fin de la quatriéme & derniére Partie.

AVANT-PROPOS.

DEs observations sur un homme qui n'a encore contracté aucune sorte d'habitude, doivent être regardées comme les commencemens de l'histoire de l'esprit humain : il me paroît qu'elles détruisent dans le principe tous les systêmes métaphysiques, qui sont nés des préjugés, & qu'elles dispensent de jetter les yeux sur cette mul-

titude d'opinions, qui voilent la vérité, l'alterent ou la combattent. C'eſt pour en donner un exemple ſenſible, que je joins ici une Diſſertation ſur la Liberté. Comme il n'y a peut-être pas de queſtion ſur laquelle on ait plus écrit, ni avec plus de ſubtilité, elle ſera très-propre à montrer les avantages de la méthode que nous avons ſuivie dans le Traité des Senſations.

DISSERTATION

SUR

LA LIBERTÉ.

§. 1. UPPOSONS que notre Statue ne trouve jamais d'obſtacle à ſes déſirs, qu'elle ne ſoit jamais expoſée à aucune peine pour les avoir ſatisfaits, & qu'elle jouiſſe toujours de ce qui peut lui faire le plus grand plaiſir; en ce cas, elle ne connoîtra pas la crainte,

Suppoſition où la Statue ne trouve point d'obſtacles à ſes déſirs.

elle vivra sans précaution, & obéira sans inquiétude à tous ses penchans.

Où ses désirs sont en équilibre ;

§. 2. A-t-elle tout à la fois plusieurs besoins également pressans ? Elle a plusieurs désirs, qui agissent avec des forces égales. Aucun ne peut vaincre, elle flotte entre plusieurs objets, & elle ne se porte pas plus à l'un qu'à l'autre.

Où ils sont supérieurs les uns aux autres ;

§. 3. Mais s'il survient une circonstance, qui lui retrace plus vivement le plaisir de jouir d'un de ces objets ; l'inquiétude, que produit la privation de ce plaisir, en devient plus grande. De-là naît un désir qui trouve dans les autres d'autant moins de ré-

ſiſtance, qu'il leur eſt plus ſupérieur ; & qui les ſoumet quelquefois ſi rapidement, qu'il ne paroît preſque pas avoir eu à les combattre.

Varions ſouvent les circonſtances, à chaque changement ce ſera un nouveau beſoin qui dominera, & la Statue ira de déſirs en déſirs, ſans ſavoir jamais ſe fixer. Le goût qu'elle avoit hier pour un fruit, cédera à la paſſion qu'elle a aujourd'hui pour un autre, & qui demain ne ſubſiſtera plus.

§. 4. Juſques-là elle n'a point occaſion de délibérer. Mais ſi pour ne ſuppoſer que ce qui doit naturellement arriver, nous l'a- Où ils trouvent des obſtacles, & l'expoſent à des peines.

bandonnons au cours naturel des évènemens ; elle rencontrera non seulement des obstacles à ses désirs, elle sera encore souvent bien éloignée de trouver quelque sorte de plaisir dans les objets qu'elle aura recherchés ; quelquefois même elle éprouvera des maux auxquels elle ne s'étoit pas attendue.

Elle se repent,

§. 5. Dans une pareille situation, elle se rappelle les circonstances où elle a été plus heureuse. Elle se souvient qu'au moment, où elle s'est livrée à l'objet qui fait son tourment, il y en avoit d'autres dont la jouissance lui étoit offerte, & qu'elle sait par expérience être pro-

pres à ſon bonheur. Elle juge auſſitôt qu'il a été en ſon pouvoir de les préférer, comme en effet elle les a préférés dans d'autres occaſions. Dès-lors elle les regrette, & elle ſouffre non ſeulement par les maux, qui accompagnent le choix qu'elle a fait; elle ſouffre encore par la privation des avantages, qui euſſent été la ſuite d'un choix différent. Or la peine qu'elle éprouve, lorſqu'elle fait cette comparaiſon, & qu'elle juge qu'il n'a tenu qu'à elle de mieux choiſir, la peine, en un mot, qui accompagne ſes regrets, eſt ce que nous nommons *repentir*.

§. 6. Le repentir, dont elle Elle ſent

qu'il lui importe de délibérer.

fait ſouvent l'expérience, lui apprend combien il lui importe de délibérer, avant de ſe déterminer.

Elle délibere.

§. 7. Lorſqu'elle a pluſieurs déſirs, elle les conſidere donc par les moyens de les ſatisfaire, par les obſtacles à ſurmonter, par les plaiſirs de la jouiſſance, & par les peines auxquelles elle peut être expoſée. Elle les compare ſous chacun de ſes égards. La réflexion tient la balance; & au lieu de chercher l'objet qui offre le plaiſir le plus vif, elle obſerve celui où il y a le plus de plaiſir avec le moins de peine; & qui ôtant toute occaſion au repentir, peut contribuer au plus

grand bonheur. Car le motif qui porte notre Statue à délibérer, ce n'eſt pas de jouir des plus vives Senſations, c'eſt de faire des choix qui ne laiſſent point de regrets après eux.

§. 8. Elle ne donne donc plus la préférence à l'objet qui promet les ſentimens les plus agréables, comme elle faiſoit, quand l'expérience ne lui avoit point encore appris à en appréhender les ſuites. L'intérêt qu'elle a d'éviter la douleur, l'accoutume à réſiſter à ſes déſirs : elle délibere, ſurmonte quelquefois ſes paſſions, & préfere ce qu'elle déſiroit moins. Elle réſiſte à ſes déſirs.

§. 9. Mais pour donner lieu à Les paſſions

violentes lui enlevent seules le pouvoir de délibérer.

la délibération, il faut que les passions soient dans un dégré, qui laisse agir les facultés de l'ame. Leur violence pourroit être telle, que la Statue n'aura égard ni aux moyens qu'elle peut employer, ni aux obstacles à franchir, ni aux peines auxquelles elle s'expose : elle ne songera qu'au plaisir qu'elle désire, & elle en voudra jouir, quoi qu'il puisse arriver. Elle ne le comparera donc pas avec d'autres, pour découvrir, s'il en est qui méritent la préférence ; &, par conséquent, elle ne délibérera pas.

Dans tout autre cas, elle tient ce pou-

§. 10. Ce cas seul excepté, elle aura toujours le pouvoir de

délibérer. Il suffit pour cela de lui supposer quelque connoissance des objets, parmi lesquels elle doit choisir; il suffit que l'expérience lui ait fait voir une partie des avantages & des inconvéniens qui leur sont attachés.

voir des connoissances qu'elle a acquises.

Or quelles que soient ses connoissances, nous avons vu qu'elle en fait assez pour être sujette au repentir · elle en fait donc assez pour avoir occasion de délibérer.

Supposons qu'étant dans un lieu, où elle trouve de quoi se nourrir, sans avoir rien à craindre; le goût qu'elle a pour un fruit, l'engage à passer dans un autre, où elle court des dangers:

elle juge qu'il ne tenoit qu'à elle de rester où elle étoit, comme il dépend d'elle d'y retourner. Revenue dans ce premier lieu, le désir de ce fruit peut renaître. Alors elle balance le plaisir d'en manger avec le danger auquel il faut s'exposer. Elle délibere, & le désir vaincu est souvent l'effet de cette délibération. Son expérience lui confirme donc dans mille occasions, qu'elle peut résister à ses désirs; & que lorsqu'elle a fait un choix, il étoit en son pouvoir de ne le pas faire.

Elle a en conséquence le pouvoir d'agir & de ne pas agir.

§. 11. Par conséquent, il n'y a aucune de ses actions, si elle les prend chacune à part, qu'elle

ne puiſſe conſidérer comme n'ayant pas lieu, & par rapport à laquelle elle ne puiſſe ſe réduire au ſeul pouvoir. En effet, quand elle eſt en repos, elle eſt organiſée comme quand elle marchoit : il ne lui manque rien de ce qui eſt néceſſaire pour marcher. De même quand elle eſt en mouvement, il ne lui manque rien de ce qu'il faut pour reſter en repos. Voilà le pouvoir : il emporte deux idées ; l'une, qu'on ne fait pas une choſe ; l'autre, qu'il ne manque rien pour la faire.

§. 12. Dès que notre Statue ſe connoît un pareil pouvoir, elle ſe connoît libre : car la Li- Elle eſt donc libre.

berté n'eſt que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.

Pouvoir qui n'eſt pas néceſſaire à la Liberté.

§. 13. Mais ce ſeroit une abſurdité à elle d'imaginer, qu'elle peut ſe réduire au ſimple pouvoir par rapport à deux actions contradictoires ; qu'elle peut, par exemple, au même inſtant vouloir & ne pas vouloir, ſe promener & ne pas ſe promener. Le choix entre ces actions eſt l'effet de ſa Liberté : mais elle eſt néceſſairement voulant ou ne voulant pas, ſe promenant ou ne ſe promenant pas.

Pouvoir qui conſtitue la Liberté

§. 14. Il ne faut donc pas demander en général, ſi on a le pouvoir de vouloir & de ne pas

vouloir : mais il faut demander, si quand on veut, on a celui de ne pas vouloir ; & si quand on ne veut pas, on a celui de vouloir.

§. 15. Si on ne délibere pas, on ne choisit pas : on ne fait que suivre l'impression des objets. En pareil cas la Liberté ne sauroit encore avoir lieu.

L'exercice de ce pouvoir suppose des connoissances.

Mais pour délibérer, il faut connoître les avantages & les inconvéniens d'obéir à ses désirs ou d'y résister ; & la délibération, comme nous avons vu, suppose de l'expérience & des connoissances. La Liberté en suppose donc également.

Si notre Statue ayant un

besoin, ne connoissoit encore qu'un seul objet propre à la soulager, & ne prévoyoit aucun inconvénient à en jouir, elle s'y porteroit non-seulement sans délibérer, mais même sans en avoir le pouvoir; car elle n'auroit pas de quoi délibérer. Elle ne seroit donc pas libre. L'expérience lui montre-t-elle de nouveaux objets, qui peuvent aussi la satisfaire? Elle a, dans les avantages & les inconvéniens qu'elle y découvre, de quoi délibérer. Elle a donc tout ce qu'il faut pour examiner si elle se portera à ce qu'elle désiroit d'abord, ou si elle ne s'y portera pas, si elle le voudra, ou si elle ne le voudra pas. Elle est libre. Les

Les connoiſſances la dégagent donc peu à peu de l'eſclavage, auquel ſes beſoins paroiſſent d'abord l'aſſujettir : elles briſent les chaînes, qui la tenoient dans la dépendance des objets, & lui apprennent à ne ſe livrer qu'avec choix, & qu'autant qu'elle croit trouver ſon bonheur.

Les connoiſſances les plus exactes font faire le meilleur uſage de la Liberté.

§. 16. Mais il faut remarquer que n'étant néceſſaires à la Liberté, que pour donner le pouvoir de délibérer, les moins exactes y contribuent auſſi bien que les autres. Nous n'en ſommes donc pas moins libres, pour avoir quelquefois des idées peu juſtes. Notre conduite en eſt ſeu-

lement moins ſure. Cherchons donc à acquérir toutes les connoiſſances néceſſaires à notre état, afin de faire le meilleur uſage poſſible de notre Liberté. Dieu lui-même n'uſe ſi bien de la ſienne, que parce que connoiſſant tout, il ne fait jamais que ce qui eſt le plus digne de lui.

Dépendance qui n'eſt pas contraire à la Liberté.

§. 17. La Liberté ne conſiſte donc pas dans des déterminations indépendantes de l'action des objets, & de toute influence des connoiſſances que nous avons acquiſes. Il faut bien que nous dépendions des objets par l'inquiétude que cauſe leur privation, puiſque nous avons des

besoins ; & il faut bien encore que nous nous réglions d'après notre expérience sur le choix de ce qui peut nous être utile, puisque c'est elle seule qui nous instruit à cet égard. Si nous voulions une chose indépendamment des connoissances que nous en avons, nous la voudrions, quoique persuadés, qu'elle ne peut que nous nuire. Nous voudrions notre mal pour notre mal, ce qui est impossible.

§. 18. La Liberté consiste donc dans des déterminations, qui, en supposant que nous dépendons toujours par quelque endroit de l'action des objets, sont

En quoi consiste la Liberté.

une ſuite des délibérations, que nous avons faites, ou que nous avons eu le pouvoir de faire.

Confiez la conduite d'un vaiſſeau à un homme qui n'a aucune connoiſſance de la navigation, le vaiſſeau ſera le jouet des vagues. Mais un Pilote habile en ſaura ſuſpendre, arrêter la courſe; avec un même vent il en ſaura varier la direction; & ce n'eſt que dans la tempête que le gouvernail ceſſera d'obéir à ſa main. Voilà l'image de l'homme.

Le malaiſe dans ſon origine eſt un ſouffle léger, qui peut devenir un aquilon furieux. Tant qu'on ne connoît pas ce

qu'on a à craindre, on en suit toute l'impression, on lui obéit : instruit au contraire par l'expérience on dirige ses mouvemens, on les suspend, on jette l'ancre. Il n'y a plus que des passions violentes, qui puissent enlever cet empire.

Fin de la Dissertation.

REPONSE

A un reproche qui m'a été fait sur le projet exécuté dans le Traité des Sensations.

CE projet n'eſt pas neuf, m'a-t-on dit ; il eſt propoſé dans la Lettre ſur les Sourds & Muets imprimée en 1751.

Je conviens que l'Auteur de cette Lettre propoſe de décompoſer un homme : mais il y avoit déja longtems que Mademoiſelle Ferrand m'avoit communiqué cette idée. Pluſieurs perſonnes ſavoient même que c'étoit-là l'objet d'un Traité au-

quel je travaillois, & l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & Muets ne l'ignoroit pas.

Cependant conduit à cette idée par ses propres réflexions, il a pu la regarder comme à lui. » L'idée, dit-il, du Muet de » convention, ou celle d'ôter la » parole à un homme pour s'é- » clairer sur la formation du lan- » gage, cette idée, dis-je, un » peu généralisée, m'a conduit » à considérer l'homme distribué » en autant d'êtres distincts & » séparés, qu'il a de sens. *p.* 226.

Il seroit bien plus aisé d'expliquer cette rencontre, que de dire pourquoi ce sujet n'a pas été traité plutôt. Il semble que

la décompoſition de l'homme auroit dû ſe préſenter à l'eſprit de tous les Métaphyſiciens. Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur de la Lettre en queſtion eſt trop riche de ſes propres idées, pour être ſoupçonné d'avoir beſoin de celles des autres. Il ſe diſtingue également par la nouveauté de ſes vues, par la fineſſe de ſes réflexions & par le coloris de ſon ſtile; & je dois ſeul me déclarer plagiaire, ſi c'eſt l'être que de m'approprier des idées qu'on m'a abandonnées, & dont on ne vouloit faire aucun uſage.

Au reſte, ſi nous avons eu à peu près le même objet, nous ne nous ſommes pas rencontrés dans

dans les obſervations que nous avons faites. Le Lecteur jugera des unes & des autres; & pour lui en faciliter les moyens, je vais tranſcrire tout ce que dit à ce ſujet l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & Muets.

» Mon idée, dit-il, ſeroit donc » de décompoſer, pour ainſi dire, » un homme, & de conſidérer ce » qu'il tient de chacun des ſens » qu'il poſſède. Je me ſouviens » d'avoir été quelquefois occupé » de cette eſpece d'anatomie mé- » taphyſique, & je trouvois que » de tous les ſens l'œil étoit le » plus ſuperficiel, l'oreille le » plus orgueilleux, l'odorat le » plus voluptueux, le goût le

» plus ſuperſtitieux & le plus in-
» conſtant, le toucher le plus
» profond & le plus philoſophe.
» Ce ſeroit, à mon avis, une ſo-
» ciété plaiſante, que celle de
» cinq perſonnes dont chacune
» n'auroit qu'un ſens ; il n'y a
» pas de doute que ces gens-là
» ne ſe traitaſſent tous d'inſen-
» ſés, & je vous laiſſe à penſer
» avec quel fondement. C'eſt-là
» pourtant une image de ce qui
» arrive à tout moment dans le
» monde ; on n'a qu'un ſens &
» l'on juge de tout. Au reſte il y
» a une obſervation ſinguliere à
» faire ſur cette ſociété de cinq
» perſonnes, dont chacune ne
» jouiroit que d'un ſens ; c'eſt

» que par la facilité qu'elles au-
» roient d'abſtraire, elles pour-
» roient toutes être Géometres,
» s'entendre à merveille & ne
» s'entendre qu'en Géometrie.
» Mais je reviens. .. *p.* 22. .. 25.

» Vous ne concevez pas, di-
» tes-vous, (*p.* 250, *au commen-*
» *cement d'une ſeconde Lettre qui*
» *donne des éclairciſſemens ſur la*
» *premiere*,) comment dans la
» diſtribution ſinguliere d'un
» homme diſtribué en autant de
» parties penſantes que nous
» avons de ſens, il arriveroit
» que chaque ſens devînt Géo-
» metre, & qu'il ſe formât ja-
» mais entre les cinq ſens une
» ſociété, où l'on parleroit de

» tout, & où l'on ne s'entend
» droit qu'en Géométrie. Je vais
» tâcher d'éclaircir cet endroit ;
» car toutes les fois que vous au-
» rez de la peine à m'entendre ;
» je dois penſer que c'eſt ma
» faute.

» L'odorat voluptueux n'aura
» pu s'arrêter ſur des fleurs ; l'o-
» reille délicate être frappée des
» ſons ; l'œil prompt & rapide ſe
» promener ſur différens objets ;
» le goût inconſtant & capri-
» cieux changer de ſaveurs ; le
» toucher peſant & matériel
» s'appuyer ſur des ſolides, ſans
» qu'il reſte à chacun de ces ob-
» ſervateurs la mémoire ou la
» conſcience d'une, de deux,

» trois, quatre, &c. perceptions
» différentes ; ou celles de la
» même perception une, deux,
» trois, quatre fois réitérées ; &
» par conſéquent, la notion
» des nombres *un*, *deux*, *trois*,
» *quatre*, &c. Les expériences
» fréquentes qui nous conſta-
» tent l'exiſtence des êtres ou de
» leurs qualités ſenſibles, nous
» conduiſent en même tems à
» la notion abſtraite des nom-
» bres ; & quand le toucher,
» par exemple, dira, *j'ai ſaiſi*
» *deux globes*, *un cylindre* ; de
» deux choſes l'une, ou il ne
» s'entendra pas ; ou avec la no-
» tion de globe & de cylindre, il
» aura celle des nombres *un* &

» *deux*, qu'il pourra ſéparer par » abſtraction, des corps aux- » quels il les appliquoit, & ſe » former un objet de médita- » tion & de calculs; de calculs » arithmétiques, ſi les ſymbo- » les de ſes notions numériques » ne déſignent enſemble ou ſé- » parément qu'une collection » d'unités déterminée; de cal- » culs algébriques, ſi plus géné- » raux ils s'étendent chacun in- » déterminément à toute col- » lection d'unités.

» Mais la vue, l'odorat & le » goût ſont capables des mêmes » progrès ſcientifiques. Nos ſens » diſtribués en autant d'êtres » penſans, pourroient donc

» s'élever tous aux ſpéculations
» les plus ſublimes de l'arithmé-
» tique & de l'algebre ; ſonder
» les profondeurs de l'analyſe ;
» ſe propoſer entr'eux les pro-
» blêmes les plus compliqués
» ſur la nature des équations,
» & les réſoudre, comme s'ils
» étoient des diophantes. C'eſt
» peut-être ce que fait l'huitre
» dans ſa coquille.

» Quoi qu'il en ſoit, il s'en-
» ſuit que les Mathématiques
» pures entrent dans notre ame
» par tous les ſens, & que les
» notions abſtraites nous de-
» vroient être bien familieres.
» Cependant ramenés ſans ceſſe
» par nos beſoins & par nos plai-

» sirs, de la sphere des abstrac-
» tions, vers les êtres réels, il
» est à présumer que nos sens
» personnifiés ne feroient pas
» une longue conversation, sans
» rejoindre les qualités des êtres
» à la notion abstraite des nom-
» bres. Bientôt l'œil bigarera
» son discours & ses calculs de
» couleurs, & l'oreille dira de
» lui, *voilà sa folie qui le tient ;*
» le goût, *c'est grand dommage ;*
» l'odorat, *il entend l'analyse à*
» *merveille* ; & le toucher, *mais*
» *il est fou à lier, quand il en est sur*
» *ses couleurs.* Ce que j'imagine
» de l'œil, convient également
» aux quatre autres sens. Ils se
» trouveront tous un ridicule ;

» & pourquoi nos ſens ne ſe-
» roient-ils pas ſéparés ce qu'ils
» font bien quelquefois réunis ?

» Mais les notions des nom-
» bres ne ſeront pas les ſeules
» qu'ils auront communes. L'o-
» dorat devenu Géometre, &
» regardant la fleur comme un
» centre, trouvera la loi ſelon
» laquelle l'odeur s'affoiblit en
» s'en éloignant ; & il n'y en a
» pas un des autres qui ne puiſſe
» s'élever, ſinon au calcul, du
» moins à la notion des *intenſi-*
» *tés* & des *rémiſſions*. On pour-
» roit former une table aſſez cu-
» rieuſe des qualités ſenſibles &
» des notions abſtraites, com-
» munes & particulieres à chacun

» des ſens ; mais ce n'eſt pas ici
» mon affaire. Je remarquerai
» ſeulement que plus un ſens ſe-
» roit riche, plus il auroit de
» notions particulieres, & plus
» il paroîtroit extravagant aux
» autres. Il traiteroit ceux-ci
» d'êtres bornés ; mais en revan-
» che ces êtres bornés le pren-
» droient ſérieuſement pour un
» fou. Que le plus fot d'entr'eux
» ſe croiroit infailliblement le
» plus ſage. Qu'un ſens ne ſe-
» roit gueres contredit, que ſur
» ce qu'il ſauroit le mieux.
» Qu'ils ſeroient preſque tou-
» jours quatre contre un ; ce qui
» doit donner bonne opinion
» des jugemens de la multitude.

» Qu'au lieu de faire de nos ſens
» perſonnifiés une ſociété de
» cinq perſonnes, ſi on en com-
» poſe un peuple, ce peuple ſe
» diviſera néceſſairement en
» cinq ſectes, la ſecte des yeux,
» celle des nez, la ſecte des pa-
» lais, celle des oreilles, & la
» ſecte des mains. Que ces ſec-
» tes auront toutes la même ori-
» gine, l'ignorance & l'intérêt.
» Que l'eſprit d'intolérance &
» de perſécution ſe gliſſera bien-
» tôt entr'elles. Que les yeux ſe-
» ront condamnés aux petites
» maiſons, comme des viſion-
» naires; les nez regardés com-
» me des imbécilles; les palais
» évités comme des gens inſup-

» portables par leurs caprices &
» leur fauſſe délicateſſe ; les
» oreilles déteſtées pour leur cu-
» rioſité & leur orgueil, & les
» mains mépriſées pour leur ma-
» térialiſme ; & que ſi quelque
» puiſſance ſupérieure ſecondoit
» les intentions droites & chari-
» tables de chaque parti, en un
» inſtant la nation entiere ſe-
» roit exterminée.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le premier Volume.

DESSEIN de cet Ouvrage, page 1

PREMIERE PARTIE.

Des Sens qui par eux-mêmes ne jugent pas des Objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Des premieres connoissances d'un homme borné au sens de l'odorat.* 17

§. 1. *La Statue bornée à l'odorat, ne peut connoître que les odeurs.* ibid.

§. 2. *Elle n'est par rapport à elle que les odeurs qu'elle sent.* 18

§. 3. *Elle n'a aucune idée de la matiere.* 19

§. 4. *On ne peut pas être plus borné dans ses connoissances.* ibid.

CHAP. II. *Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de*

l'odorat, & comment les différens dégrés de plaisir & de peine sont le principe de ces opérations. 20
§. 1. *La Statue est capable d'attention.* ibid.
§. 2. *De jouissance & de souffrance.* 21
§. 3. *Mais sans pouvoir former des désirs.* ibid.
§. 4. *Plaisir & douleur, principes de ses opérations.* 23
§. 5. *Combien elle seroit bornée, si elle étoit sans mémoire.* 24
§. 6. *Naissance de la mémoire.* 25
§. 7. *Partage de la capacité de sentir entre l'odorat & la mémoire.* 26
§. 8. *La mémoire n'est donc qu'une maniere de sentir.* ibid.
§. 9. *Le sentiment peut en être plus vif que celui de la Sensation.* 27
§. 10. *La Statue distingue en elle une succession.* 28
§. 11. *Comment elle est active & passive.* 29
§. 12. *Elle ne peut pas faire la différence de ces deux états,* 30
§. 13. *La mémoire devient en elle une habitude.* 31

§. 14. *Elle compare.* 32
§. 15. *Juge.* 33
§. 16. *Ces opérations tournent en habitude.* 34
§. 17. *Elle devient capable d'étonnement.* ibid.
§. 18. *Cet étonnement donne plus d'activité aux opérations de l'ame.* 36
§. 19. *Idées qui se conservent dans la mémoire.* 37
§. 20. *Liaison de ces idées.* 39
§. 21. *Le plaisir conduit la mémoire.* ibid.
§. 22. *Deux especes de plaisirs & de peines.* 41
§. 23. *Differens dégrés dans l'un & dans l'autre.* 42
§. 24. *Il n'y a d'état indifférent que par comparaison.* 44
§. 25. *Origine du besoin.* 45
§. 26. *Comment il détermine les opérations de l'ame.* 47
§. 27. *Activité qu'il donne à la mémoire.* 52
§. 28. *Cette activité cesse avec le besoin.* 54
§. 29. *Différence de la mémoire & de l'i-*

magination. 58
§. 30. *Cette différence échape à la Statue.* 58
§. 31. *Son imagination plus active que la nôtre.* ibid.
§. 32. *Cas unique où elle peut être sans action.* 61
§. 33. *Comment elle rentre en action.* 62
§. 34. *Elle donne un nouvel ordre aux idées.* ibid.
§. 35. *Les idées ne se lient différemment, que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons.* 63
§. 36. *C'est à cette liaison que la Statue reconnoît les manieres d'être qu'elle a eues.* 64
§. 37. *Elle ne sauroit se rendre raison de ce phénomene.* 65
§. 38. *Comment les idées se conservent & se renouvellent dans la mémoire.* 66
§. 39. *Enumération des habitudes contractées par la Statue.* 69
§. 40. *Comment ses habitudes s'entretiendront.* ibid.
§. 41. *Se fortifieront.* 70
§. 42. *Quelles sont les bornes de son discernement.* 71
CHAP.

CHAP. III. *Des désirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte, & de la volonté dans un homme borné au sens de l'odorat.* 76
§. 1. *Le désir n'est que l'action des facultés.* ibid.
§. 2. *Ce qui en fait la foiblesse ou la force.* 77
§ 3. *Une passion est un désir dominant.* 78
§. 4. *Comment une passion succéde à une autre.* 79
§. 5. *Ce que c'est que l'amour & la haine.* 80
§. 6. *L'un & l'autre susceptibles de différens dégrés.* 81
§. 7. *La Statue ne peut aimer qu'elle-même.* 82
§. 8. *Principe de l'espérance & de la crainte.* ibid.
§. 9. *Comment la volonté se forme.* 84
CHAP. IV. *Des idées d'un homme borné au sens de l'odorat.* 86
§. 1. *La Statue a les idées de contentement & de mécontentement.* ibid.
§. 2. *Ces idées sont abstraites & géné-*

rales. 87
§. 3. *Une odeur n'eſt pour la Statue qu'une idée particuliere.* 88
§. 4. *Comment le plaiſir en général devient l'objet de ſa volonté.* 89
§. 5. *Elle a des idées de nombre.* 90
§. 6. *Elle ne les doit qu'à ſa mémoire.* 91
§. 7. *Juſqu'où elle peut les étendre.* ibid.
§. 8. *Elle connoît deux ſortes de verités : des vérités particulieres : des vérités générales.* 96 & 97
§. 9. *Elle a quelque idée du poſſible.* ibid.
§. 10. *Peut-être encore de l'impoſſible.* 99
§. 11. *Elle a l'idée d'une durée paſſée.* 101
§. 12. *D'une durée à venir.* 103
§. 13. *D'une durée indéfinie.* 104
§. 14. *Cette durée eſt pour elle une éternité.* 105
§. 15. *Il y a en elle deux ſucceſſions.* 106
§. 16. *L'une de ces ſucceſſions meſure les momens de l'autre.* 108
§. 17. *L'idée de durée n'eſt pas abſolue.* 119

§. 18. *Suppoſition, qui le rend ſenſible,* 112
CHAP. V. *Du ſommeil & des ſonges d'un homme borné à l'odorat.* 118
§. 1. *Comment l'action des facultés ſe rallentit.* ibid.
§. 2. *Etat de ſommeil.* 119
§. 3. *Etat de ſonge.* ibid.
§. 4. *En quoi il differe de la veille.* 120
§. 5. *La Statue n'en ſauroit faire la difference.* 121
CHAP. VI. *Du* moi, *ou de la perſonnalité d'un homme borné à l'odorat.* 122
§. 1. *De la perſonnalité de la Statue.* ibid.
§. 2. *Elle ne peut pas dire* moi *au premier moment de ſon exiſtence.* ibid.
§. 3. *Son* moi *eſt tout à la fois la conſcience de ce qu'elle eſt, & le ſouvenir de ce qu'elle a été,* 123
CHAP. VII. *Concluſion des Chapitres précédens.* 126
§. 1. *Avec un ſeul ſens l'ame a le germe de toutes ſes facultés.* ibid.
§. 2. *La Senſation renferme toutes les facultés de l'ame.* 127
§. 3. *Le plaiſir & la douleur en ſont le*

ſeul mobile. 128
§. 4. *On peut appliquer aux autres ſens tout ce qui vient d'être dit ſur l'odorat.* 130
CHAP. VIII. *D'un homme borné au ſens de l'ouie.* 131
§. 1. *La Statue bornée au ſens de l'ouie eſt tout ce qu'elle entend.* ibid.
§. 2. *Deux ſortes de Senſations de l'ouie.* 132
§. 3. *La Statue ne diſtingue pluſieurs bruits, qu'autant qu'ils ſe ſuccédent,* 134
§. 4. *Il en eſt de même des ſons.* 135
§. 5. *Elle acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.* 137
§. 6. *Les plaiſirs de l'oreille conſiſtent principalement dans l'harmonie.* ibid.
§. 7. *Cette harmonie cauſe une émotion, qui ne ſuppoſe point d'idées acquiſes.* 138
§. 8. *Ces plaiſirs ſont, comme ceux de l'odorat, ſuſceptibles de différens dégrés.* 139
§. 9. *Les plus vifs ſuppoſent une oreille exercée.* 140
§. 10. *Et tous, une oreille bien orga-*

niſée. 140
§. 11. *La Statue peut parvenir à diſtinguer un bruit & un chant, qui ſe font entendre enſemble.* 141
§. 12. *Une ſuite de ſons ſe lient mieux dans la mémoire, qu'une ſuite de bruits.* 144
CHAP. IX. *De l'odorat & de louie réunis.* 145
§. 1. *Ces deux ſens réunis ne donnent l'idée d'aucune choſe extérieure.* ibid.
§. 2. *D'abord la Statue ne diſtingue pas les ſons des odeurs, qui viennent à elle en même tems.* ibid.
§. 3. *Elle apprend enſuite à les diſtinguer.* 146
§. 4. *Son être lui paroît acquérir une double exiſtence.* 147
§. 5. *Sa mémoire eſt plus étendue qu'avec un ſeul ſens.* 148
§. 6. *Elle forme plus d'idées abſtraites.* 149
CHAP. X. *Du goût ſeul, & du goût joint à l'odorat & à l'ouie.* 150
§. 1. *La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.* ibid.
§. 2. *Le goût contribue plus que l'odorat*

& que l'ouie, à ſon bonheur & à ſon malheur. 151
§. 3. *Diſcernement qu'elle fait des Senſations qu'ils lui tranſmettent.* 152
§. 4. *Le goût peut nuire aux autres ſens.* 153
§. 5. *Avantages réſultans de la réunion de ces ſens.* 154
§. 6. *Doute ſur leurs effets.* ibid.
CHAP. XI. *D'un homme borné au ſens de la vue.* 157
§. 1. *Préjugé & conſidérations qui le combattent.* ibid.
§. 2. *La Statue n'apperçoit les couleurs que comme des manieres d'être d'elle-même.* 166
§. 3. *Au premier inſtant elle les voit confuſément.* 167
§. 4. *Comment elle les diſcerne enſuite les unes après les autres.* ibid.
§. 5. *Comment elle en diſcerne pluſieurs à la fois.* 175
§. 6. *Bornes de ſon diſcernement à ce ſujet.* 179
§. 7. *Elle a avec ce ſens un moyen pour ſe procurer ce qu'elle déſire.* 180
§. 8. *Comment elle ſe ſent en quelque ſorte*

étendue. 182
§. 9. *Elle n'a point d'idée de figure.* 188
§. 10. *Elle n'a point d'idée de situation, ni de mouvement.* 197
CHAP. XII. *De la vue avec l'odorat, l'ouie & le goût.* 199
§. 1. *Effets produits par la réunion de ces sens.* ibid.
§. 2. *Ignorance, d'où la Statue ne peut sortir.* 200
§. 3. *Jugemens qu'elle pourroit porter.* 201

SECONDE PARTIE.

Du Toucher, ou du seul Sens, qui juge par lui-même des Objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Du moindre dégré de sentiment, où l'on peut réduire un homme borné au sens du toucher.* 204
§. 1. *Sentiment fondamental de la Statue.* ibid.

§. 2. *Il eſt ſuſceptible de modifications.* 205
§. 3. *Il eſt la même choſe que le* moi. 206
CHAP. II. *Cet homme borné au moindre dégré de ſentiment, n'a aucune idée d'étendue, ni de mouvement.* 207
§. 1. *Exiſtence bornée au ſentiment fondamental.* ibid.
§. 2. *Ce ſentiment ne donne aucune idée d'étendue.* 208
§. 3. *Devenu plus vif il n'en donne point encore.* 209
§. 4. *Il peut même n'en pas donner, quoique modifié.* 211
§. 5. *Dans cet état la Statue n'a point d'idée de mouvement.* 212
CHAP. III. *Comment cet homme demeurant immobile, commence à ſe ſentir en quelque ſorte étendu.* 214
§. 1. *La Statue ne démêle les Senſations, qu'elle éprouve à la fois, qu'après les avoir remarquées ſucceſſivement.* ibid.
§. 2. *Sentiment qu'elle a de ſon étendue.* 217
CHAP. IV. *Comment cet homme ayant l'uſage de ſes mains, commence à découvrir*

couvrir son corps, & apprend qu'il y a quelque chose hors de lui. 219
§. 1. *Le bras de la Statue se meut.* 219
§. 2. *Sensation à laquelle elle doit la connoissance des corps.* 220
§. 3. *A quoi elle reconnoît le sien.* 223
§. 4. *Comment elle découvre qu'il y en a d'autres.* 225
§. 5. *A quoi se réduit l'idée qu'elle a des corps.* 226
§. 6. *Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche.* 227
§. 7. *Effets de cet étonnement.* ibid.
§. 8. *A chaque chose qu'elle touche, elle croit toucher tout.* 228
§. 9. *Comment elle a appris à toucher.* 229
CHAP. V. *Du plaisir, de la douleur, des besoins & des désirs dans un homme borné au sens du toucher.* 231
§. 1. *La Statue a du plaisir à démêler les différentes parties de son corps.* ibid.
§. 2. *A se mouvoir.* 232
§. 3. *A manier les objets.* 234
§. 4. *A s'en faire des idées.* 235
§. 5. *Elle est plus exposée à la douleur, qu'avec les autres sens.* 236

§. 6. *En quoi consistent les désirs.* 237
§. 7. *Quel en est l'objet.* 239
CHAP. VI. *De la maniere dont un homme borné au sens du toucher, commence à découvrir l'espace.* 240
§. 1. *Le plaisir regle les mouvemens de la Statue.* ibid.
§. 2. *Elle devient capable de curiosité.* 245
§. 3. *Elle ne l'étoit pas avec les autres sens.* 246
§. 4. *La curiosité est un des principaux motifs de ses actions.* 247
§. 5. *La douleur suspend le désir qu'elle a de se mouvoir.* 248
§. 6. *Ce désir renaît accompagné de crainte.* 250
§. 7. *Circonstances où la crainte l'auroit entiérement étouffé.* 251
§. 8. *Crainte qui donne occasion à une sorte d'industrie.* ibid.
CHAP. VII. *Des idées que peut acquérir un homme borné au sens du toucher.* 253
§. 1. *Le plaisir & la douleur également nécessaires à l'instruction de la Statue.* ibid.
§. 2. *Ils déterminent seuls le nombre &*

l'étendue de ſes connoiſſances. 254
§. 3. *Ordre dans lequel elle acquerra des idées.* 256
§. 4. *Premieres idées qu'elle acquiert.* 257
§. 5. *Sa curioſité en devient plus grande.* 258
§. 6. *Combien elle a d'activité.* 259
§. 7. *La Statue ſe fait des idées de figure.* 261
§. 8. *En comparant les qualités contraires.* 263
§. 9. *Comment on peut juger des idées qu'elle ſe fait des corps.* 265
§. 10. *Deux ſortes de Senſations qu'elle peut comparer.* 266
§. 11. *Ses jugemens ſur les Senſations ſimples.* ibid.
§. 12. *Ses jugemens ſur les Senſations compoſées.* 269
§. 13. *Pour les uns & pour les autres l'opération de l'eſprit eſt la même.* 271
§. 14. *La Statue devient capable de réflexion.* 272
§. 15. *Ce qu'eſt un corps à ſon égard.* 274
§. 16. *De quelles qualités elle compoſe les objets.* 275
§. 17. *Elle ſe fait des idées abſtraites.* 276

§. 18. *On n'en sauroit déterminer le nombre.* 278
§. 19. *Elle étend ses idées sur les nombres.* 280
§. 20. *Ses autres idées en sont plus distinctes.* 282
§. 21. *Elle ne s'éleve pas aux notions abstraites d'être & de substance.* 283
§. 22. *Les Philosophes à ce sujet n'en savent pas plus qu'elle.* 284
§. 23. *Idées qu'elle se fait de la durée.* 285
§. 24. *De l'espace.* 287
§. 25. *De l'immensité.* 289
§. 26. *De l'éternité.* 290
§. 27. *Les deux dernieres ne sont qu'une illusion de son imagination.* 291
§. 28. *Les Sensations sont des idées pour la Statue.* ibid.
§. 29. *En quoi elles different des idées intellectuelles.* 292
§. 30. *Différence que la Statue met entre ses idées & ses Sensations.* 294
§. 31. *Si les Sensations sont la source de ses connoissances, les idées en deviennent le fond.* ibid.
§. 32. *Sans les idées elle jugeroit mal des*

objets qu'elle touche. 295
§. 33. *Elle ne remarque pas que dans l'origine les idées & les Sensations sont la même chose.* 297
§. 34. *Mauvais raisonnemens qu'elle pourroit faire.* 298
§. 35. *Conclusion de ce Chapitre.* 301
CHAP. VIII. *Observations propres à faciliter l'intelligence de ce qui sera dit en traitant de la vûe.* 302
§. 1. *Objet de ce Chapitre.* ibid.
§. 2. *Comment la Statue peut juger des distances & des situations à l'aide d'un bâton.* 303
§. 3. *Avec deux.* 305
§. 4. *Elle rapporte sa Sensation à l'extrémité opposée à ce qu'elle saisit.* 307
§. 5. *Elle se fait une espece de Géométrie.* 309
CHAP. IX. *Du repos, du sommeil & du réveil dans un homme borné au sens du toucher.* 313
§. 1. *Le repos de la Statue.* ibid.
§. 2. *Son sommeil.* 314
§. 3. *Son réveil.* 315
§. 4. *Elle prévoit qu'elle repassera par ces états.* 317

§. 5. *A quoi elle les distingue.* 317
§. 6. *Elle ne se fait pas d'idée de l'état de sommeil.* 318
CHAP. X. *De la mémoire, de l'imagination & des songes dans un homme borné au sens du toucher.* 320
§. 1. *Comment les idées se lient dans la mémoire de la Statue.* ibid.
§. 2. *Elles se lient toutes à celle de l'étendue.* 322
§. 3. *Le souvenir en est plus fort & plus durable.* 323
§. 4. *En quoi consiste l'imagination de la Statue.* 324
§. 5. *La réflexion se joint à l'imagination.* 325
§. 6. *Sens le plus étendu, dans lequel on peut prendre le mot* imagination. 326
§. 7. *Jouissance à laquelle le toucher & l'imagination concourent.* 327
§. 8. *Excès où l'imagination fait tomber la Statue.* ibid.
§. 9. *Etat de songe.* 329
§. 10. *Cause des songes & du désordre dans lequel ils retracent les idées.* 330
§. 11. *Sentimens de la Statue au réveil.* 333

§. 12. *Son embarras sur l'état de songe & sur celui de veille.* 334
§. 13. *Pourquoi elle a des songes dont elle se souvient, & d'autres qu'elle a oubliés.* 335
CHAP. XI. *Du principal organe du toucher.* 338
§. 1. *La mobilité & la flexibilité des organes est nécessaire pour acquérir des idées par le tact.* ibid.
§. 2. *Mais plus de mobilité & de flexibilité seroit inutile, ou même contraire.* 340
§. 3. *Il ne manque donc rien à la Statue à cet égard.* 344

Fin de la Table du premier Volume.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le Second Volume.

TROISIEME PARTIE.

Comment le Toucher apprend aux autres Sens à juger des Objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Du toucher avec l'odorat*, page, 1
§. 1. *Jugement de la Statue sur les odeurs*, ibid.
§. 2. *Elle n'imagine pas quelle peut être la cause de ces Sensations.* 2
§. 3. *Elle est deux êtres différens.* 3
§. 4. *Elle commence à soupçonner que les odeurs lui viennent des corps.* ibid.
§. 5. *Elle découvre en elle l'organe de l'odorat.* 4

§. 6. *Elle juge les odeurs dans les corps.* 5
§. 7. *Elle les ſent dans les corps.* ibid.
§. 8. *Les odeurs deviennent les qualités des corps.* 6
§. 9. *Combien elle a de peine à ſe familiariſer avec ces jugemens.* ibid.
§. 10. *Elle diſtingue deux eſpeces de corps.* 7
§. 11. *Et pluſieurs eſpeces de corps odoriférans.* 8
§. 12. *Diſcernement qu'acquiert le ſens de l'odorat.* ibid.
§. 13. *Jugemens qui ſe confondent avec les Senſations,* 10
§. 14. *Jugemens qui ne s'y confondent pas.* 12
CHAP. II. *De l'ouie, de l'odorat & du tact réunis.* 16
§. 1. *Etat de la Statue, au moment que nous lui rendons l'ouie.* ibid.
§. 2. *Elle découvre en elle l'organe de l'ouie.* 17
§. 3. *Elle juge les ſons dans les corps.* 18
§. 4. *Elle les y entend.* ibid.
§. 5. *Elle ſe fait une habitude de cette maniere d'entendre.* 19

§. 6. *Discernement de son oreille.* 20
§. 7. *Elle juge à l'ouie des distances & des situations.* 21
§. 8. *Erreurs où l'on pourroit la faire tomber.* 24
CHAP. III. *Comment l'œil apprend à voir la distance, la situation, la figure, la grandeur & le mouvement des corps.* 26
§. 1. *Etat de la Statue, lorsque la vue lui est rendue.* ibid.
§. 2. *Pourquoi l'œil ne peut être instruit que par le toucher.* 27
§. 3. *Elle sent les couleurs au bout de ses yeux.* 30
§. 4. *Elle leur voit former une surface.* 32
§. 5. *Cette surface lui paroît immense.* 33
§. 6. *Tout y est peint confusément.* 34
§. 7. *La Statue juge cette surface loin d'elle.* 35
§. 8. *Elle voit les couleurs sur les corps.* ibid.
§. 9. *Expériences qui achevent de lui faire contracter cette habitude.* 37
§. 10. *Elle voit les objets à la distance où elle les touche.* 39
§. 11. *Elle apprend à voir un globe.* ibid.

§. 12. *Elle le distingue d'un cube.* 41
§. 13. *Comment les yeux sont en cela guidés par le toucher.* 42
§. 14. *Secours qu'ils tirent de la mémoire.* 43
§. 15. *Ils jugent des situations.* 46
§. 16. *Ils ne voyent point double.* 48
§. 17. *Ils jugent des grandeurs.* 49
§. 18. *Et du mouvement.* ibid.
§. 19. *Ils ne voyent pas encore hors de la portée de la main.* 50
§. 20. *Comment les objets qui sont au-delà, se montrent à eux.* 52
§. 21. *Ils apprennent à voir hors de la portée de la main.* 55
§. 22. *Pourquoi les objets qui s'éloignent, leur paroissent diminuer sensiblement.* 59
§. 23. *Comment ils apprennent à se passer du secours du tact.* 63
§. 24. *Pourquoi ils se tromperont.* 64
§. 25. *Ils seront en contradiction avec le toucher.* 66
§. 26. *Et même avec eux.* 69
§. 27. *Ils jugent de la distance par la grandeur.* 70
§. 28. *Par la netteté des images.* ibid.

§. 29. *Ils jugent des grandeurs par la distance.* 71
§. 30. *Ils jugent des distances & des grandeurs par les objets intermédiaires.* 73
§. 31. *Cas où ils ne jugent plus des grandeurs ni des distances.* 75
§. 32. *Effets qui résultent des grandeurs comparées.* 77
§. 33. *L'entier usage de la vue nuit à la sagacité des autres sens.* 80
CHAP. IV. *Pourquoi on est porté à attribuer à la vue des idées qu'on ne doit qu'au toucher. Par quelle suite de réflexions on est parvenu à détruire ce préjugé.* 83
§. 1. *Pourquoi on a de la peine à se persuader que l'œil a besoin d'apprentissage.* ibid.
§. 2. *Suppositions qui achevent de détruire ce préjugé.* 84
§. 3. *Soupçons & réflexions qui ont amené cette découverte.* 87
CHAP. V. *D'un Aveugle-né, à qui les cataractes ont été abbaissées.* 95
§. 1. *L'Aveugle-né ne vouloit pas se prêter à l'opération.* ibid.
§. 2. *Etat de ses yeux avant l'opération.* 97

§. 3. *Après l'opération, les objets lui paroissent au bout de l'œil.* 98
§. 4. *Et fort grands.* 99
§. 5. *Il ne les discerne ni à la forme, ni à la grandeur.* 100
§. 6. *Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre.* 101
§. 7. *Il n'apprend à voir qu'à force d'étude.* 102
§. 8. *Objets qu'il voyoit avec plus de plaisir.* 103
§. 9. *Son étonnement à la vue d'un relief peint.* 105
§. 10. *A la vue d'un portrait en miniature.* 106
§. 11. *Prévention où il étoit.* ibid.
§. 12. *Il y avoit pour lui plusieurs manieres de voir.* 107
§. 13. *Le noir lui étoit désagréable.* 108
§. 14. *Comment il vit, lorsque l'opération eût été faite sur les deux yeux.* ibid.
§. 15. *Difficulté qu'il avoit à diriger ses yeux.* 111
CHAP. VI. *Comment on pourroit observer un Aveugle-né, à qui on abbaisseroit les cataractes.* 112
§. 1. *Précaution à prendre.* ibid.
§. 2. *Observations à faire.* 113

§. 3. *Moyen à employer.* 115
CHAP. VII. *De l'idée que la vue jointe au toucher donne de la durée.* 117
§. 1. *Etonnement de la Statue, la premiere fois qu'elle remarque le passage du jour à la nuit, & de la nuit au jour.* ibid.
§. 2. *Bientôt ces révolutions lui paroissent naturelles.* 119
§. 3. *Le cours du soleil devient la mesure de sa durée.* 120
§. 4. *Elle en a une idée plus distincte de la durée.* 122
§. 5. *Trois choses concourent à l'idée de la durée.* 124
§. 6. *D'où viennent les apparences des jours longs & des années courtes, des jours courts & des années longues.* ibid.
CHAP. VIII. *Comment la vue ajoutée au toucher, donne quelque connoissance de la durée du sommeil, & apprend à distinguer l'état de songe de l'état de veille.* 127
§. 1. *Comment la vue fait connoître la durée du sommeil.* ibid.
§. 2. *Et fait connoître l'illusion des songes.* 128
CHAP. IX. *De la chaîne des connoissances,*

des abſtractions & des déſirs, lorſque la vue eſt ajoutée au toucher, à l'ouie & à l'odorat. 131
§. 1. *Idée principale, à laquelle les Senſations ſe lient.* ibid.
§. 2. *Depuis la réunion de la vue au toucher, l'idée de Senſation eſt plus générale.* 133
§. 3. *Chaque couleur devient une idée abſtraite.* ibid.
§. 4. *La vue devient active.* 134
§. 5. *Elle en eſt plus ſenſiblement le ſiége du déſir.* ibid.
§. 6. *L'imagination s'exerce moins à retracer les couleurs.* 135
§. 7. *Empire des Sens les uns ſur les autres.* ibid.
CHAP. X. *Du goût réuni au toucher.* 136
§. 1. *Ce ſens n'a preſque pas beſoin d'apprentiſſage.* ibid.
§. 2. *La faim ſentie pour la premiere fois, n'a point d'objet déterminé.* ibid.
§. 3. *Elle fait ſaiſir indifféremment tout ce qui ſe préſente.* 137
§. 4. *La Statue découvre des nourritures qui lui ſont propres.* 138
§. 5. *Elle en fait l'objet de ſes déſirs.* 139

CHAP. XI. *Observations générales sur la réunion des cinq sens.* 141
§. 1. *Idées générales que la Statue se fait de ses Sensations.* ibid.
§. 2. *Comment son imagination perd de son activité.* 143
§. 3. *Liaison de toutes les especes de Sensations dans la mémoire.* 145
§. 4. *Activité qu'acquiert la Statue par la réunion du toucher aux autres sens.* 146
§. 5. *Comment ses désirs embrassent l'action de toutes les facultés.* ibid.

QUATRIEME PARTIE.

Des besoins, de l'industrie & des idées d'un homme seul, qui jouit de tous ses Sens.

CHAPITRE I. *Comment cet homme apprend à satisfaire à ses besoins avec choix.* 149
§. 1. *La Statue sans besoin.* ibid.
§. 2. *Avec des besoins faciles à satisfaire.* 152

§. 3. *Difficiles à satisfaire.* 154
§. 4. *La Statue encore sans prévoyance.* 155
§. 5. *Comment elle en devient capable.* 156
§. 6. *Progrès de sa raison à cet égard.* 161
§. 7. *L'ordre de ses études est déterminé par ses besoins.* 162
§. 8. *Et principalement par le besoin de nourriture.* 163
§. 9. *Jugemens qui donnent plus d'étendue à ce besoin.* 166
§. 10. *Excès où tombe la Statue.* 168
§. 11. *Elle en est punie.* 169
§. 12. *Combien il étoit nécessaire de l'avertir par la douleur.* 170
CHAP. II. *De l'état d'un homme abandonné à lui-même, & comment les accidens auxquels il est exposé, contribuent à son instruction.* 173
§. 1. *Circonstances où la Statue ne se borne pas à l'étude des objets propres à la nourrir.* ibid.
§. 2. *Elle s'étudie.* 174
§. 3. *Elle étudie les objets.* 175
§. 4. *Accidens auxquels elle est expo-*

sée. 177
§. 5. *Comment elle apprend à s'engarantir.* 180
§. 6. *Autres accidens.* 183
§. 7. *Conclusion.* 185
CHAP. III. *Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté & de la beauté des choses.* 187
§. 1. *Définition des mots* bonté & beauté. ibid.
§. 2. *La Statue a des idées du bon & du beau.* 188
§. 3. *Le bon & le beau ne sont pas absolus.* 189
§. 4. *Ils se prêtent mutuellement des secours.* 190
§. 5. *L'utilité contribue à l'un & à l'autre.* ibid.
§. 6. *La nouveauté & la rareté y contribuent aussi.* 191
§. 7. *Deux sortes de bontés & de beautés.* ibid.
§. 8. *Comment la Statue y est sensible.* 193
§. 9. *Pourquoi elle a à ce sujet moins d'idées que nous.* 195
CHAP. IV. *Des Jugemens qu'un homme*

abandonné à lui même peut porter des objets dont il dépend. 196
§. 1. *La Statue croit que tout ce qui agit sur elle, agit avec dessein.* ibid.
§. 2. *Superstitions où ce préjugé l'entraîne.* 197
CHAP. V. *De l'incertitude des jugemens que nous portons sur l'existence des qualités sensibles.* 200
§. 1. *Nos jugemens sur l'existance des qualités sensibles, pourroient absolument être faux.* ibid.
§. 2. *Plus de certitude à cet égard nous seroit inutile.* 203
CHAP. VI. *Considérations sur les idées abstraites & générales, que peut acquérir un homme qui vit hors de toute société.* 205
§. 1. *La Statue n'a point d'idée générale, qui n'ait été particuliere.* 206
§. 2. *En quoi consiste l'idée qu'elle a d'un objet présent.* ibid.
§. 3. *D'un objet absent.* 207
§. 4. *Comment de particulieres ses idées deviennent générales.* ibid.
§. 5. *Comment d'une idée générale elle descend à de moins générales.* 210

§. 6. *Elle généralise, à proportion qu'elle voit plus confusément.* 211
§. 7. *Objets dont elle ne prend aucune connoissance.* 213
§. 8. *Dans quel ordre elle se fait des idées d'espece.* 214
§. 9. *Son ignorance sur la nature des choses.* 215
§. 10. *Commune aux Philosophes.* 216
§. 11. *Les idées qu'elle a des objets, sont confuses.* 217
§. 12. *Ses idées abstraites sont de deux especes; les unes confuses; les autres distinctes.* 218 & 219
§. 13. *Elle connoît deux sortes de vérités.* 220
CHAP. VII. *D'un homme trouvé dans les forêts de Lithuanie.* 222
§. 1. *Circonstances où le besoin de nourriture engourdit toutes les facultés de l'ame.* ibid.
§. 2. *Enfant trouvé dans les forêts de Lithuanie.* 225
§. 3. *Pourquoi on dit qu'il ne donnoit aucun signe de raison.* 226
§. 4. *Pourquoi il oublia son premier état.* 227

CHAP. VIII. *D'un homme qui se souviendroit d'avoir reçu successivement l'usage de ses sens.* 231
§. 1. *La Statue compare l'état où elle est à celui où elle étoit, quand elle ne connoissoit rien hors d'elle.* ibid.
§. 2. *Elle se rappelle comment elle a découvert son corps & d'autres objets.* 236
§. 3. *Elle se rappelle comment le toucher instruit les autres sens.* 240
§. 4. *Elle se rappelle comment les plaisirs & les peines ont été le premier mobile de ses facultés.* 247
§. 5. *Elle réfléchit sur les jugemens dont elle s'est fait une habitude.* 251
§. 6. *Elle réfléchit sur l'ignorance où elle est d'elle-même.* 254
CHAP. IX. *Conclusion.* 255
§. 1. *Dans l'ordre naturel tout vient des Sensations.* ibid.
§. 2. *Cette source n'est pas également abondante pour tous les hommes.* 258
§. 3. *L'homme n'est rien, qu'autant qu'il a acquis.* 262

Avant-Propos. 265

Dissertation sur la Liberté.

§. 1. *Supposition où la Statue ne trouve point d'obstacles à ses désirs.* 267
§. 2. *Où ses désirs sont en équilibre ;* 268
§. 3. *Où ils sont supérieurs les uns aux autres ;* ibid.
§. 4. *Où ils trouvent des obstacles, & l'exposent à des peines.* 269
§. 5. *Elle se repent.* 270
§. 6. *Elle sent qu'il lui importe de délibérer.* 271
§. 7. *Elle délibere.* 272
§. 8. *Elle résiste à ses désirs.* 273
§. 9. *Les passions violentes lui enlevent seules le pouvoir de délibérer.* ibid.
§. 10. *Dans tout autre cas, elle tient ce pouvoir des connoissances qu'elle a acquises.* 274
§. 11. *Elle a en conséquence le pouvoir d'agir & de ne pas agir.* 276

§. 12. *Elle eſt donc libre.* 277
§. 13. *Pouvoir qui n'eſt pas néceſſaire à la Liberté.* 278
§. 14. *Pouvoir qui conſtitue la Liberté.* ibid.
§. 15. *L'exercice de ce pouvoir ſuppoſe des connoiſſances.* 279
§. 16. *Les connoiſſances les plus exactes font faire le meilleur uſage de la Liberté.* 281
§. 17. *Dépendance qui n'eſt pas contraire à la Liberté.* 282
§. 18. *En quoi conſiſte la Liberté.* 283
Réponſe à un reproche qui m'a été fait ſur le projet exécuté dans le Traité des Senſations. 286

Fin de la Table.

E R R A T A.

Pages 234. *lig.* 14. je m'en, *lisez*; je me.

255. *lig.* 8. mais je ne fens, *lisez*, mais je ne fais.

1370-687